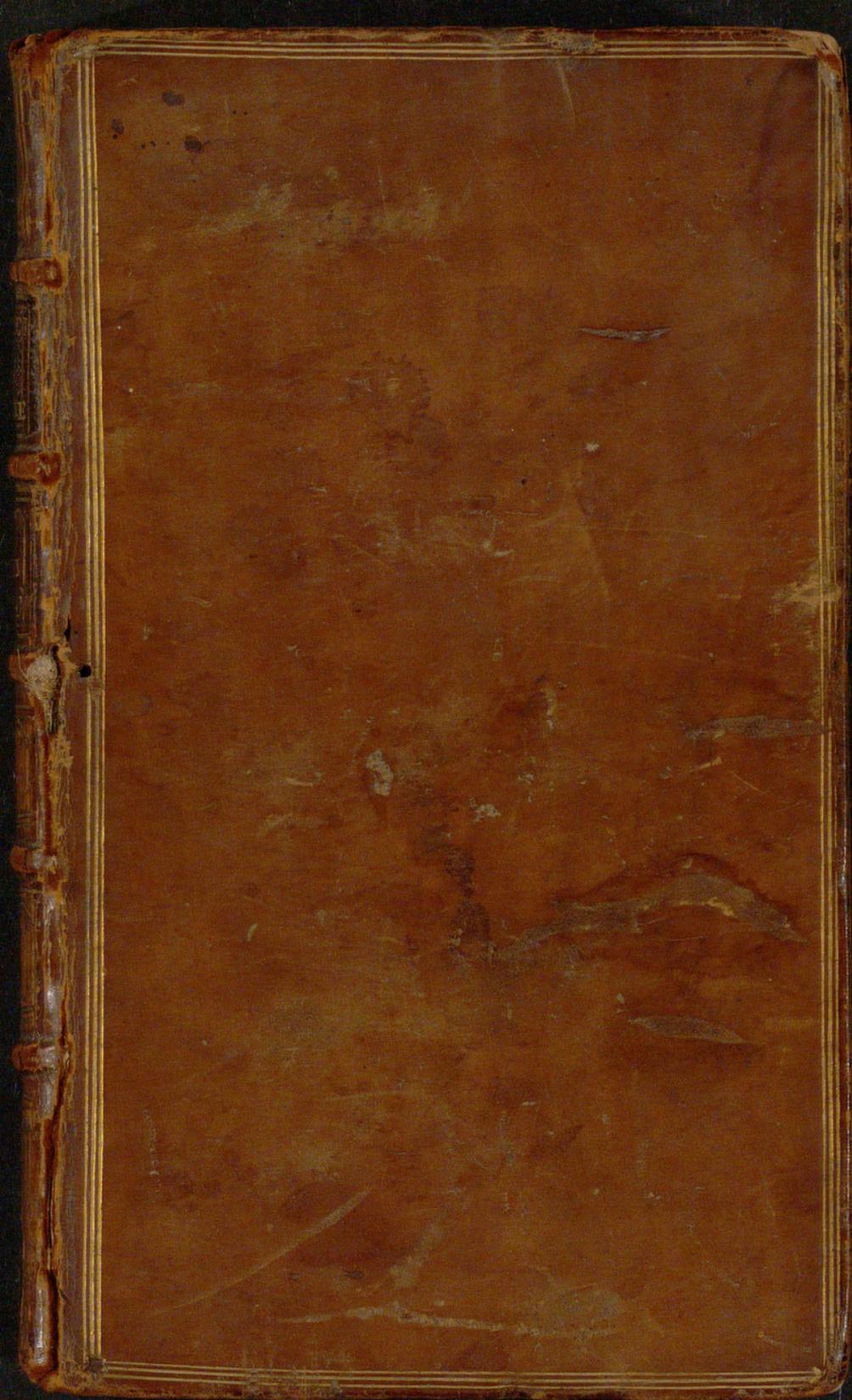




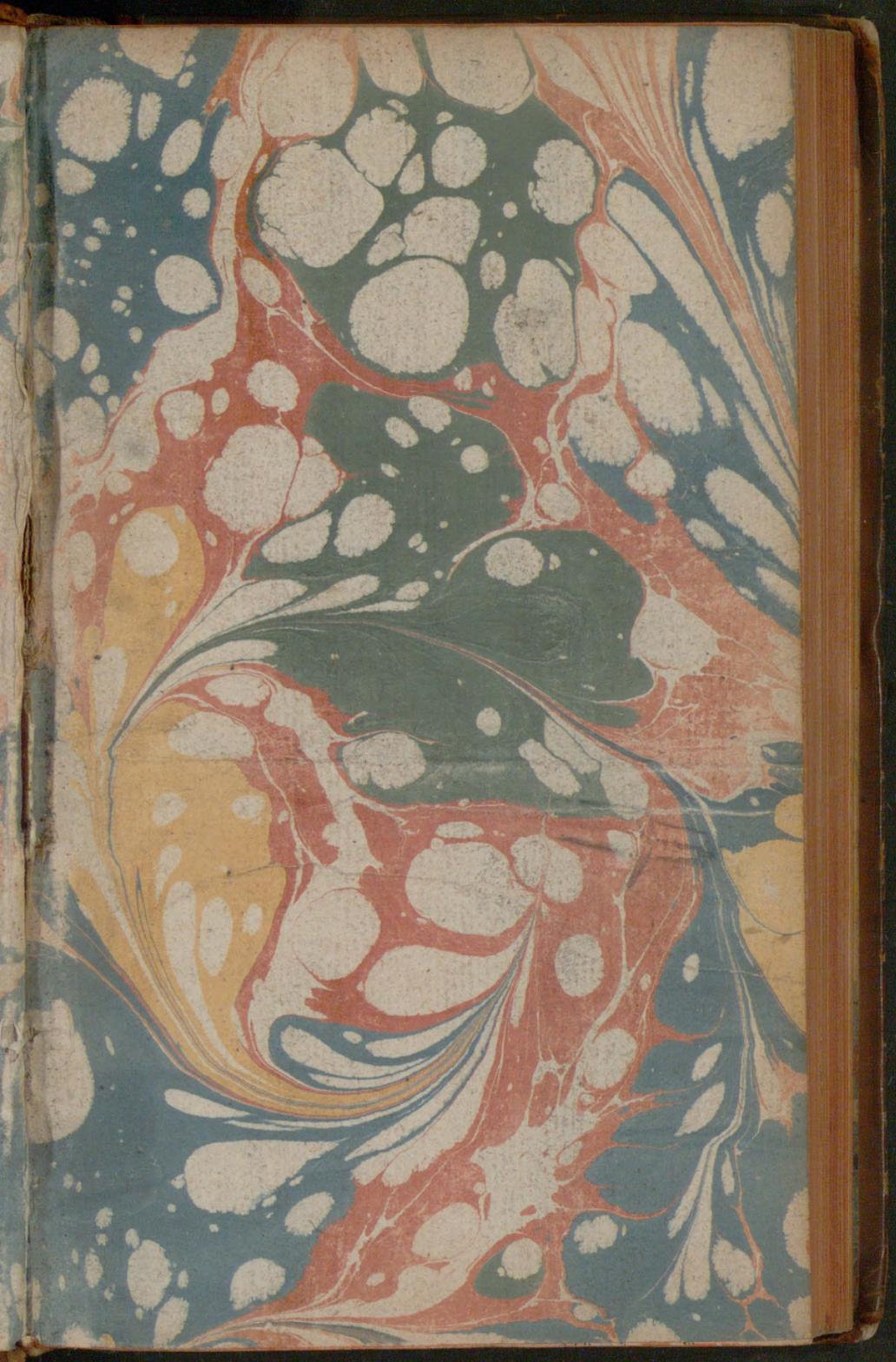
PRINC
DES
POETTES

TOM I









Par l'abbé Mallet

25

20 100 05

72834

PRINCIPES
POUR
LA LECTURE
DES
POETES

Alma

R. 802.813



PRINCIPES
POUR
LA LECTURE
DES
POÈTES.

PRINCIPES

DE

LECTURIS

DE

POETIS

PRINCIPES

POUR



PRINCIPES

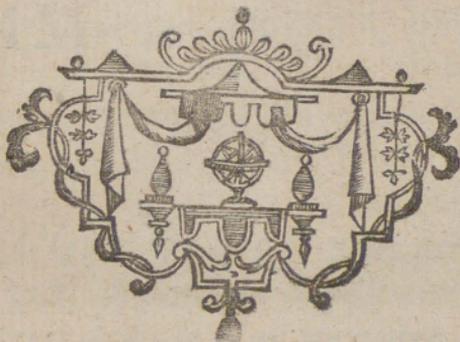
POUR

LA LECTURE

DES

POÈTES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DURAND, rue Saint Jacques, au Griffon
& à Saint Landry.

M D C C . X L V .

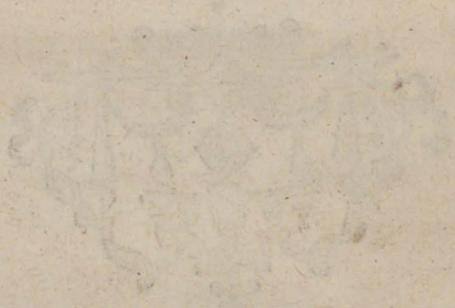
Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS



A. P. A. I. S.

U. S. GOVERNMENT PRINTING OFFICE

1850

WASHINGTON



A MM. L. L. D. B.

MM.

L'Ouvrage que je vous présente vous appartient à juste titre. Il entroit dans le plan de votre éducation, & c'étoit pour votre instruction qu'il fut ébauché. Le succès d'un autre également consacré à votre utilité, me donna l'idée de celui-ci, & m'encouragea à le ren-

EPISTRE.

dre aussi complet que les circonstances le permirent alors.

J'ai cru depuis remarquer en vous un goût éclairé pour les ouvrages de Poësie, une connoissance exacte des meilleurs Ecrivains en ce genre, le talent d'en sentir & d'en apprécier les beautés, la noble émulation de les imiter dans vos amusemens : mais je conviens avec plaisir que telle a été votre aptitude pour les sciences en général, que vos progrès ne sont point uniquement dus à mes Principes.

Je crains même, M M. qu'il ne me soit arrivé ce qu'on a dit de Descartes : que la methode qui lui fit des disciples, les mit en état de dévoiler ses erreurs : aussi quoique j'aye laissé murir cet ouvrage, suivant le conseil d'Horace, & que l'amitié dont vous m'honorez doit me rassurer ; la délicatesse de votre goût ne me laisse pas sans

EPISTRE.

inquiétude. Je convaincray le public de ma crainte à cet égard, en lui apprenant qu'à l'âge où l'on ne s'occupe ordinairement que de bagatelles, vous travaillez à vous rendre propres aux grandes affaires, & que livrés à des occupations sérieuses, vous consacrez avec succès votre loisir au Dessein, à la Musique, à la Poesie.

Avec un esprit cultivé vous possédez encore des vertus qui font les délices de la société, fideles imitateurs d'un pere qui jouit de la douce satisfaction de voir la droiture de son caractère & la douceur de ses mœurs reproduites, pour ainsi dire, dans ses enfans; mais de tous les avantages que vous tenez de lui, un des plus précieux & qui répandra le plus d'agrément sur votre vie, c'est ce goût éclairé pour les Sciences & pour les Arts.

EPISTRE.

Ceux qui se distingueront dans cette carrière auront toujours des droits sur votre estime. Quant à moi j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à ceux que vous m'avez accordés sur votre cœur, que par ce témoignage public de l'inviolable attachement avec lequel je serai toute ma vie,

MM.

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, * * * * *



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE

S U R

*Le But & le Plan de cet Ou-
vrage.*



A destination de tous
les hommes dans la
société a nécessaire-
ment deux rapports
qu'ils ne doivent jamais per-
dre de vuë. Ils y sont placés
pour ce qui les touche per-
sonnellement & pour ce qui
concerne les autres. Environ-

nés de besoins, une de leurs principales attentions doit être de les prévenir. Obligés, s'ils veulent être heureux, de plaire aux autres, ils ne peuvent se dispenser d'en chercher les moyens: on ne se suffit point à soi-même. Est-on seul? l'ennui ne tarde pas à nous faire ressentir ses atteintes. Vit-on avec les autres? pour peu que l'on pense, on sent qu'à moins de contribuer à leur utilité ou à leurs plaisirs, on leur devient bien-tôt insupportable. Il est donc d'une extrême conséquence d'avoir des ressources certaines pour éviter ces deux inconvéniens & pour se procurer tant à soi-même qu'aux autres, les agrémens dont tous les hommes sont naturellement si avides.

PRE'LIMINAIRE. ij

La différence des talens a fait naitre celle des occupations propres à charmer l'ennui ou à satisfaire aux besoins. Le travail des mains, le commerce, les Arts mécaniques & laborieux occupent ceux que leur état, la situation bornée de leur Génie & de leur fortune, leur propre goût, l'éducation qu'ils ont reçue & mille autres circonstances ont déterminé à un certain genre de vie. D'autres que leur naissance, leur fortune, leur penchant, une éducation différente de celle qu'ont eû les premiers, & divers autres motifs portent à des objets plus relevés s'occupent de ce qu'on appelle Lettres, Sciences, beaux Arts ; pour les cultiver ou pour en juger, pour produire des ouvrages ou pour

décider des ouvrages d'autrui.

Le génie qui est absolument nécessaire pour écrire ne s'acquiert point par le travail: Les talens sont des dons que la nature répand à son gré sur qui bon lui semble. Aussi l'amour propre n'est-il point choqué qu'on lui en reproche le défaut, il avouë sans rougir qu'il ne les a point reçus, il se plaint de cette indigence, & ne la regarde pas comme un mal qu'il fut en son pouvoir d'éviter. Le goût au contraire, la facilité de juger qui peut s'acquérir par le travail & par l'habitude à comparer & à réfléchir, est une chose que l'on ambitionne plus ardemment, qu'on se flatte d'avantage de posséder, qu'on a honte de n'avoir pas acquis aussi parfaite-

PRE' LIMINAIRE. V

ment qu'on l'auroit pû faire ;
c'est pour cela que dans le monde tant de personnes se piquent de décider.

Dans ce Salon où nos Peintres & nos Sculpteurs ont coutume d'exposer dans un certain tems de l'année leurs productions nouvelles, l'ignorant accourt à ce spectacle comme l'Amateur éclairé, & dit sans déguisement ce qui le charme & ce qui lui déplaît. Il juge, il décide, il prononce, au hazard & sans lumieres à la vérité, mais souvent avec plus de confiance que l'Amateur intelligent. Au Théâtre les censeurs ne sont ni moins nombreux, ni moins hardis, chaque spectateur s'érige, pour ainsi dire, un tribunal du haut duquel il couronne ou condamne un

vj DISCOURS

Auteur selon que la Piece l'a affecté, & souvent au gré de son caprice, sans fondement & sans cause légitime. Un ouvrage est-il mieux traité à la Lecture ? de mille Lecteurs un très petit nombre juge avec discernement & en connoissance de cause, le reste décide sans goût, mais enfin il décide. Dans ces cercles où le tems ne se consume point absolument en amusemens frivoles, où pour varier les plaisirs on fait succeder à une partie de jeu, la lecture des Poësies fugitives & des autres nouveautés du tems, où la conversation s'engage insensiblement sur les ouvrages d'esprit, combien peu de personnes sçavent écouter avec fruit, & réprimer la démangeaison qu'elles ont d'hazarder leurs

PRE' LIMINAIRE. vij
idées sur des matières qu'elles
n'entendent souvent pas? La
plûpart du tems, ce n'est pas
cet homme éclairé & judi-
cieux, capable de sentir & de
faire sentir aux autres les beau-
tés & les défauts d'un ouvrage,
ce n'est pas lui qui prononce,
ou s'il décide, c'est avec mo-
destie, bienséance & pres-
qu'en tremblant. Il n'en est pas
ainsi d'un jeune homme idolâ-
tre de sa figure, & qui en im-
pose aux femmes par des airs
& par un jargon à la mode,
avec une raillerie, un trait sa-
tirique, une allusion maligne
il décide souverainement du
sort d'un Poëme ou d'une pièce
de Théâtre, il fixe le mérite
des Auteurs, & leur distribüe
leurs places sur le Parnasse. In-
capable de discussion & de ren-

dre raison de ses prétendus oracles, il entraîne ainsi par préjugé les personnes qui ne cherchent qu'à se dispenser d'un examen toujours pénible, mais qui sont néanmoins flattées du plaisir d'en porter leur jugement, quels qu'en soient les motifs & les fondemens.

Ce défaut est si commun parmi les jeunes gens de nos jours, que c'est un bon office à leur rendre que de leur en faire sentir le ridicule. Quelle différence en effet entre ce triomphe momentané, entre la fausse gloire qu'ils viennent d'acquiescer dans ce cercle, où sans principes & sans contradicteurs ils ont fait les Aristarques & les Zoïles, & la honte dont ils seroient infailliblement couverts, s'ils osoient débiter les mê-

PRELIMINAIRE. ix
mes maximes dans ces assem-
blées où des hommes d'un goût
sûr & délicat, cherchent à s'é-
clairer mutuellement par des
réflexions solides & sensées,
où l'on discute, où l'on exa-
mine, où l'on prononce rare-
ment, & toujours avec équité,
parce que la raison y porte le
flambeau devant la critique.
Quelle humiliation pour eux
que ce contraste! quelle con-
fusion d'entendre condamner
par principes les mêmes en-
droits qu'ils avoient loué sans
jugement, & louer avec raison,
ce qu'ils critiquoient sans su-
jet! mon dessein n'est point ici
de les insulter, mais s'il se peut
de les éclairer & de les instruire.
Laissons - les réfléchir un mo-
ment sur la conduite de ces
hommes sensés avec lesquels

je les suppose. Ils les entendront s'exprimer avec justesse & précision sur le mérite des ouvrages d'esprit. Ils y verront briller un grand discernement, un jugement sain & lumineux. Ils ne trouveront point de décisions hasardées ni sans principes solides. S'ils veulent s'en convaincre encore davantage, qu'ils passent à la lecture des Critiques qui se sont proposé d'apprécier le mérite des autres Ecrivains, ils reconnoîtront que cette partie de la littérature exige au moins une connoissance générale des principes & des regles de l'Art. Vouloir juger des ouvrages d'esprit, sans avoir acquis ces lumières, c'est voguer sans boussole sur une mer dont on ignore les écueils. Ils ambitionnent

P R E' L I M I N A I R E. xj

cependant cette facilité de juger comme un de ces talens qui servent à chasser l'ennui, & à se faire honneur dans la société. La difficulté du travail les épouvante, tout ce qui a l'air d'étude les rébute ; en un mot ils s'imaginent qu'il en coûte trop pour s'orner l'esprit.

J'avouë que s'il falloit débrouïller les principes confus d'un art encore naissant, former des regles à force de réflexions, consulter & comparer ensemble un grand nombre d'Auteurs, enfin s'ouvrir des routes nouvelles dans un país inconnu, on devroit être découragé à la veuë des travaux à entreprendre & des obstacles à surmonter : mais dans des arts bornés tels que l'Eloquence & la Poësie, tout est découvert,

les regles sont établies, & comme elles sont toutes fondées sur la nature; avec une attention médiocre, on peut en acquérir en peu de tems une connoissance assez étendueë & assez exacte pour former son goût. Nous avons rassemblé dans un traité particulier celles qui concernent l'éloquence; celui-ci renfermera les Principes de la Poësie tant pour la composition, que pour la lecture des Poëtes; non pour inspirer le talent, nous l'avons déjà dit, il dépend entièrement de la nature, mais pour former le goût des jeunes gens en les accoutumant à discerner, en consequence des regles, les beautés & les défauts des Auteurs.

Ces Principes ainsi réunis en un seul corps formeront ce

P R E' L I M I N A I R E. xiiij
qu'on appelle communément la
Poétique ; Ouvrage dont on a
tellement reconnu la nécessité
dans tous les tems, que les An-
ciens & les Modernes ont éga-
lement concouru à nous en
donner une. La plus célèbre,
& la source, pour ainsi parler,
de toutes les autres, est celle
d'Aristote. Ce Philosophe né
pour crayonner la marche &
les progrès de l'esprit humain
dans la composition des ouvra-
ges destinés à persuader les
hommes, à les toucher ou à les
amuser, ce Philosophe, dis-je,
développa par ses réflexions sur
la pratique les vrais Principes
de la Poësie, comme il avoit
expliqué ceux de l'Eloquence.
Vivant dans un siecle où tous
les beaux Arts qui regnerent
dans la Grece étoient à leur

plus haut période, il n'eut pas besoin de sortir de son País, ni presque de son siècle pour trouver dans les principaux genres de Poësie, des modeles si grands que si on les a quelquefois atteints depuis, au moins ne les a t'on jamais surpassés. En effet c'est sur les Poëmes d'Homere qu'il établit les regles de la Poësie Epique, & même selon quelqu'uns celles du Poëme Dramatique; mais je serois plus porté à croire, que comme il trouva les regles de l'Épopée par ses réflexions sur l'Iliade & l'Odissee, il débrouilla l'Art du Théâtre, par ses observations sur les Tragédies d'Eschile, de Sophocles & d'Euripide, & sur les Comédies d'Eupolis, d'Aristophane & de Menandre, Car c'est à des

PRELIMINAIRE. XV
remarques sur la nature de ces
grands Poèmes & à quelques
principes généraux applicables
à tous les autres genres de Poë-
sie, que se borne la Poétique
d'Aristote qui devient à cet
égard un ouvrage imparfait,
soit que la mort ait empêché
l'Auteur de l'achever, soit que
l'injure des tems nous en ait en-
levé une partie considérable :
Quoiqu'il en soit, les Sçavans
en rendant justice d'une part au
mérite de l'ouvrage, recon-
noissent de l'autre qu'il n'est pas
par-tout également clair, qu'il
y a même des endroits très-obs-
curs; de là, tant de commen-
taires où le partage des opi-
nions, n'a fait qu'augmenter
l'incertitude. Les Lecteurs qui
cherchent à s'instruire n'ont
souvent ni le loisir, ni le cou-

xvj DISCOURS
rage d'entrer dans ces discussions. D'ailleurs parmi les exemples que l'Auteur employe pour fonder ou pour justifier ses principes, il en est plusieurs relatifs à des événemens historiques qui nous sont inconnus, ou à certains usages passagers tellement absorbés dans la nuit de l'Antiquité, que malgré les conjectures & la sagacité des commentateurs, il est impossible de les discerner & d'en sentir parfaitement toute la justesse. Enfin nous avons plusieurs traductions de cet Ouvrage, auxquelles on peut recourir dans le besoin. Celle qu'en a donné M. Dacier passe avec justice pour la plus exacte, & les sçavantes notes dont il l'a ornée facilitent beaucoup l'intelligence du texte, quoi-
qu'à

PRELIMINAIRE. xvij
qu'à vrai dire, elles ne levent
pas toutes les difficultés.

A ces raisons d'insuffisance
j'en ajoute une générale, tirée
de la méthode qu'Ariftote a
fuiwie dans fa Poétique. Ces
Grecs que les Romains ont af-
fecté de nous représenter com-
me des hommes vains, legers,
inconstans & tellement amis des
bagatelles, qu'à ce portrait on
les prendroit volontiers pour des
petits maîtres; ces mêmes Grecs
étoient dans le vrai des gens
férieux & sensés, capables de
chercher, de découvrir, d'ap-
profondir & d'envisager fixe-
ment une vérité. Quelqu'a-
mateurs qu'ils fussent des orne-
mens & des paroles, ils sça-
voient réprimer leur penchant
à cet égard, lorsqu'il s'agissoit
non de flatter l'oreille, mais

d'éclairer l'esprit. L'utilité leur paroissoit préférable à l'agrément; peut-être se trompoient-ils en n'associant pas toujours ces deux choses? mais toujours est-il certain qu'en fait de préceptes ils rejettoient les ornemens du discours sinon comme dangereux, au moins comme inutiles à l'éclaircissement de la vérité. Je n'avance rien ici qui ne soit démontré par la forme qu'Aristote a donnée à sa Réthorique. J'en ai exposé ailleurs l'inconvenient; il est le même dans sa Poétique, toujours serré, toujours sec, allant régulièrement de principe en principe & de conséquence en conséquence. Des personnes d'un âge avancé, exercées dans l'Art de penser, accoutumées à réfléchir, & dans lesquelles le

PRELIMINAIRE. xix
plus grand feu de l'imagination
est rallenti, soutiendront une
pareille Lecture, avec moins
d'impatience que de jeunes
gens qu'un ouvrage didactique
épouvante & fait secher d'en-
nui, dès qu'il est dépourvû d'or-
nemens. Il en est à cet égard
des ouvrages d'esprit comme
des alimens. Il y en a qui ne
peuvent être aisément digérés
par toutes sortes d'estomacs:
tandis que pris en nature, ils
sont triturés sans peine par un
estomach robuste; il faut les
mélanger, les tempérer, les
broyer d'avance par le moyen
de l'affaïsonnement pour les
proportionner à la foiblesse d'un
estomach délicat. L'applica-
tion de cette allegorie se pré-
sente naturellement à l'esprit,
& j'en conclus que la méthode

seche d'Aristote, quoiqu'excellente d'ailleurs, est par le défaut d'agrément moins propre que toute autre à former le goût des jeunes gens en faveur desquels on ne sçauroit écarter avec trop de soin les épines qui environnent la sçience, pour ne leur en présenter que les fleurs. Les Ecrivains qui ont couru la même carrière sur les traces d'Aristote, ont si bien senti ce défaut qu'en voulant nous dicter des préceptes, ils ont en même temps songé à nous donner des exemples, par les graces de leur style & à égayer leurs ouvrages dogmatiques par des images riantes, ou par des idées accessoires propres à embellir les idées principales.

Afin d'éviter un détail qui

PRELIMINAIRE. xxj
deviendrait ennuyeux , je me
bornerai aux trois Ouvrages
les plus connus & les plus
estimés que nous ayons en ce
genre. La Poétique d'Horace ,
celle de Jérôme Vida & celle
de M. Despréaux.

La Poétique d'Horace a ses
beautés , tout y est dans le vrai,
dans la nature , cependant tout
le monde convient qu'elle n'est
pas exempte de défauts. Ou-
tre celui de la méthode , qui
n'en est pas un médiocre , il est
évident que tout ce qu'il dit du
Théâtre des Latins , par exem-
ple , n'est pas applicable au nô-
tre ; les mœurs ont changé
avec le tems , & ce qui étoit
bon à Rome , sous le Regne
d'Auguste , eut déplû à Paris
sous celui de Louis le Grand ,
& choqueroit peut-être encore

xxij DISCOURS
d'avantage aujourd'hui. Il n'est pas moins certain que la découverte de quelques nouveaux genres de Poësie, la différence de notre langue avec celle des Romains, le Méchanisme de notre Versification, outre les principes généraux qui se trouvent dans Horace, exigent encore des regles & des notions particulières qui rendent insuffisans des préceptes tracés, il y a plus de seize siècles. Quelqu'admirateur que l'on soit des Anciens, il faut convenir de bonne foi qu'ils ont leurs imperfections. Ils ont écrit pour leur siècle & pour la postérité, mais si celle-ci a ajouté à leurs découvertes, elle peut aussi ajouter aux loix qu'ils ont établies. Je ne dis rien des préceptes qui se trouvent répan-

PRELIMINAIRE. xxiiij
dans Quintilien, dans Pe-
trone &c. & qu'on peut rap-
porter à la Poësie, ce sont des
fragmens, des pensées déta-
chées qui ne forment point un
corps de Poëtique, & par con-
sequent ils sont étrangers à mon
sujet.

Jerôme Vida, Evêque d'Al-
ba, proche de Verône, dans le
territoire de la République de
Venise, nous a donné aussi une
Poëtique en Vers Latins divi-
sée en plusieurs livres; ce sont
les idées d'Horace mieux digé-
rées, exposées avec plus d'é-
tenduë, traitées avec des cou-
leurs plus riantes, des Tableaux
& des ornemens que l'Auteur
qui étoit très bon Poëte Latin,
a scû varier & placer à propos.
Par ce moyen l'ouvrage est é-
galement instructif & agréable,

xxiv DISCOURS
mais comme l'Auteur n'a pas plus embrassé d'objets que n'avoit fait Horace , il n'est pas plus exempt que ce dernier du reproche d'insuffisance. Si son livre interesse par la forme , il n'instruit point assez pour le fonds , on n'y trouve pas le moindre vestige des découvertes , faites depuis environ un siècle sur la Comédie & la Tragédie , & pour ce qui concerne le Génie particulier de notre langue, la mesure & l'harmonie de nos Vers , on sent assez que l'Evêque d'Alba qui écrivoit en Latin , dans un siècle & dans un país différent de ceux où nous vivons , n'a point eu en vûë notre nation. Il nous falloit donc une Poétique écrite en notre langue , & qui eût des rapports intimes avec nos mœurs ;

mœurs, nos usages, notre goût. M. Despréaux nous l'a donnée, & personne n'étoit plus capable que lui de s'en bien acquitter : enrichi des trésors de l'antiquité, il en a fait un heureux usage par rapport à notre Poésie, en mettant dans sa Poétique plus d'agrément que dans celle d'Aristote, plus d'ordre que dans celle d'Horace, plus de détails, & néanmoins plus de précision que dans celle de Vida.

En effet nous n'avons rien en notre langue de plus complet ni de mieux traité : il convenoit sans doute que les regles de la Poésie, nous fussent prescrites par l'homme qui les a le mieux connuës, & qui pour instruire ses Lecteurs, pouvoit le mieux identifier l'exemple avec le précepte, sans cepen-

dant rien ôter à l'un de sa clarté, ni à l'autre de sa force & de sa justesse. Les critiques les plus acharnés contre Mr. Boileau n'ont pû s'empêcher de convenir que son Art Poétique étoit un chef-d'œuvre, & le reproche qu'ils lui ont fait d'en avoir tiré tout le fonds d'Horace, n'est rien moins que vrai, comme nous le montrerons ailleurs. Tout le monde reconnoît que les embellissemens qu'il a faits à son sujet, font également heureux dans le choix & dans la distribution.

Je souscris avec plaisir au jugement que toute la République des Lettres a porté de cet ouvrage. Cependant en vertu de la liberté qu'ont ses Citoyens de proposer leurs doutes, j'hazarderai mes conjectures sur une matière qui sembloit trai-

P R E' L I M I N A I R E. xxvij
tée avec tant d'exactitude qu'il
paroitra d'abord téméraire d'y
ajouter quelque chose. Un
Poëme didactique où tous les
principes ne sont renfermez
qu'en germe & ont besoin d'être
développés, où le commun
des Lecteurs ne découvre pas
dans toute leur étendue, les
regles que l'Auteur prescrit,
où quelqu'unes même de ces
regles sont encore problématiques,
où les préceptes ne sont
pas toujours appuyez, ni les
défauts démontrez par des e-
xemples connus ou faciles à
trouver; un tel ouvrage, dis-je,
n'est-il pas de la nature de ceux
qui doivent être éclaircis par
des remarques destinées à ex-
poser, à approfondir la matiere
qui en fait l'objet? Or l'Art
Poétique de Boileau, quelque

xxviii DISCOURS
mérite qu'il ait d'ailleurs, m'a
toujours paru de cette nature.
La preuve en seroit peut-être
aussi ennuyeuse qu'elle est fa-
cile, si je l'entreprendois dans
tous ses points; c'est pourquoi
je me borne à cette supposi-
tion: Que l'on fasse lire à un
jeune homme qui sort des hu-
manités, & qui a même quel-
que connoissance du Théâtre
cet endroit du troisiéme Chant:

Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait
accompli,
Tienne jusqu'à la fin le Théâtre rempli.

Et qu'on lui demande le sens
de ces Vers; pense-t-on qu'il
réponde avec précision, qu'il
s'agit ici des *trois unités* & du
complément de l'action? quand
on le supposeroit, seroit-il en
en état d'expliquer en quoi con-

siste chaque unité, quels en sont les caractères, quelles beautés en résultent dans un Poëme Dramatique, quels défauts y fait naître la négligence à les observer? pourra t-il par ses propres lumières découvrir ces beautés & ces défauts, remonter à leur origine, en rendre raison, appuyer ses reflexions sur des exemples? J'ose avancer qu'à la simple Lecture de Boileau ce jeune homme ne soupçonnera seulement pas que tant d'objets différens & néanmoins liez nécessairement les uns aux autres soient enveloppés sous deux Vers, & il court risque de l'ignorer toute sa vie, si l'on ne les lui expose: je dis la même chose des autres parties du Poëme Dramatique & des diverses especes de Poëmes grands & petits, dont les caractères

tracez en racourci, dans l'Art Poétique sont des énigmes pour la plûpart des Lecteurs, & sur tout pour ceux qui n'aiment point à réfléchir.

Ce n'est point un fantôme qu'on se propose de combattre, ni une maladie chimérique que l'on imagine, pour s'attribuer la gloire de l'avoir guerie: elle n'est que trop réelle. Parmi nous, il n'est que trop ordinaire de rencontrer des personnes, qui avec des lumieres & de l'esprit ayent lû plusieurs fois l'Art Poétique, sans l'entendre & sans l'approfondir. Est-ce la faute de l'ouvrage, est-ce celle des Lecteurs? Je n'ai garde de décider cette question délicate. Le mal est certain de quelque cause qu'il parte, il est utile, je pense, d'en chercher les reme-

PRELIMINAIRE. xxxj
des, & j'ose en proposer un
Essai dans ces principes.

Mr. Despréaux a dit d'excellentes choses ; mais a-t-il tout dit ? a-t-il approfondi , épuisé tous les genres de Poesie ; n'en a-t-il omis aucun , & depuis , cet art ne s'est-il point enrichi par de nouvelles découvertes , ou perfectionné par les travaux des grands hommes qui l'ont cultivé ? Les preceptes que j'établis sont presque tous fondés sur ceux de la Poétique de Boileau : mais je n'ai pas cru que mon respect pour un si grand maître m'imposât la nécessité d'adhérer toujours à ses sentimens. J'ai quelquefois osé m'en écarter , parce qu'en matière de goût , l'autorité , quand elle forme une erreur , ne prescrit jamais contre la raison. Enfin

xxxij DISCOURS

par l'application des regles à des ouvrages modernes, par des exemples choisis & des morceaux de comparaison, j'ai tenté de tracer aux jeunes gens les routes qu'ils doivent suivre soit pour cultiver leur génie, soit pour former leur goût.

C'est eux principalement ; c'est leur utilité que j'ai eü en vuë, voila mon véritable objet. J'ai voulu les mettre en état de lire les Poëtes avec fruit, avec reflexion ; & pour cet effet j'ai rassemblé tout ce que j'ai trouvé dans les Auteurs Modernes, de meilleur relativement à cette fin, en sorte qu'à proprement parler, ce n'est point moi qui instruirai mes Lecteurs, mais Despréaux, & ses amis, ses contemporains, ses élèves. C'est le P. Rapin, Racine, Corneille, Moliere,

PRELIMINAIRE. xxxiiij
Rouffeau, qui prendront le ton
dogmatique ; & perfonne plus
qu'eux n'a droit de le prendre
avec le public. Ces Ecrivains
auffi bons Critiques que Poètes
célèbres, éclairciffent par leurs
reflexions les préceptes de l'Ho-
race François, ou les démon-
trent par des exemples dans le
choix defquels j'ai moins con-
fulté mon goût particulier,
que celui du public, décidé
depuis longtems fur le mérite
de ces Auteurs. La fidelité
avec laquelle j'ai cité ceux
dont j'ai emprunté des lumie-
res, me juftifie affez du crime
de plagiat, & d'ailleurs j'avouë
que je n'ai nullement aspiré à
donner un Ouvrage de pur Gé-
nie ; j'ai feulement prétendu
recueillir ce que des Ecrivains
fameux nous ont donné de plus
certain fur la Poétique, & raf-

xxxiv DISCOURS

semblant en un corps divers morceaux épars dans des livres que tous les Lecteurs n'ont ni le loisir ni la facilité de consulter, j'ai voulu dispenser les jeunes gens du soin des recherches & leur tracer succinctement les principes qu'il leur importe de n'ignorer pas sur la Poësie. Les amateurs de ses productions y trouveront réunie ce qu'ils avoient vû séparé dans les lectures variées qui font leur amusement. Quant aux Scavans de profession, s'ils veulent bien considérer qu'ils ne sont pas devenus tels tout à coup, & que ceux qui leur succéderont doivent commencer à s'instruire, ils n'en seront que plus disposés à faire grace aux défauts de l'ouvrage qu'on soumet à leurs lumieres, en faveur des vuës que l'Auteur s'est proposées; je

PRE' LIMINAIRE. xxxv

les considère & les respecte comme mes maîtres, & ce ne seroit pas me rendre justice que de m'imputer la témérité d'avoir voulu leur adresser des leçons.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de la forme de cet Ouvrage. Une Poétique complète auroit embrassé la Poésie en général & en particulier, elle auroit traité par Chapitres & par articles, de la fable & de son ordonnance, du choix des personnages & des incidens, des mœurs, des sentimens, des passions, des figures, de la diction, de l'Harmonie, de la versification. La nature des divers genres de Poésies eut exigé le même ordre & la même méthode pour chacun d'eux. Il eut été difficile de ne pas multiplier les volumes, d'éviter les redi-

xxxvj DISCOURS

tes, & peut-être l'ennui presque toujours inséparable des longs ouvrages. Des réflexions détachées telles que sont ces principes, sans omettre rien d'important ont au moins le mérite de la variété, & ne demandent point de contention d'esprit pour en suivre le fil; on peut en interrompre & en reprendre aisément la lecture, consulter certains endroits préférablement à d'autres, méthode peut-être moins exacte & moins sçavante que la première, mais certainement plus conforme au goût & au caractère des personnes pour lesquelles est principalement destiné cet Ouvrage que je ne leur offre qu'au défaut de tout autre dans le même genre.

Si quid novisti rectius istis

Horace. *Candidus imperti, si non his utere mecum.*



S E C O N D
D I S C O U R S
S U R
L A P O È S I E.

SI l'on consulte les Poëtes sur l'origine & la naissance de l'Art qu'ils professent, leur brillante imagination quitte la terre & vole aux cieux pour en faire descendre la Poësie, parée des attraits de la Vertu, & comme une Législatrice qui vient établir l'ordre dans un monde où regnoient la barba-

rie & la confusion ; à les entendre , c'est elle qui rassemble les hommes épars & farouches , qui adoucit la grossièreté de leurs mœurs , qui forma les premières sociétés , qui dicta les loix , qui inventa les Arts. Les Grecs naturellement vains & avides de s'attribuer la découverte des Sciences & des Arts ne manquèrent pas de rapporter l'origine de la Poësie à Orphée , à Linus , à Musée , noms peut-être aussi fabuleux que ceux d'Apollon & des Muses. Ils consacrerent par de semblables mensonges les noms d'Hélicon , de Parnasse , de Permesse & d'Hippocrene. Mais pour ramener les choses à la vérité historique , l'origine de la Poësie remonte bien plus haut dans l'Antiquité. Non-

PRE' LIMINAIRE. xxxix
seulement avant la Guerre de
Troye, mais même avant l'ar-
rivée de Cadmus en Béotie,
c'est-à-dire, avant que les Grecs
eussent une langue établie &
des caractères fixés pour l'é-
crire, les Hebreux avoient déjà
une Poësie perfectionnée qu'ils
tenoient de leurs Ancêtres, les
premiers habitans du monde.
En effet il en est de la Poësie
comme de tous les autres Arts,
qui doivent leur naissance au
besoin ou au plaisir qu'ont en-
visagé leurs premiers Auteurs;
soit que la Religion l'ait d'a-
bord consacrée à son usage,
soit que la nécessité l'ait pro-
duite comme un moyen de
charmer l'ennui, aux atteintes
duquel nos premiers Parens
étoient sans doute plus expo-
sés que nous, sans y être moins

sensibles. Son origine se confond avec celle de la Musique destinée aux mêmes fins, employée aux mêmes usages, avec d'autant plus de vraisemblance qu'alors l'expression du sentiment, énoncée par l'organe de la voix étoit soutenuë par le son des Harpes, des Timbales & des autres instrumens auquel on associoit le mouvement cadencé des pieds, & que dans les premiers tems, toute la Poësie étoit accompagnée du Chant. Celle des Hebreux, tels que les Cantiques de Moïse, de Débora, les Pseaumes de David démontrent ce que j'avance. Le témoignage constant des Historiens, & la nature des plus anciens Poëmes qui nous restent des Grecs, tels que les Odes de Pindare & la Théogonie

gonie d'Hésiode, ne laissent aucun lieu de douter que le premier objet de la Poësie, n'ait été de célébrer les louanges de la Divinité. Il n'est pas moins constant qu'elle a dégénéré depuis; mais sans nous arrêter à considérer les causes si connues de cette variation, contentons-nous de remarquer que dans tous les âges, chez tous les peuples, on a été sensible à ses charmes, on en a fait un art dont les progrès ont été plus ou moins rapides, selon les diverses routes qu'ont suivi ceux qui par un goût particulier, par l'impulsion de leur génie se sont portés à le cultiver.

Je n'ai pas dessein de les détailler ici ces progrès. On sçait que la Grece a produit des Homeres & des Pindares, qu'elle

a eû ses Anacreons, ses Sophocles & ses Euripides. Que Rome se glorifie autant d'avoir donné des applaudissemens à Horace & à Virgile que d'avoir donné le jour aux Scipions & aux Cefars. On n'ignore pas que peu de tems après la mort d'Auguste, la Poësie qui avoit brillé avec tant d'éclat sous le regne de ce Prince, s'éclipfa peu à peu sous ses successeurs, & demeura enfin comme éteinte dans les ténébres de la Barbarie qu'amena du fond du Nord ce déluge de nations féroces qui des débris de l'Empire Romain forma la plûpart des Royaumes qui subsistent aujourd'hui dans l'Europe. Cependant parmi ces Barbares mêmes, on voyoit luire quelques foibles étincelles de gé-

PRELIMINAIRE. xliij
nie pour les Vers. Les habi-
tans des côtes de la mer Bal-
tique avoient leurs rimes ru-
niques, & l'on a trouvé des
Chanfons rimées, & d'autres
vestiges de Poësie, chez les
Sauvages de l'Amerique, qui
ignoroient profondément tous
les autres Arts. C'est une er-
reur en effet de s'imaginer que
la Poësie, la Musique & la
Peinture n'appartiennent, pour
ainsi dire, qu'aux nations poli-
cées. comme elles ont leur sour-
ce dans la nature, elles sont de
tous les tems & de tous lieux :
avec cette différence que ces
Arts sont plus cultivés en certains
climats que dans d'autres, &
plus parfaits dans un siècle que
dans un autre, parce que dans ce
siècle & dans ce climat, la tem-
pérature de l'air, la disposition

des organes, l'encouragement donné par les Princes aux Artistans célèbres, l'emulation excitée entr'eux par des récompenses glorieuses, le concours en un mot de plusieurs causes tant physiques que morales, ont fait en quelque maniere éclore le génie & l'ont aidé à se livrer à tout son enthousiasme. On peut dire que ces trois Arts qui ont ensemble tant de rapports étoient ensevelis dans la nuit la plus obscure, lorsque les bienfaits de Leon X. & de François I^{er}. firent luire sur eux la premiere aurore du grand jour que nous y voyons briller aujourd'hui : Le Tasse & le Camoëns furent contemporains de Raphaël & de Michel-Ange, mais notre Poësie ne se perfectionna pas avec autant

PRELIMINAIRE. xlv
de rapidité que celle de nos
voisins. Les meilleurs Poètes
de l'Italie & de l'Espagne, ont
paru dans le tems que tous les
nôtres étoient médiocres, à
l'exception de Marot. Ronsard
qui vint ensuite, replongeoit in-
sensiblement nos Muses dans
une Barbarie pire que celle
d'où elles commençoient à
peine à sortir, & d'ailleurs les
troubles causés par nos Guer-
res de Religion ne leur lais-
soient point ce loisir, & cette
douce tranquillité qui leur sont
si nécessaires. La fureur du bel
esprit, la manie de l'érudition
& le goût des pointes, qui re-
gnerent ensuite pendant près
d'un siècle, sembloient encore
les éloigner pour long-tems de
la perfection, lorsqu'on vit en-
fin commencer ce siècle com-

parable, & peut-être supérieur à celui d'Auguste, le siècle de Louis le Grand. Sous le Règne de ce Prince, tous les Arts excités par ses libéralités firent des progrès que nous aurions peine à croire, s'ils ne nous étoient connus par une foule de monumens qui font tous les jours notre admiration. Ce fut alors que la Poësie, pour me borner à ce qui est de mon sujet, vit luire ses plus beaux jours. Despréaux, Racine, Corneille, Moliere, la Fontaine, Mad. des Houlières, Pavillon, Chaulieu, la Fare, Rousseau, la Mothe, & tant d'autres génies fameux écrivoient, tandis que le Brun & Mignard tenoient les pinceaux, que Nanteüil & Edelinck dirigeoient le burin, que Girardon & Coyse-

PRE'LIMINAIRE. xlvij
vaux manioient le Ciseau, que
les Fléchiers, les Bourdalouës,
les Bossuets faisoient triompher
l'éloquence. Revenons à la
Poësie en général. Le vul-
gaire ignorant la regarde com-
me un amusement frivole, inu-
tile à la société, dangereux
pour ceux qui le cultivent. Des
Philosophes trop austeres la
traitent de bagatelle, & le plai-
sir qu'elle cause, d'illusion. Les
uns & les autres n'en jugent
que par les abus. Ils se retrac-
teroient sans doute s'ils vou-
loient l'envisager par d'autres
faces, la considerer sans pré-
vention, & pour en mieux ap-
précier la mérite ne consulter
que la raison; c'est d'elle seule
que je veux emprunter ici des
armes pour justifier la Poësie,
& non pour en faire le pané-

grique avec affectation. Je lais-
se aux Poëtes de profession le
soin de donner à leur Art des
louanges qui peuvent paroître
suspectes, & de l'embellir par
des traits de leur imagination,
je n'ai besoin pour la défendre
que de ceux de la vérité. La
Poësie dans son origine a été
consacrée à la Religion, elle
a fait partie du culte & des cé-
remonies publiques, elle s'est
donc occupée d'abord à chan-
ter les louanges du Créateur,
à relever ses divins attributs,
à célébrer ses bienfaits, &
par conséquent à marquer les
hommages de l'homme &
sa reconnoissance pour la Di-
vinité. Quel emploi peut
être plus noble, & quel objet
plus respectacle peut-on se pro-
poser? Dans le Paganisme mê-
me

PRELIMINAIRE. xlix
me, dans le fein des ténèbres
& de l'erreur, par une suite
nécessaire des idées de puis-
sance, de bonté, de force,
de grandeur que les peuples
idolâtres attachoient aux noms
de Jupiter, de Mars, de Nep-
tune, elle ne célébroit sous
ces noms que des attributs re-
latifs aux besoins des hommes :
son système étoit celui de la
Théologie Payenne : que si
elle divinisa le vice, la débau-
che & l'infamie, c'est moins
sur elle qu'en tombe le blâme
que sur les passions dont les
Poètes entraînés par le torrent
de la coutume, étoient aveu-
glés. Jusques-là, la Poësie ne
se trompoit point dans le prin-
cipe, elle n'erroit que dans
l'application, & par inconsé-
quence, si depuis elle descen-

I D I S C O U R S

dit aux demi-Dieux, aux Héros, aux fondateurs des Villes, aux libérateurs de la Patrie, & pour ne rien déguiser, jusqu'aux Athletes vainqueurs dans les jeux olympiques, pourrions-nous dissimuler que les actions des premiers étoient, moralement parlant, utiles à la société, que celles des derniers relativement aux mœurs de l'Antiquité étoient glorieuses pour ceux qui les avoient exécutées. Cen'étoit donc point pécher contre les regles de l'équité que de les célébrer : la louange est un tribut qui n'est dû qu'à la vertu, les actions que je viens de détailler en avoient au moins tous les dehors ; si elles étoient intérieurement viciées par quelque principe secret & impercepti-

PRELIMINAIRE. Ij
ble, un Poëte n'en étoit pas
moins excusable de ne les a-
voir envisagées qu'en beau &
de leur avoir rendu l'hommage
qu'elles méritoient à cet égard.
Ajoutez encore à cela que
la Poësie devenoit par là un
moyen sûr, pour exciter l'ému-
lation si nécessaire dans la so-
ciété. Que Sappho dans ses
Poësies ait distillé la débauche;
qu'Horace en plusieurs en-
droits, ait été si licentieux que
des Payens même auroient rou-
gi de les expliquer; qu'Ana-
creon ne respire que la mol-
lesse & la volupté; que Ca-
tulle & Tibulle ayent écrit des
infamies & des obscénités: On
ne prétend pas les disculper,
on les condamne sans réserve,
on a leurs défauts en horreur.
Mais des fautes de ces Artisans

liij DISCOURS

en prendre occasion de prof-
 crire un Art aimable & d'ail-
 leurs très utile; c'est à mon
 sens, se tromper aussi grossié-
 rement que si l'on faisoit bru-
 ler les tableaux de Rubens,
 de le Sueur & de le Brun; par-
 cequë Carache & quelques au-
 tres ont deshonoré leurs pin-
 ceaux en traçant des figures
 cyniques.

C'est donc la Poësie en elle-
 même, & précision faite des
 inclinations vicieuses de quel-
 ques-uns de ceux qui l'ont cul-
 tivée, qu'il faut examiner, pour
 juger de quelle utilité elle est
 réellement. Soit qu'elle ait
 chanté les Dieux, soit qu'elle
 ait célébré les Héros, que s'est-
 elle proposé? l'éloge de la
 vertu que les hommes ado-
 roient dans les uns & admiroient

PRELIMINAIRE. liij
dans les autres. Pour la rendre plus aimable, elle s'est appliqué à en relever la beauté par les couleurs les plus vives, par les images les plus riantes, par les peintures les plus touchantes, à répandre tous les charmes & tous les agrémens possibles dans ses maximes & dans ses instructions, afin de les faire mieux goûter aux hommes. A ces traits on reconnoit aisément que le but de la véritable Poësie, (Et par ces expressions, j'entends la Poësie sage & vertueuse) est d'instruire en amusant: *utile dulci*. Voilà sa devise, plaire est le moyen, instruire est la fin. La sagesse est son terme, l'amusement n'est qu'un véhicule imaginé pour ménager la foiblesse & prévenir le dégoût. Que les
e liij

liv DISCOURS

Détracteurs de la Poësie dépouillent pour un moment, s'il est possible, leurs préjugés, & qu'ils l'envisagent de ce point de vûë qui n'est nullement chimérique : s'ils remontent à l'Antiquité, ils trouveront dans les ouvrages de Pindare, & dans la plûpart de ceux d'Horace, des maximes excellentes sur l'amour de la justice & de l'équité, sur celui de la Patrie, sur le mépris des honneurs, des richesses & même de la vie, sur l'égalité d'ame dans la bonne comme dans la mauvaise fortune : abstraction faite des préjugés du tems & de l'éducation, ces deux liriques leur offriront une morale pure, des sentimens élevés, des principes solides, des idées nobles & vraies, en un mot, une Phi-

PRE' LIMINAIRE. 17

lofophie que les graces ont parée, fans l'amollir. Les Poèmes d'Homere & de Virgile , respirent-ils autre chofe que la vertu ? N'eft-il pas même étonnant qu'au milieu de la corruption des mœurs qu'autorifoit le Paganifme , ces deux grands Poètes ayent pû préfervier leur plume d'une contagion prefqu'univerfelle ? Que d'instructions morales & politiques , le premier enveloppe fous fes agréables fictions ! que de bonfens & de fageffe dans les rians tableaux que l'autre crayonne ! Combien de maximes excellentes dans l'Iliade & dans l'Odiffée qui peuvent fervir de principes pour former les mœurs & pour regler la conduite de la vie ! Combien de fentences courtes & vives dans

lvj DISCOURS
l'Eneïde, de traits qui repré-
sentent la vertu aimable & le
vice odieux ! Dans Homere
comme dans Virgile, quel art
admirable de cacher ces inf-
tructions sous des exemples, de
mettre cette Philosophie tou-
te en action, afin de la rendre
plus insinuante, plus persua-
sive, plus parlante, plus effi-
cace !

Mais l'Épopée ne jouit pas
seule de cet avantage, le Poë-
me dramatique s'en glorifie
peut-être avec encore plus de
fondement. Le tableau des
passions des hommes, la pein-
ture de leurs crimes, l'image
de leurs malheurs ne peuvent
que réveiller dans nos cœurs
les idées du bon & du vrai, que
la nature y a gravées. Egiste
puni dans l'Electre de Sopho-

PRELIMINAIRE. Iviij
cle, après avoir jouï du fruit
de son crime l'espace de plu-
sieurs années, ne m'instruit-il
pas que le vice n'est jamais im-
puni, & que le Scélerat, qui
paroît le plus tranquile, touche
peut-être à l'instant de son sup-
plice? Hécube en pleurs dans
Euripide ne m'enseigne t'elle
pas assez, que les plus grandes
fortunes sont sujettes aux plus
grands revers? J'en dis autant
de la Comédie, proportion gar-
dée, & des autres especes de
petits Poëmes. La Poësie dans
tous ces Ouvrages, n'est-elle
donc qu'un amusement frivole?
L'utilité qui en resulte n'est-
elle donc qu'un être de raison?
j'en atteste ses propres adver-
saires.

Ce que je viens de prouver
par rapport aux Anciens est

Ivii DISCOURS

exactement applicable aux modernes. Sans remonter plus haut que le siècle dernier, oseroit-on avancer, sans se convaincre publiquement d'ignorance & de mauvaise foi, que les Fables de la Fontaine, les Tragédies de Corneille & de Racine, les Pièces de Molière, les Odes de Malherbe, de la Mothe & de Rousseau, ne forment qu'un vain son harmonieux de paroles arrangées uniquement pour amuser les François? Concluons donc, non sur des spéculations chimeriques, mais sur une expérience constante & personnelle, que dans ces livres célèbres, que l'on peut appeler la *Bibliothèque du genre humain*, l'agréable & l'utile se trouvant réunis, l'Art qui sçait nous les repré-

PRELIMINAIRE. lix
senter bien loin d'être un art
futile & méprisable, est au con-
traire très estimable & précieux
à la société.

Mais, dit-on, le plaisir qui
résulte de la Lecture des ou-
vrages de Poësie est-il bien vrai?
est-il pur & innocent? Je ne
crois pas devoir m'arrêter long-
tems à démontrer que ce plai-
sir est réel. „ Des monstres &
„ des hommes morts ou mou-
„ rans, dit Aristote, ces ob-
„ jets que nous n'oserions re-
„ garder ou que nous ne ver-
„ rions qu'avec horreur, nous
„ les voyons avec plaisir imitez
„ dans les ouvrages des Pein-
„ tres: mieux ils sont imités
„ plus nous les regardons avi-
„ dement. “ Or la Poësie est
une peinture, & ses imitations
produisent le même effet: qu'

Poétique
chap. 4.

lx DISCOURS

on parcourt les divers genres de Poësie , que l'on se rende compte à soi-même de bonne foi des impressions que font le sel de l'Épigramme, la tendresse de l'Élegie, la simplicité de l'Églogue, la vivacité de la Satire, la hardiesse de l'Ode, la majesté sublime de l'Épopée, le pathétique de la Tragédie, la finesse & l'enjouement de la Comédie, en un mot les images & les imitations qui caractérisent tous ces Poèmes, & l'on reconnoitra que rien n'est moins illusoire que le plaisir que nous en ressentons.

Il n'est pas moins constant que ce plaisir est un plaisir pur & innocent, quoiqu'il n'arrive qu'en conséquence du mouvement des passions. Il faut bien

PRE' LIMINAIRE. Ixj
distinguer l'émotion sérieuse ,
qu'exciteroient les objets mê-
mes que nous voyons , de l'é-
motion superficielle & passa-
gere que l'imitation de ces mê-
mes objets excite dans notre
cœur. La premiere pourroit y
porter des impressions tristes ,
fâcheuses & quelquefois fu-
nestes. La seconde au contraire
n'est pas suivie des mêmes in-
convéniens. Je m'explique par
un exemple. Oedipe Parricide
& Incestueux , Oedipe déses-
peré & se crévant les yeux
eut été pour nous un spectacle
d'horreur , comme il le fut
pour les Thébains , nous n'en
aurions pû soutenir la vûe ; il
auroit fallu des mois & peut-
être des années pour nous dis-
traire des idées noires qu'un
pareil événement n'eut pas

lxij DISCOURS

manqué de nous inspirer. Les Tragédies de Sophocle & de M. de Voltaire, qui nous présentent l'imitation de cet événement, nous touchent, mais sans laisser en nous le germe d'une tristesse durable, & qui puisse nous devenir à charge, nous versons des larmes, mais nous sentons un secret plaisir à les verser; nous nous reprocherions de n'en répandre pas, & bien-tôt elles sont essuyées. La représentation du *Médecin malgré lui*, donnée immédiatement après celle d'Oedipe, excite nos ris, & les fait succéder rapidement aux pleurs que nous versons un moment auparavant; preuve que l'impression faite sur notre ame, par les imitations de la Poësie, quoique vive par rapport au senti-

PRELIMINAIRE. Ixiiij

ment n'est que momentanée, & par consequent incapable de produire des suites fâcheuses. Platon, le divin Platon, dans ce Systême d'idées métaphisiques, qui composent le plan de sa République, en bannit les Poètes comme des Citoyens inutiles & même dangereux, parce qu'en voulant nous émouvoir, ils accoutument l'ame à se livrer à des passions qui bien qu'artificielles, ne laissent pas que d'affoiblir peu à peu l'empire, que la raison doit prendre sur les sens.

*De Rea
publ.
Lib. 10.*

A cette objection qui ne peut en imposer que par la célébrité du nom de son Auteur, je répons avec un Ecrivain Moderne, » que comme la » Poësie est aussi propre par sa » nature à peindre les actions,

lxiv DISCOURS

Refle-
 xion cri-
 tique sur
 la Poësie
 & sur la
 Peinture
 Tom. 1.
 Sect. 5.
 pag. 48.

» qui peuvent porter les hom-
 » mes aux pensées vertueuses,
 » que les actions qui peuvent
 » fortifier les inclinations cor-
 » rompuës ; il ne s'agit que
 » d'en faire un bon usage. La
 » peinture des actions vertueu-
 » ses échauffe notre ame, elle
 » l'éleve en quelque façon au-
 » dessus d'elle-même. Elle
 » excite en nous des passions
 » louïables, telles que sont l'a-
 » mour de la Patrie & de la
 » gloire. L'habitude de ces
 » passions nous rend capables
 » de bien des efforts de vertu
 » & de courage, que la raison
 » seule ne pourroit pas nous
 » faire tenter. En effet, le bien
 » de la société exige souvent
 » d'un Citoyen des services si
 » difficiles, qu'il est bon que
 » les passions viennent au se-
 » cours ;

PRELIMINAIRE. lxxv

» cours du devoir, pour l'en-
» gager à les rendre. Enfin un
» bon Poëte sçait disposer de
» maniere les peintures qu'il
» fait des vices & des passions
» que ses Lecteurs en aiment
» d'avantage la sagesse & la
» vertu. « Or par la Poësie, je
n'ai jamais entendu que la Poë-
sie vertueuse & châtiée. Je ne
mets au rang des Poëtes estima-
bles que ceux dont Virgile a dit:

Quique pii vates & Phœbo digna lo- Eneid. 6,
cuti.

Le raisonnement de Platon
ne sçauroit tomber sur eux, &
s'il les concerne, ce n'est plus
qu'un sophisme.

L'attrait de la Poësie, disent Plato
encore ses adversaires, est dan- de Rê-
gereux & pour ceux-même qui publ.
Lib. 3.

s'en mêlent & pour la société; pour eux-mêmes, parce qu'en se mettant souvent à la place des hommes vicieux, dont ils veulent exprimer les sentimens, ils contractent à la fin les mœurs vicieuses, dont ils font tous les jours des imitations. Il est trop à craindre que leur esprit ne se corrompe à force de s'entretenir des idées qui occupent les hommes corrompus: Pour la société, parcequ'ils ne contractent que trop souvent un caractère d'esprit mordant & caustique, un penchant pour la Satire qui devient tôt ou tard insupportable à ceux sur lesquels il tombe, & presque toujours funeste à l'Écrivain qui s'y livre. On appuye ce raisonnement d'exemples sans nombre & de l'expérience. Un

PRE' LIMINAIRE. lxvij
pere sage , un institeur éclairé
répriment ce talent dangereux
dans un jeune homme. Ils ai-
ment mieux étouffer son génie
au berceau , pour ainsi dire ,
que de le laisser croître : c'est
une espece de fléau qu'on cher-
che à détourner. J'avouë qu'il
est des monstres dans la société,
qu'on n'y voit que trop souvent
des hommes abuser des meil-
leures choses pour en faire l'ins-
trument de leurs passions ; je
conviens encore qu'on ne sçau-
roit prendre à cet égard des
précautions trop sages avec les
jeunes gens , dans lesquels on
voit briller les premieres étin-
celles du feu Poëtique ; qu'un
talent qui ne se signale que par
des traits empoisonnés est un
glaive dans les mains d'un fu-
rieux , dont l'audace doit être

Ixviiij DISCOURS

non-seulement en exécration
au public, mais encore répri-
mée par la sagesse & la sévé-
rité des loix; j'ose même avan-
cer que de toutes les disposi-
tions d'esprit, l'humeur cauf-
tique est la plus propre à faire
détester un homme dans la so-
ciété, & par ceux qui l'éprou-
vent & par ceux qui ne feignent
de l'admirer que pour en éviter
plus sûrement les atteintes,
mais il n'en est pas moins vrai
» qu'un art nécessaire & même
» simplement utile dans la so-
» ciété n'en doit pas être banni,
» parce qu'il peut devenir un
» art nuisible entre les mains
» de ceux qui en abuseroient.
» On ne doit proscrire dans un
» état que les arts superflus &
» dangereux en même tems,
» & se contenter de prendre

Refle-
xions
critiques
Tom. 1
pag. 47.

PRE' LIMINAIRE. Ixix

des précautions pour empê-
cher les arts utiles d'y faire
du dommage. Les armes
qui servent à la défense d'un
état , à repousser la violence
d'un agresseur injuste sont em-
ployées par les voleurs & les as-
sasins à troubler l'ordre public,
à menacer & mettre en peril
la vie des Particuliers ; cepen-
dant il seroit insensé de bannir
les Artisans qui les fabriquent,
& d'interdire le commerce de
la matiere, dont on les forme ;
mais pour donner un exemple
plus juste, Platon de qui cette
objection est empruntée, Pla-
ton lui-même ne défend pas
de cultiver la vigne sur les
côteaux de sa Republique ,
quoique les excès du vin fas-
sent commettre de grands
désordres , & quoique les

» attraits de cette liqueur en-
 » gagent souvent d'en prendre
 » au-delà du besoin. « Enfin
 les excellens Poëtes sont aussi
 rares que les Poëtes médiocres
 sont communs. Si un homme
 de cette dernière classe ne peut
 résister à la démangeaison de
 faire des Vers, ce mépris dont
 ses Ouvrages sont payez, doit
 bien le guerir de sa folie: que
 si ce remède n'opere pas, &
 qu'il veuille à la faveur de la
 Satire exercer son peu de gé-
 nie, les affaires fâcheuses qu'il
 s'attire, les repentirs amers
 qu'il moissonne doivent em-
 poisonner la douceur préten-
 due de ses amusemens, & les
 lui faire abandonner.

Aussi pour peu qu'un hom-
 me tint de la nature une cer-
 taine acreté d'humeur, un tem-

PRELIMINAIRE. Ixxj

péramment bilieux qui caractérise ordinairement l'esprit caustique, je lui conseillerois de n'écrire jamais en Vers, parce qu'inafailliblement un ascendant plus fort que lui, le détermineroit à la satire, carrière délicate, toujours dangereuse, & dans laquelle le talent le plus sage, est encore plus redouté qu'il n'est admiré. Il n'en va pas de même de ceux que le ciel a doüés d'une humeur égale, tranquille & liante, d'un tempéramment doux, d'un caractère d'esprit aimable & complaisant, d'un cœur ami de l'humanité, ces qualitez lorsqu'elles se trouvent jointes à un génie facile & élevé, à une imagination brillante, à un jugement profond donnent droit à ceux qui les possèdent de

lxxij DISCOURS

manier les crayons & les pin-
 ceaux d'Apollon. Indépendam-
 ment de l'écuëil que je viens
 de marquer, il en est mille au-
 tres dans la Poësie qui doivent
 détourner tout homme sensé
 d'écrire en ce genre sans une
 vocation décidée (que l'on me
 passe ce terme.) Il en coûte
 trop au bonheur pour exercer
 ce talent avec supériorité, &
 la médiocrité n'y fut jamais
 permise. Je ne dis pas qu'un
 galant homme ne puisse quel-
 quefois pour s'amuser, ou pour
 amuser les autres, jeter sur le
 papier quelques Vers, rimer
 un sujet leger & badin; mais
 quant à des ouvrages de plus
 longue haleine, je suis de l'a-
 vis des Espagnols, qui pensent
 qu'il faut être stupide pour ne
 pas pouvoir faire deux Vers,

&

PRE'LIMINAIRE. Ixxiiij

& qu'il faut être fou pour en faire quatre. Quant à la Lecture des Poëtes, je la crois non-seulement très-propre à former le goût, mais encore indispensable aux personnes qui font profession d'écrire & de parler. L'habitude de ne lire que de bons Vers (car en ce genre il est aussi impossible que dangereux de vouloir tout lire ;) le choix des meilleurs Poëtes, tant anciens que modernes, accoutumoit insensiblement un Ecrivain à répandre des graces, de la précision, de l'énergie & de la véhémence dans son style, une Lecture réfléchie de Despréaux, de Corneille, de Racine, de Voltaire, & de tant d'autres, fournit à l'esprit des tours brillans, ingénieux, so-

PRINCIPES

lxxiv DISCOURS
lides pour exprimer ses pen-
sées. Mais pour arriver à ce
point, il est absolument né-
cessaire de lire ces modeles
avec fruit, & par consequent
d'avoir des principes certains
pour sçavoir discerner à propos
les beautés des fautes dans les-
quelles ils sont tombés, pour
apprendre à les transporter dans
ses propres écrits, pour les
égaler, pour les surpasser même
s'il est possible; au moins
pour en raisonner pertinem-
ment & avec justesse. » Tous
» les hommes, dit Cicéron, à
» l'aide du sentiment intérieur
» qui est en eux, connoissent,
» sans savoir les regles, si les
» productions des arts sont de
» bons ou de mauvais ouvra-
» ges, « mais l'homme de goût
se conduit par d'autres voyes :

PRELIMINAIRE. LXXV
non content d'un sentiment
confus, il cherche des lumié-
res propres à l'éclairer lui-même,
il veut des principes capables
de convaincre les autres. On a
tâché de rassembler la plûpart
de ceux qui concernent la Poësie
dans les remarques suivantes,
où l'on a eu d'autant moins
dessein d'avancer des paradoxes,
que l'on est plus persuadé qu'en
fait de goût, les opinions établies
depuis longtems dans la Republique
des Lettres sont toujours préférables
aux singularités & aux prestiges
de la nouveauté.

PRINCIPES

Par l'usage de la
non content d'un tel
éouus, il cherche les
les propres à l'éclaircir
ne, il veut des principes
bles de convaincre les
On a rache de l'aller
plait de ceux qui con
la poche dans les tom
mixtes, on l'on a en
moins de l'aller davan
passeux, ce l'on a plus
peut-être qu'en l'aller
opinions, car les long
tous dans la l'opinion
l'êtres l'on l'opinion
bles aux angles de l'op
tiges de la nouveauté

PRINCIPES



PRINCIPES

POUR

LA LECTURE

DES POÈTES.

PREMIERE PARTIE.

Du Génie, de la Rime, de la Diction.



LE Génie est de nécessité dans tous les arts, mais il doit dominer en Poésie: c'est lui qui distin-

Nécessité du Génie.

gue la Poète du Versificateur; car il faut mettre une grande différence entre le Méchanisme du Vers & la Poésie elle même. On pourroit n'ignorer rien des règles concernant

Tome I.

A

2 DE LA LECTURE

la construction des Vers, sçavoir exactement les noms, les définitions & les qualités propres à chaque genre de Poësie, sans mériter pour cela le nom de Poëte, toutes ces connoissances n'étant que l'extérieur & l'écorce de la Poësie; comme il ne suffit pas pour être éloquent de sçavoir les préceptes de la Réthorique, si l'on ne joint à cette Théorie, le talent d'appliquer les regles aux sujets que l'on traite. C'est donc le Génie qui caractérise le Poëte. Que si l'on demande en quoi consiste ce Génie; je réponds que c'est la disposition, la facilité que la nature a accordée à certains hommes d'imaginer hardiment, & de peindre vivement les objets par le secours des expressions, avec une harmonie plus soutenüe & plus marquée que celle de la Prose; ou pour parler encore plus précisément, c'est un jugement exquis, soutenu d'une imagination vive & brillante commun à tout ce qu'on appelle beaux arts; Il se diversifie suivant les objets qu'il

embrasse, & retient par-tout le nom de Génie : s'occupe-t-il des rapports des nombres pour calculer le mouvement & l'action des Globes qui forment cet univers, & par des opérations aussi profondes que merveilleuses, parvient-il à rendre raison des phénomènes de la nature ? c'est le Génie de la Physique & de la Géométrie ; Descartes & Newton l'ont eû : se propose-t'il de persuader en ajoutant à la force des raisons l'art d'emouvoir, & celui de plaire par les agrémens du stile ? c'est le Génie de l'Eloquence, tel que l'ont possédé Demosthenes & Cicéron : dirige-t'il le pinceau qui trace sur la toile les actions des Héros ? conduit-il le ciseau qui donne au marbre les traits de leur visage ? c'est le génie de la peinture & de la sculpture ; il a brillé dans le Brun & dans Girardon : mais ce Génie qui dépend beaucoup de la disposition plus ou moins heureuse & de la sensibilité plus ou moins grande des organes est une chose plus ais-

4 DE LA LECTURE
fée à décrire qu'à définir exacte-
ment. Il seroit à souhaiter que Vir-
gile, Rousseau ou Mr. de Voltaire
eussent bien voulu nous exposer
de quelle maniere leur ame étoit
affectée, quand ils ont enfanté
leurs plus beaux Vers. Le Génie
Poétique, s'il m'est permis de dire
ce que j'en pense, me paroît être ce
qu'Horace nomme quelque part,
splendida bilis; une espèce de feu
central qui élève l'esprit, qui é-
chauffe l'imagination, qui fait pen-
ser avec noblesse & peindre avec
force, différent seulement par le
degré de vivacité du Génie de l'E-
loquence qui s'accommode mieux
du phlegme, & s'accorde mieux
avec le jugement.

Dans tous les arts d'imitation &
par conséquent en Poësie, le Gé-
nie résulte donc du concert de l'i-
magination & du jugement. L'un
dirige toujours l'esprit au vrai, &
par conséquent au beau, l'autre
embellit les objets, mais toujours
avec sagesse, avec discretion. L'as-
semblage de ces dons se rencontre

rarement dans le même homme, & pour l'ordinaire, la vivacité de l'imagination fait tort à la solidité du jugement, comme l'exactitude scrupuleuse de la raison, étouffe les faillies de l'imagination: de là vient que des siècles entiers se sont écoulés sans produire des Poètes illustres, & que les grands hommes en ce genre, n'ont passé dans le monde que de loin à loin, comme des phénomènes. Ce sont des présens que la nature ne prodigue jamais.

Tout le monde convient que la nature est la première source du beau, que c'est elle qui produit dans les ouvrages d'esprit, ce vrai qui plaît frappe & saisit universellement dans tous les âges & chez toutes les nations policées. Toutefois la nature seule & brute ne sçauroit causer cet effet; il faut qu'elle soit perfectionnée par le secours de l'art, mais il n'est pas moins constant que sans le fonds du Génie, l'art demeureroit absolument inutile.

6 DE LA LECTURE

Art Poët.
Chant
premier. S'il ne sent point du ciel l'influence secrète;
Si son astre en naissant ne l'a formé Poète;
Dans son Génie étroit il est toujours caprif;
Pour lui Phébus est sourd & Pégaze est rétif.

Aussi rien n'est plus facile à dé-
mêler que les étincelles de cet
heureux naturel, elles percent,
elles se font jour dans une pre-
miere composition quoi qu'avec
un air de négligence, & quelque
fois même de rudesse, au lieu que
les affectations de l'art ne cou-
vrent, quand on les approfondit,
que de la foiblesse ou de la stéril-
té. En vain donc s'efforceroit-on
d'acquérir ce Génie par une Etude
non moins inutile que pénible, si
l'on n'en porte en soi le germe & les
premieres semences qu'il faut, dès
qu'on les possède, développer par
le secours de la lecture & de la ré-
flexion, & c'est à quoi contribuent
encore certaines circonstances par-
ticulieres qui ne se réunissent pas
toujours également dans une même
personne. Le climat, l'éducation,
le tempérament, la fortune influent

plus qu'on ne pense sur la détermination du Génie. La plante la plus rare degénere bien-tôt ou se desseche & périt si elle est transplantée ou mal cultivée, & l'expérience prouve que dans certains païs, plutôt que dans d'autres, on naît avec des dispositions heureuses pour les arts & les sciences. Le Grec a donné le jour à Homere & à Pindare, & la Tartarie n'a jusqu'à présent encore produit personne dans le même genre. Il n'y a pas même jusqu'aux fautes d'un siècle qui ne servent à perfectionner celui qui le suit immédiatement; tout cela néanmoins suppose le Génie, mais ne le donne pas, le met plus ou moins en évidence, mais ne sçauroit le créer.

Le bon sens & la raison sont de tous les lieux & de tous les tems. La singularité ébloüit, mais son éclat imposteur se dissipe prèsqu'en naissant. Les applaudissemens qu'elle surprend plutôt qu'elle ne les mérite se rallentissent bientôt pour faire place au mépris. L'esprit est plus commun qu'on ne se l'imagi-

Nécessité du bon sens.

8 DE LA LECTURE

ne ; il fait à proprement parler la ressource des Génies bornés & superficiels qui ne pouvant rien approfondir, & voulant cependant écrire à quelque prix que ce soit s'embarraissent peu d'écrire sensément, pourvû qu'ils le fassent d'une manière hardie, nouvelle & extraordinaire. On ne peut néanmoins se dissimuler, si l'on ne veut point abuser de ses propres lumières & se faire illusion à soi-même, que pour bien écrire, il faut bien penser, c'est-à-dire, penser sensément. C'est une vérité dont, ceux mêmes qui s'en sont le plus écartés, ont été forcés de reconnoître l'évidence démontrée d'ailleurs par l'estime constante dont certains ouvrages sont & seront toujours en possession préférablement à d'autres. Les caractères de la Bruyere mériteront certainement l'admiration des hommes éclairés dans dix siècles comme à présent, tandis que d'autres ouvrages remplis de portraits tracés par l'esprit seul sont déjà tombés dans l'oubli. On relira mille

Joseph
sub. de
Paris 1701

fois, & toujours avec un nouveau plaisir les fables de la Fontaine, lorsque celles de Mr. de la Mothe seront oubliées : & d'où naîtra cette différence ? du vrai qui domine dans les bons ouvrages : or ce vrai n'est que la suite du bon sens. Lui seul est le point fixe d'où il faut partir, si l'on veut ne pas s'égarer : ainsi la règle la plus sûre que puissent suivre tous ceux qui composent en Vers, & sur tout les jeunes gens, c'est de ne point trop se livrer aux fougues de l'imagination, mais de péser toutes leurs pensées au poids de la raison, source unique des beautés les plus solides de la Poësie.

Quelque sujet qu'on traite ou plaisant ou sublime,

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

On n'arrive à ce point qu'à force d'examen, de réflexions & de sévérité sur ses propres productions ; je n'ignore pas que ces sacrifices coûtent beaucoup à la Paresse, & même à l'amour propre, mais n'est-on

TO DE LA LECTURE

pas assez dédommagé par la certitude & par l'éclat du succès? d'ailleurs on écrit pour des êtres intelligens, amis de la raison, & c'est se jouer d'eux indignement, ou les mépriser, que de ne pas remplir leur attente à cet égard. Si l'on compte sur leur indulgence, c'est se condamner soi-même, & convenir tacitement qu'on auroit mieux fait de ne point écrire. Quelle perte seroit-ce après tout pour la société, si elle étoit privée d'une infinité d'ouvrages à la composition desquels la raison n'a jamais présidé? ce seroit beaucoup d'ennui de moins, & peut-être d'erreurs & de préjugés, qui s'établissent à la faveur du bel esprit, & qui ne seroient pas si communs, si tous les Auteurs avant que d'écrire s'étoient imposé la loi d'amasser du bon sens.

x De la
Rime &
de son
utilité.

Il n'est pas besoin de remonter comme a fait Richelet jusqu'à l'antiquité la plus reculée pour démontrer celle de la Rime par des conjectures incertaines. Après la décadence de l'Empire Romain, les

Barbares qui en avoient partagé les débris en corrompirent encore la langue par le mélange de leur jargon ; & ce que les Lombards avoient fait à cet égard en Italie , les Francs l'introduisirent dans les Gaules. Les Poètes Provençaux & Gascons mirent la Rime en honneur dans le X. siècle , quoiqu'à vrai dire , elle fut encore bien barbare & bien imparfaite. A en juger par les chansons du Comte de Champagne , elle commença à se polir sous S. Louis ; néanmoins , si l'on en croit M. Despréaux , elle doit son plus grand lustre à Villon qui vivoit en 1460 : Quoiqu'il en soit , elle fait un des agrémens de la Poësie Françoisse. La Rime n'est que le retour des mêmes sons à la fin des Vers , & non des mêmes Lettres ; ce qui prouve que c'est de l'ortographe de l'oreille , & non de celle des yeux que dépend la Rime : ainsi *trionpher* & *Enfer ne riment* point , non plus que *Mer* & *aimer* , parce que leurs finales forment une différence très-marquée

12 DE LA LECTURE

dans la prononciation, quoique dans l'écriture elles n'en forment aucune. On nomme ces sortes de Rimes, *Rimes Normandes*, parce qu'en Normandie on prononce *Mé* & *Enfé* au lieu de *Mer* & *Enfer* on en trouve plusieurs dans le grand Corneille.

La Rime se divise en Masculine & Féminine. La Rime Masculine est celle qui se termine par un *é* ouvert, comme *Liberté* ou par quelque autre terminaison que ce soit qui n'est point un *e* muet comme *Heros*, *valeur*, *attraits*, *secours*. La Rime Féminine au contraire est celle qui finit par un *e* muet, soit qu'il termine absolument le mot comme dans *victoire*, *fortune*, *aurore*, soit qu'il soit suivi d'un *s* comme dans ces mots *Roses*, *Bergeres*, *Fleuves*, ou de ces deux Lettres *nt* comme dans ceux ci, *craignent*, *dédaignent*, *vainquirent*, *conquirent*. Un mot ne rime point avec lui-même, non plus que le simple avec son composé, ni les singuliers avec les pluriers; ce qui n'est pas absolument sans exception.

La richesse des Rimes dépend d'une attention scrupuleuse sur le choix que l'on en fait. On ne doit, à cet égard, se permettre de licence que le moins qu'il est possible, parce qu'elle dégénere toujours en défaut. La Fontaine en a pris de grandes, & il n'a fallu rien moins qu'une infinité de beautés pour justifier sa hardiesse. En général la ressemblance du son ne suffit pas pour que la Rime soit riche; mais il faut dans les Rimes masculines, une conformité de son dans la dernière syllabe des mots qui terminent les Vers, comme *heureux*, *amoureux*, qui ne forment néanmoins que des Rimes suffisantes en comparaison de celles-ci, *amoureux*, *langoureux*, *glorieux*, *victorieux*, où non-seulement la dernière syllabe, mais encore la pénultième, & même l'anté-pénultième se ressemblent. Dans les Rimes féminines l'uniformité du son nécessaire, doit commencer à la pénultième comme *fortune*, *Neptune*, pour la suffisance, & pour la richesse à l'ante-

14 DE LA LECTURE

pénultième comme *fortune*, *impromptu*, *Socrate*, *Isocrate*. Rousseau est celui de tous nos Poètes qui brille le plus par la richesse & la régularité des Rimes. Je ne dis rien du mélange & de la variété dont elles sont susceptibles. Personne n'ignore qu'on n'en sçauroit mettre plus de deux de suite soit masculines, soit féminines, sans choquer l'harmonie, & que les licences de quelques modernes en ce point n'autorisent personne à les imiter. Les Rimes croisées ont beaucoup de grace, même dans des pièces de longue haleine, & dans quelque mesure de Vers que ce soit : les Poésies de M. Gresset peuvent servir de modèle en ce genre. Sur le reste du détail de la Rime, on peut consulter Richelet & la Poésie Française de l'Abbé de Châlons. Examinons une question plus importante ; c'est de sçavoir si la rime est essentielle à la Poésie Française. On n'avoit point encore mis sérieusement en doute avant le commencement de ce siècle, si

la Rime est tellement propre à notre versification, qu'elle ne puisse s'en passer absolument, ou si notre langue pourroit s'affranchir de cette gêne. Malherbe, Corneille & Racine avoient marché dans les sentiers du Parnasse sur les traces de leurs Prédécesseurs; mais les coûtumes les plus anciennes & les maximales les plus constantes, deviennent aux yeux de certains esprits entreprenans des abus enracinés & de vieilles erreurs. Une secte de Novateurs s'est élevée qui a entrepris de bannir entièrement la rime de notre Poësie & de faire des Vers en Prose. Les Chefs étoient distingués par leurs talens. Leur nom seul fait leur éloge; M. de Fénelon, M. de la Mothe, & le dernier Editeur du Télémaque, sans parler des autres athlètes qui sont entrés dans cette lice; mirent en oeuvre tout ce que le raisonnement a de plus spécieux; l'éloquence de plus attrayant, & l'exemple de plus séduisant pour introduire cette réforme.

16 DE LA LECTURE

Partisans de la Prose dans laquelle ils excelloient, & non contents de la voir affectée à l'éloquence, à l'histoire, à la Philosophie; ils prétendoient encore la faire dominer dans la Poësie, dans laquelle ils ne réussissoient pas également. Le premier a avancé que la rime fait perdre à notre Verification beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie; qu'elle allonge & fait languir le discours; que l'on sacrifie à la richesse des rimes la justesse des pensées, la clarté des termes, & même le fonds des sentimens, & qu'enfin la rime qui déplaît dans la Prose ne sçauroit flatter l'oreille dans la Poësie. C'étoit en dire assez de mal; il n'a cependant pas osé prononcer qu'il falloit entierement la retrancher. Le second (c'est M. de la Mothe) oubliant qu'il devoit une partie de sa gloire à la Rime, l'attaqua comme les ingrats font à leurs bienfaiteurs avec chaleur, par ses écrits, dans ses discours, par ses exemples, soutenant que par la
seule

Lettre
sur l'Elo-
quence,
la Poësie
&c.

seule harmonie de notre langue, avec la noblesse des expressions, la variété des tours & des figures, la vivacité des images, on pourroit faire de très-bons Vers, en déterminant seulement le nombre des syllabes sans employer la rime. Enfin l'Auteur d'un discours sur la Poësie Epique imprimé à la tête du Télémaque, aux raisons de M. de Fénelon son Maître, ajoute qu'on peut faire de la Poësie sans faire des Vers, & rapporte en preuve ce passage de Strabon sur Hécatee. „ Il a imité parfaite-
 „ ment la Poësie, en rompant seu-
 „ lement la mesure; mais il a con-
 „ servé toutes les autres beautés
 „ Poëtiques, “ & après avoir traité la rime de vain tintement de finales monotones, il espere que les François s'affranchiront quelque jour de cette contrainte.

M. de Voltaire dans la Préface de son Oedipe a combattu & renversé les prétentions de M. de la Mothe. En effet, notre langue n'ayant point de prosodie comme celles

Edit. de
1729.

des Grecs & des Latins, c'est vouloir confondre les genres & ne plus distinguer la Prose d'avec la Poësie, que d'enlever à celle-ci un de ses principaux caracteres. La Prose la plus poëtique, celle du Télémaque par exemple, n'est jamais que de la Prose, & celle d'Hécatee qu'on nous objecte, n'a point eû chez les Grecs le nom de Vers ni de Poësie. D'ailleurs il n'est pas vrai-semblable que toute une Nation se trompe en fait de sentiment & de plaisir; or ici, ce n'est point une Nation seule, c'est presque toute l'Europe qui depuis plusieurs siècles, réunit ses suffrages en faveur de la Rime. Je sçais que les Vers blancs ou non rimés, sont fort en usage chez les Italiens & les Anglois, sur-tout dans les pièces de Théâtre; mais outre que les Langues de ces deux Nations ont des licences & des inversions qui donnent à leurs Vers une harmonie que les nôtres tiennent principalement de la Rime; il est certain que les Italiens ont beaucoup

de poësies rimées, & que M. Pope le plus grand Poëte d'Angleterre, & au jugement de ses compatriotes le plus harmonieux, n'a jamais fait que des Vers rimés. Ce concert de sentimens prouve sans doute l'agrément de la rime. Car feroit-il croyable que deux ou trois hommes qu'elle ennuye, quelque éclairés qu'on les suppose d'ailleurs, eussent rencontré plus juste qu'une infinité d'autres grands hommes qui se sont déclarés pour elle. Enfin j'en appelle à l'expérience : depuis ces tentatives, nos Vers rimés quand ils sont partis de bonne main ont-ils rien perdu de leur prix, ont-ils causé moins de plaisir ?

Un seul exemple de la méthode de M. de la Mothe, réduite en pratique & appliquée à quelques beaux Vers de M. Racine, a fait voir non-seulement que le nombre déterminé de sillabes, & l'harmonie des expressions ne suffisent pas pour faire des Vers en notre Langue ; mais encore qu'on ne peut se passer

20 DE LA LECTURE
de la Rime à moins qu'on ne veuil-
le confondre la Poësie avec la Pro-
se. Le voici.

Phédre
Acte IV.
Scene 6.

Où me cacher ? fuyons dans la nuit in-
fernale ,

Mais que dis-je , mon Pere y tient l'urne
fatale.

Le sort , dit-on , l'a mise en ses sévères
mains.

Minos juge aux Enfers tous les pâles hu-
mains.

Indépendamment de l'habitude
ces Vers sont très-beaux & très-
harmonieux ; feroient-ils le même
plaisir , si on les changeoit de la
forte ?

Où me cacher ? fuyons dans l'infernale
nuit ,

Mais , que dis-je , mon Pere y tient l'urne
fatale.

Le sort , dit-on , l'a mise en ses sévères
mains.

Minos juge aux Enfers tous les pâles mor-
tels.

Qu'eussent été que des Poëmes
entiers & des Tragédiés écrites

de la sorte ? cependant M. de la Mothe avoit composé une Tragédie d'Oedipe en Prose qu'il comptoit faire représenter ,, s'il met ,, Oedipe en Prose , dit à ce sujet ,, M. de Voltaire , je mettrai Inés ,, en Vers , “ l'on sçait assez que les beautés de cette piéce de M. de la Mothe , ne consistent ni dans la noblesse , ni dans l'harmonie de la versification.

ridiculum acri

Horace.

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

On veut être nouveau dans tout ce que l'on écrit , & l'on sacrifie tout à ce desir. Un Auteur veut avoir de l'esprit aux yeux de ses Lecteurs , & dans l'ivresse que lui cause cette passion , il oublie ce qu'il leur doit d'ailleurs.

Fureur
du bel
esprit.

La plupart emportés d'une fougue insensée ,

Art
Poët.

Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.

Chant
prem.

Ils croiroient s'abaisser dans leurs Vers monstrueux ,

S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.

Uniquement occupé du soin de leur plaire, il néglige celui de les instruire. Or le grand Art en écrivant n'est pas d'avoir seul de l'esprit, il consiste bien davantage à faire croire à ses Lecteurs qu'ils en ont; & à leur faire goûter ce qu'on leur dit, qu'à leur faire admirer la manière dont on le dit. Si l'avidité qu'ils ont naturellement pour tout ce qui plaît se trouve satisfaite pendant quelques momens, l'amour propre qui ne leur est pas moins naturel, se choque & murmure contre un Auteur qui fait tout pour lui-même, & rien pour les autres. Leur vanité délicate s'irrite de ne trouver que l'Ecrivain dans tout son ouvrage. Le commun des hommes aime qu'on se proportionne à ses lumières, qu'on l'éclaire, & non pas qu'on l'ébloüisse. La raison seule & le bon sens les mettent à leur aise, au lieu que l'affectation du bel esprit les fatigue. Eh ! quelle contention ne faut-il pas pour suivre un mystérieux tissu de pensées, quelle pé-

nétration pour en deviner le sens ?
 Je n'en veux pour exemple que
 Senèque dont l'Empereur Caligu-
 la appelloit le style *un monceau*
de sable sans ciment, un tas dont
les parties ne font point de corps &
s'approchent sans se lier. On ne le lit pas
 long-tems sans dégoût, on a même
 quelquefois pitié de le voir cou-
 rir après une antithèse, on souffre
 du soin qu'il prend de terminer sa
 phrase par une pointe qui en éner-
 ve la force, & ôte à ses moralités
 une partie de leur prix. C'est peut-
 être ce qui a fait dire à M. de S.
 Evremont, que *si les phrases cou-*
pées de Senèque avoient l'air de sen-
tences, elles n'en avoient pas tou-
jours la solidité : il est à crain-
 dre d'ailleurs que la multitude &
 la variété de ces pensées brillan-
 tes ne forment des idées confu-
 ses qui se chassent l'une l'autre,
 qui ne laissent dans l'esprit qu'une
 admiration passagère, sans y por-
 ter aucune utilité réelle & perma-
 nente. Je sçais que dans les ouvra-
 ges de pur agrément (si l'on peut

24 DE LA LECTURE

dire qu'il y en ait absolument de cette espèce) ce style brillanté plaît & rejouit par la surprise qu'il cause : néanmoins à juger saine-ment des choses, on conviendra que rien n'est plus éloigné de la nature que certains écrits modernes, dont les graces prétendues ne font aux yeux du bon goût que du clinquant dont le premier aspect séduit, & qui ne cache au fond qu'un vuide méprisable.

Abon-
dance su-
perflue,
& sèche-
resse.

Il est dangereux de vouloir épui-
ser un sujet que l'on traite.

Art
Poët.
Chant
prem.

Tout ce qu'on dit de trop est fade & re-
butant

L'esprit rassasié le réjette à l'instant.

L'Art a ses limites & un point fixe difficile à bien connoître, plus difficile encore à saisir. Les préceptes ne sçauroient être d'une grande étendue sur ce point, parce qu'il est de sentiment, & qu'en ce genre, il est plus aisé de remarquer les défauts & de montrer les extrémités vicieuses que de définir précisément en quoi consiste la perfection

fection & quelles voyes il faut suivre pour y parvenir. L'abondance superflüe & la sécheresse sont les deux écueils contre lesquels on échouë le plus ordinairement. Au reste le premier est moins funeste que l'autre, sur-tout aux jeunes gens. Le feu de l'imagination les emporte ; une circonstance, un rien les amuse ; ils s'imaginent que tout est susceptible d'agrément, ce qui fait que leurs productions ne sont ni justes, ni châtiées : mais il vient un tems où l'on remédie à cette trop grande abondance. Le jugement se perfectionne, le goût s'épure, & la réflexion retranche ce qu'il y avoit de superflu. Ce n'est donc pas dans cet âge que la fécondité de l'esprit est pernicieuse, mais dans celui où la raison plus éclairée doit avoir des idées plus nettes du vrai & du beau. Il est une sorte de bienséance pour les paroles, comme il en est une pour les habits. Une robe surchargée de pompons & de fleurs seroit ridicule. Il en est de même en

Poësie d'une description trop fleurie , & dans laquelle parmi de grands traits on rencontre des circonstances inutiles. Les plus grands Maîtres ne sont pas exemts de ce défaut , & leur chute doit nous servir de préservatif , comme leurs beautés de modele. M. Racine dans la narration de la mort d'Hyppolite qui d'ailleurs est pleine de beautés , est tombé , ce me semble , dans l'excès dont nous parlons ici. Qu'on se mette à la place de Thérámene , qu'on épouse les sentimens d'estime & d'attachement dont il est pénétré pour Hyppolite , qu'on suppose enfin que l'on va annoncer à un Pere la mort malheureuse de son fils ; est-il croyable que dans un sujet si intéressant l'on s'amuse à relever des circonstances peu importantes , par les expressions les plus fleuries ? Qu'on décrive en peu de mots le départ du fils de Thésée , à la bonne heure , mais qu'est-il besoin d'ajouter que :

Ses superbes Coursiers qu'on voyoit au-
trefois

Phédre
Acte V.
Scene 6.

Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Ne suffisoit-il pas à Thérémene
de dire en parlant du monstre en-
voyé par Neptune.

L'Onde approche, se brise & vomit à nos yeux,

Ibid.

Parmi des flots d'écume, un monstre fu-
rieux,

Sans ajouter cette longue de-
scription de la figure du Dragon :

Son front large est armé de cornes mena-
çantes

Tout son corps est couvert d'écailles jau-
nissantes,

Indomptable Taureau, Dragon impétueux
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ses longs mugiffemens font trembler le ri-
vage,

Le ciel avec horreur voit ce monstre sau-
vage,

La terre s'en émeut, l'air en est infecté,

Le flot qui l'aporta, recule épouvanté,

Quand on retrancheroit ces huit Vers & les quatre précédens de cette narration, elle n'en seroit ni moins belle, ni moins touchante; ce sont donc des ornemens superflus, des hors d'œuvre si peu liés à la pièce principale qu'on pourroit, les en détacher sans qu'elle en souffrît.

Quelquefois c'est un mot qui gâte tout ce qui précède ainsi Regnard fait dire à son joueur :

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!

Mais me faire payer, morbleu, je t'en défie!

Jusques là tout est vif, & l'on devine assez la raison de cette impuissance, qu'étoit-il besoin d'ajouter? *Car je n'ai pas un sol.* Ce dernier trait n'est qu'une longueur.

Mais s'il ne faut rien dire de trop, il est bien essentiel aussi de ne point appauvrir son sujet; ce qui peut venir de deux causes différentes, ou d'une aridité naturelle, & c'est un mal incurable, ou d'une timide

circonfpection qui craignant d'approfondir un sujet ne fait que l'effleurer, ce qu'on peut réparer soit en se remplissant mieux de la matiere que l'on traite, soit en ajoutant de nouveaux coups de pinceau à ceux que l'on a déjà donnés. Pour écrire avec succès en Poësie, il faut ôter & sur-tout ne jamais prendre pour bon ce qui n'est que médiocre; ne pas faire consister l'excellence à être exempt de défaut, parce que c'en est un très-grand dans ce genre que de manquer de perfection. La sécheresse nait encore quelquefois du choix du sujet dont, après bien des travaux, on ne peut rien tirer, alors le parti le plus sage est de l'abandonner comme une terre ingrate & brulée, sans s'opiniâtrer inutilement à chercher dans son génie des ressources qu'on employeroit plus heureusement sur d'autres matieres.

Il en est des Vers comme de toutes les autres productions de l'art; De la correction. s'ils ne sont pas d'abord nés heu-

reusement, on a beau les retoucher ensuite, le vice de leur origine leur laisse toujours quelque trace d'imperfection.

Art
Poët.
Chant I.

Un Vers étoit trop foible & vous le rendez dur.

La foiblesse dans les Vers vient ou d'un défaut de Génie, ou d'une précipitation à écrire sans choix & sans correction tout ce qui s'offre à l'esprit. D'ailleurs il faut juger de la force ou de la foiblesse des Vers, différemment selon les sujets que le Poëte se propose, ou proportionnellement aux différens genres de Poësie. Le style Marotique, par exemple, permet des expressions & des tours de phrases, qui passeroient pour foibles & même pour ridicules dans une Ode. Le langage de la Tragédie doit être noble & majestueux, cependant il comporte moins de pompe & d'élévation, que celui de l'Épopée. Les ennemis de la rime la regardent comme une des principales causes de

la foiblesse de nos Vers , mais c'est rejeter sur l'art le défaut de l'artiste. Quant à la dureté des Vers, elle nait de l'assemblage des mots rudes & peu harmonieux. J'ai connu des personnes qui prétendoient que le choix des mots où se rencontre la consonne R , contribuoit beaucoup à donner de la force aux Vers. Je penserois au contraire que le retour fréquent de cette lettre ne peut que rendre la Poësie dure. Ce seul hémistiche de Chapelain ,

Durs & roides Rochers , &c.

Suffiroit pour justifier mon sentiment ; mais nous aurons occasion de parler plus au long de l'harmonie.

Quand on considère avec des yeux philosophes la différence qui se trouve entre la rapidité de la pensée , & la lenteur des moyens que les hommes employent à se la communiquer ; on gémit de ce que les signes inventés pour l'exprimer ne sont pas plus simples.

De la clarté.

Les anciens avoient le secret d'écrire en Notes & de dire en une Lettre ce que nous disons en un mot. Mais quand on supposeroit les signes de nos pensées beaucoup moins composés qu'ils ne le sont ; dès là qu'on pense & qu'on écrit pour l'amusement ou l'instruction de la Société , on doit donner à ses idées toute l'étenduë qu'exige le besoin des Lecteurs. Si la prolixité les dégoûte & les ennuye , un stile concis avec affectation , leur dérobe une partie du plaisir ou de l'utilité qu'ils attendoient. Je ne sçais si Perse étoit bien entendu des Romains ses Contemporains ; & malgré les Commentaires dont on l'a orné , je pense que nous l'entendons encore moins qu'eux. Lui même, s'il revenoit parmi nous, ou ne s'entendroit plus , ou seroit étrangement surpris des interprétations qu'on donne à ses Vers obscurs. C'est sur-tout dans les maximes que les Poètes ont coutume de semer dans leurs Ouvrages , & dans les préceptes qu'ils

donnent, que la briéveté de l'expression ne doit rien altérer de la vérité & de l'exactitude de la pensée. La bonne opinion qu'on peut avoir de la sagacité de ses Lecteurs, permet bien qu'on n'épuise point un sujet, mais elle n'autorise jamais l'obscurité, sous prétexte d'exercer la pénétration.

Plaire est un moyen que les Poètes ne doivent jamais perdre de vûë. Mais quelles routes doit-on prendre pour plaire ? C'est ici que les opinions se partagent, & que dans la pratique on differe encore plus que dans la théorie. Certains Auteurs sottement timides, & toujours en défiance sur le nombre ou la quantité des ornemens qu'ils pourroient mettre dans leurs Ouvrages, les rendent secs & ennuyeux.

L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue.

Art
Poët.
Chant I.

D'autres y repandent les fleurs sans discrétion. D'un côté la simplicité domine trop ; de l'autre, c'est

l'affectation qui régné. Excès également condamnables & dont la source est ou une imagination bouillante , ou un Jugement trop froid.

Quel est donc le milieu qu'on doit tenir entre ces deux Ecueils ? C'est , à mon sens , lorsqu'on traite un sujet , d'examiner quels ornemens il peut comporter. Il en est qui les excluent presque entièrement. Il en est d'autres qui les admettent presque tous , pourvû que le goût préside à leur distribution. Dans ceux qui ne comportent que des beautés tellement identifiées avec leurs sujets , qu'elles semblent ne partir que de la seule nature, le plus grand Art (& ce n'est pas le moins difficile) c'est d'être simple & naïf. De ce genre sont les Fables de la Fontaine. Dans les sujets qui permettent , qui exigent même les agrémens , le choix des morceaux saillans n'est gueres moins difficile : car comme l'a remarqué un Auteur très-ingénieux , ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure est souvent ce

Mr. de
Fonte-
melle.

qui coûte le plus à embellir. Un faisceau de fleurs demande moins d'art & de goût qu'un simple bouquet.

Or il arrive par la difficulté de saisir ce point fixe ou qu'on appauvrit un sujet, ou qu'on l'enrichit indiscretement. Nous avons des Tableaux de certains Peintres Flamands qui ne connoissant rien de plus brillant que les bouquets de plumes dont les deux sexes se paroient dans leur tems, en ont coiffé les Juifs & les Romains dans une suite de tableaux de la Passion, en sorte que les Panaches de toutes couleurs y tiennent presqu'autant de place que les personnages. Cette superfluité d'ornemens n'arrive jamais qu'aux dépens du fonds qui s'en trouve chargé. En effet, si du portail de l'Eglise des Jésuites de la Maison Professe on supprimoit ce fatras de sculptures embrouillées, de guirlandes, de chiffres & d'autres embellissemens confus, ne goûteroit-on pas davantage le fonds d'architecture enséveli sous ce cahos de minuties ? C'est l'ima-

ge naturelle d'un ouvrage où tout est ornement : mais puisque l'architecture nous a fourni une comparaison pour le style orné, elle servira encore à régler nos idées sur les deux défauts dont parle ici notre Auteur. Le portail de Saint Etienne du Mont est chargé de colifichets : Tout à côté & sur la même ligne, celui de Sainte Geneviève, est d'une simplicité barbare : comparez à l'un & à l'autre le frontispice de l'Eglise de S. Roch. Dans un seul & même Edifice, opposez la façade du Louvre bâtie sur les desseins de Perrault, aux marbres sculptés qui enrichissent les Colonnes des Tuilleries, & dont l'éclat n'a pas duré vingt ans, & vous aurez des idées analogues au mérite des ouvrages ornés avec goût, & à la préférence qu'ils méritent sur ceux qui n'ayant qu'un vain éclat éblouissent d'abord, & ne conservent pas long-tems l'admiration qu'ils avoient surprise.

Ensure
& basse-
se du sti-
le.

[L'autre a peur de ramper, il se perd dans
la nue

Notre Poète joint encore ici deux excès diamétralement opposés, la bassesse & l'enflure. Il en apporte en même-tems les causes. Ceux qui donnent dans le premier, s'excusent pour l'ordinaire en disant qu'ils ont voulu copier la nature, sans faire attention que la Poésie n'est pas une imitation sèche de la nature toute seule, mais de la belle nature : comme elle ne doit point prodiguer les ornemens, elle ne doit pas non plus en être avare, & les ménager sans raison. Elle est faite pour répandre les graces sur les objets, qui par eux mêmes n'en font point partagés : tout dépend du choix & de l'application. Il en est de la Poésie comme de la Peinture. Or dans celle-ci dit un Maître de l'Art,

„ il y a un second vrai, dont l'usage consiste à suppléer dans chaque sujet ce qu'il n'avoit pas, mais ce qu'il pouvoit avoir, & que la nature a répandu dans quelques autres, & à réunir ainsi ce qu'elle divise presque toujours. “

Il doit donc y avoir aussi dans la

Lettre
insérée
dans le
Cours
de peinture
de
M. Piles.

Poësie un second vrai, dont l'usage consiste à adoucir ce qu'une imitation trop naïve auroit de choquant, à embellir ce qu'elle auroit de grossier, à rectifier ce qu'elle auroit de défectueux; ainsi tout ce qui ne sçauroit être susceptible de ce second vrai, ne produiroit que bassesse en Poësie, & c'est ce qui rend, à mon sens, ridicule la comparaison qu'homere fait d'Ajax, soutenant presque seul l'effort des Troyens auprès des Vaisseaux des Grecs, avec l'opiniâtreté d'un âne qui ne veut pas sortir d'un champ où il est harcelé de toutes parts à coups de pierres & de bâtons par une troupe d'Enfans. Quoique Madame Dacier allegue pour montrer l'estime qu'on faisoit des ânes dans l'Antiquité, je ne ies vois cependant pas fort en honneur dans le camp des Grecs, où les Héros ne se servent que de chevaux. Mais sans vouloir condamner Homere par cette seule raison, il me semble que cette troupe d'Enfans armés de bâtons

& de pierres, à bien l'air d'un concours de poliffons, & si je ne me trompe, les anciens, malgré leur simplicité, dûrent trouver comme nous, dans cette comparaison un vrai trop naïf qui dégénère en basseffe. Le Génie froid d'un Géometre se borneroit dans tout le cours d'un ouvrage à ce premier vrai. Il faut de l'Enthoufiasme pour appliquer le fecond, & répandre par ce moyen de la vie & de la chaleur dans un ouvrage.

L'Enflûre vient d'une caufe toute oppofée : un Auteur tend au grand, au fublime, mais il n'a dans le cœur ni affez d'élévation de fentimens, ni dans l'efprit affez de force pour y atteindre ; il en embraffe le fantôme : c'eft un pigmée qui fait des efforts gigantesques. Dans ces occafions l'imagination va beaucoup au-delà du vrai, & les chofes qu'elle exagère n'ont qu'une vaine apparence de grandeur. On a reproché ce défaut à Brebeuf dans fa traduction de la Pharfale de Lucain ; Mal-

herbe n'en est pas exempt: Corneille, ce génie accoûtumé à penser des choses sublimes, est guindé dans plusieurs endroits. Que doit-on penser par exemple de ce commencement de sa Tragédie de Pompée.

Pom-
pée Act.
prem.
Scene 1.

Le destin se déclare, & nous venons d'en-
tendre

Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.

Quand les Dieux étonnés sembloient se
partager

Pharsale à décidé ce qu'ils n'osoient juger.

Ses fleuves teints de sang & rendus plus
rapides

Par le débordement de tant de Parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de
chars,

Sur les champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs
suprêmes,

Que la nature force à se venger eux mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans
les vents

Dequoi faire la guerre au reste des vivans:

C'est tout ce qu'auroit pû dire
un témoin oculaire de la Bataille
de

de Pharsale , & Corneille l'a mis dans la bouche d'un jeune Prince âgé de dix-huit ans qui n'avoit jamais vû de guerre, & qui ne venant que de recevoir la nouvelle de la défaite de Pompée , n'en devoit pas sçavoir les particularités dans un détail si circonstancié. On s'est déjà plaint de nos jours avec fondement que ce stile boursoufflé s'introduit dans le Dramatique , & que l'on ne distingue point assez la Noblesse qui lui convient , du Phébus dans lequel on donne. Le cothurne , il est vrai , exige de la Majesté , mais elle doit plutôt consister dans les choses que dans les mots ; parceque c'est le fonds des sentimens , & non pas la force du langage qui caractérise les Héros : & d'ailleurs les pièces de Théâtre devant être écrites dans un stile naturel qui approche assez de celui de la conversation ; certains tours , certaines expressions qui plairoient dans l'Epopée , produiroient un effet contraire dans la Tragédie.

De la
Variété

Tous les arts ont un lien commun, une sorte d'union générale, un endroit qui les rend, chacun dans leur espece, capables de plaire dans les effets qu'ils produisent. C'est la variété qui leur convient à tous.

Art
Poët.
Chant 1.

Voulez vous du public mériter les amours
Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Dans un tableau, on ne recherche pas seulement la correction du dessein, & la vivacité du Coloris, on veut encore de la diversité dans les objets: un groupe de belles figures de la même taille, toutes dans la même attitude, toutes avec les mêmes draperies déplairoît infailliblement. L'œil aime à se promener d'objets en objets; Un point de vûe toujours uniforme le lasse & le fatigue. De vastes plaines à perte de vûe ne le réjouissent pas comme un vallon riant, ombragé par des arbres touffus, & arrosé par des ruisseaux argentés: Il en est de même de la Poësie; à moins qu'elle ne présente à l'esprit une agréable va-

riété, elle l'ennuye. Le Poëte est une abeille qui doit voltiger sur les fleurs, sans demeurer trop long-temps sur chacune en particulier, ou se fixer sur une seule par préférence. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il doive s'y reposer sans choix & sans règle au gré de son caprice; la variété dont je parle doit être également éloignée de la froide simétrie & de la confusion: l'ordre & la méthode se bornent à disposer le fonds & les masses d'un ouvrage, la variété concerne les beautés de détail, comme la sculpture ne s'étend qu'aux ornemens dans l'Architecture. Or ce qui produit cette variété dans le stile, c'est la connoissance & l'usage des figures, l'art de les enchasser, & de les entremêler habilement. Les récits, les descriptions, les comparaisons, les incidens imprévus, les passions & les mœurs, tout cela demande des couleurs différentes, & produit une grande variété dans les tours & dans les expressions: Homere parmi les anciens possède su-

pétièrement ce talent & Mr. de Voltaire parmi les Modernes, à sçu parsemer son Poëme d'une infinité de traits curieux de Mithologie, d'Histoire, de Morale, de Philosophie, qui n'en font pas un des moindres agrémens. Ce qui montre, pour le dire en passant, que la Poësie n'est point un art aussi superficiel que le pense le commun des hommes, puisqu'elle exige pour plaire des connoissances si relevées & en si grand nombre.

Du Burlesque.

Horace reprochoit aux Romains les applaudissemens qu'ils avoient donnés aux plaisanteries de Plaute; n'étoient-ils pas bien excusables, puisque leur goût n'étoit point encore épuré, & que d'ailleurs ce Poëte étoit rempli de beautés réelles, & de ces graces naïves que nous admirons dans ses écrits. Il faut l'avouer à la honte de nos ancêtres, le Burlesque qui les charma étoit encore bien au-dessous des froides faillies du Poëte Latin, & ce qui surprendra davantage, c'est que Scarron & Daffouci

ont été contemporains de Malherbe & du grand Corneille, & qu'ils ont partagé avec ces grands hommes, l'admiration du même siècle.

Au mépris du bon sens le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par la nouveauté.

Il sembloit que la première aurore du bon goût ne dût luire qu'à travers les nuages ténébreux que le mauvais goût s'efforceroit de lui opposer. En effet rien étoit-il plus contraire au bon sens & à la nature qu'un stile, dont la perfection (si l'on peut appliquer ce terme à la chose la plus imparfaite,) dont la perfection, dis-je, consistoit à choquer le plus directement la nature & le bon sens, & dont les termes bas, les expressions triviales, les imaginations ridicules formoient les graces les plus brillantes; sans parler du mépris que ses partisans faisoient des bienséances: on a peine à comprendre comment une nation qui les connoit & qui les ob-

serve si exactement aujourd'hui ; les négligeoit & se faisoit en quelque sorte honneur de les violer il n'y a pas cent ans. Ceux mêmes qui sembloient destinés par état à s'opposer au progrès du mal en étoient infectés , & le perpétuoient par leur exemple. En vain le Cardinal de Richelieu avoit établi l'Académie Françoisse , pour ramener le bon goût ; puisque quelques Membres de cette compagnie, tels que Mesnage, Voiture, & Benserade étoient encore Partisans du Burlesque. Au reste , qu'il soit né , ce n'est point une merveille ; on voit tous les jours naître des monstres ; mais je suis toujours étonné de le voir régner l'espace de 60. ans dans un siècle qui n'étoit pas dépourvû de lumiere ; car enfin il n'en faut pas supposer une grande supériorité dans des Lecteurs pour juger qu'Ovide en bel humeur , & le Virgile travesti doivent leur déplaire par l'extravagance avec laquelle ils sont écrits. Des enfans & des ignorans en pourront être amusés dans une

premiere lecture , la seconde les ennuyera. Mais un esprit sensé qui même en s'amuisant , ne perd point de vûë l'utile , ne trouvera pas plus de plaisir dans la lecture de Scarron , qu'il en éprouveroit à voir des Marionnettes , & à entendre les fades plaisanteries de Polichinelle. S'il rit un moment de voir les sujets les plus graves habillés si grotesquement , c'est de pitié & non d'admiration. Alléguera-t-on qu'alors on recherchoit peut-être plutôt la singularité dans les écrits Burlesques que le badinage léger ? C'étoit au moins se tromper grossièrement sur la nature des plaisirs de l'esprit ; car si les hommes veulent être amusés , ils veulent l'être d'une façon délicate & relative à leur goût. Or le goût général se réunit en ce point , que le vrai beau cause plus de plaisir que ce qui n'en a que l'apparence , & à plus forte raison que ce qui lui est opposé. On en revient toujours là : après avoir ri , en voyant des figures gravées par Callot , on est

transporté d'admiration, lorsqu'on regarde un tableau de le Brun, ou une statuë de Puget; & l'on se reproche secrettement d'avoir prodigué à des bagatelles une portion de l'estime qu'on devoit toute entiere à des morceaux, qui seuls en font véritablement dignes. C'est par là sans doute que le dernier siècle, dégoûté du Burlesque, l'a laissé rentrer dans le néant d'où il étoit sorti, & dans lequel il restera enséveli tant que l'on continuera à penser sensément; à moins que quelque nouveau Scarron ne vienne le ressusciter, au risque d'être condamné dès sa naissance à rejouer une populace grossiere qui retrouveroit dans ce genre d'écrire ses idées & son langage ordinaire.

Il est cependant croyable, & il faut le dire pour l'honneur de notre Nation, que ce genre, si justement méprisé, doit son origine à une erreur par laquelle ceux qui ont donné dans le Burlesque, ont été entraînés insensiblement & comme par degrés, ne distinguant pas

assez le naïf du boufon, & c'est ce que semble insinuer M. Despréaux. On l'a d'abord employé à décrire des aventures ordinaires, comme ayant plus d'aisance & plus de simplicité que le style noble affecté aux grands sujets, ce qui fait le caractère propre du style naïf, qui embellit les moindres bagatelles en y répandant une nuance de finesse & de légereté plus facile à sentir qu'à exprimer. La facilité apparente de celui-ci a séduit ceux qui s'y sont attachés les premiers, mais elle a bien-tôt dégénéré en négligence; celle-ci a entraîné la bassesse, & la bassesse a produit la licence. Ma conjecture est fondée, 1^o. sur ce que la plus grande partie des vers burlesque, de ce tems-là consiste en récits. 2^o. Sur ce que des Auteurs Contemporains tels que Balzac ont confondu ces deux genres, dont l'un est aussi différent de l'un de l'autre que le Comique de Moliere dans le Misanthrope l'est de celui de Poisson ou de Dancour. Abusez par la faci-

lité d'un style bas, ils se sont persuadés faussement qu'ils avoient trouvé l'art d'écrire avec cette molle aisance, avec ce badinage délicat dans lequel Marot a excellé, & que très-peu d'autres ont atteint depuis lui, comme nous l'allons voir dans la remarque suivante.

Du stile
Marotique,

Clément Marot Valet de Chambre du Roi François I. est celui de tous nos anciens Poètes qui a le mieux possédé le style simple & naïf, auquel on a donné depuis le nom de *style Marotique*. Ses ouvrages sont entre les mains de tout le monde, & quoique tous ne soient pas de la même force, on y reconnoit néanmoins par tout un air de liberté, un génie aisé qui les tire du pair, & auquel on peut exactement appliquer ce mot d'Horace :

Ut sibi quisvis

*Speret idem, sudet multum, frustra que
laboret*

ArtPoët.
ch. 240.

ausus idem.

Rien n'est en effet plus naturel ; un exemple suffira pour vous en

Convaincre ; Marot avoit été volé
par son Valet qui étoit, dit-il :

Gourmand, ivrogne, & assure menteur, Epitre
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur, au Roi
Sentant la hart de cent pas à la ronde, pour a-
Au demeurant le meilleur fils du monde. voir été
volé.

Il raconte ensuite agréablement
au Roi comment ce fripon lui
avoit enlevé son argent, ses habits
& son cheval, & ajoutant qu'il ne
veut rien demander à ce Prince, il
continue de la sorte :

Je ne dis pas si voulez rien prêter
Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur Ibid.
S'il veut prêter qui ne fasse un débteur.
Et sçavez-vous, Sire, comment je paye,
Nul ne le sçait, si premier ne l'effaye,
Vous me devrez, si je puis, de retour ;
Et vous ferai encore un bon tour
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai un belle cedula,
A vous payer, sans usure, il s'entend, 1
Quand on verra tout le monde content
Ou si voulez à payer ce fera
Quand vôtres los & renom cessera.

La maniere dont il termine son

E ij



Épître n'a pas moins de délicatesse, que ce que vous venez de lire,

Ibid. O Roi, amoureux des neuf Muses,
 Roi en qui sont leurs sciences infuses,
 Roi plus que Mars d'honneurs environné,
 Roi, le plus Roi qui fut onc couronné,
 Dieu tout-puissant te doint pour t'estrenner
 Les quatre coins du monde à gouverner.

Cette aimable simplicité est bien au-dessus des prestiges de l'Art & des vaines subtilités du bel esprit. Depuis deux siècles, à peine compte-t-on trois ou quatre personnes qui aient excellé dans ce genre, tant il est difficile d'y réussir: l'exemple de la Fontaine & de Rousseau, montre cependant qu'il n'est point inimitable; on en jugera mieux par la comparaison. Le premier dans le conte intitulé Belphegor décrit de la sorte ce que c'est qu'un Intendant ou un Maître d'Hôtel:

Belpheg. Et j'oublois qu'il eut un Intendant,
 Un Intendant? Qu'est ce que cette chose?
 Je définis cet être un animal,
 Qui comme on dit, sçait pêcher en eau
 trouble,

Et plus le bien de son Maître va mal ,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
 Tant qu'aïsement lui-même acheteroit
 Ce qui de net au Seigneur resteroit :
 Dont par raison bien & dûement déduite ;
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son Etat, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devint l'Intendant à son tour ;
 Car regagnant ce qu'il eut étant Maître ;
 Ils reprendroient tous deux leur premier
 être.

Je m'abstiens de faire des réflexions sur la ressemblance parfaite de ce style avec celui de Marot, pour citer un Poète plus moderne héritier des graces de ces deux prédécesseurs. C'est M. Rousseau connu par ses malheurs autant que par son génie. Voici comme il commence son Epitre à Marot.

Ami Marot l'honneur de mon Pupitre , Epitre 3.
 Mon premier Maître, acceptez cette Epitre
 Que vous écrit un humble nourrisson
 Qui sur Parnasse a pris vôtre écusson,
 Et qui ja dis en maint genres d'écriture,

Vint chez vous seul étudier la rime.
 Par vous en France, Epitres, Triolets,
 Rondeaux, Chançons, Ballades, Virelais,
 Gente Epigramme, & plaisante Satire
 Ont pris naissance, en sorte qu'on peut dire
 De Prométhée hommes sont émanés,
 Et de Marot joyeux contes sont nés.

Il est fâcheux que ces trois Poëtes ayent souillé par des obscenités une plume qu'ils sembloient tenir de la main des graces : mais en condamnant l'abus qu'ils ont fait de leurs talens ; il faut convenir que personne ne les a égalé en finesse & en légéreté, si ce n'est peut-être Mr. de Voltaire dans quelques-unes de ces pièces fugitives.

Des personnes d'un mérite reconnu n'ont pas discerné précisément, comme nous l'avons déjà vû, le style Marotique du genre burlesque. On en prodigue encore tous les jours le nom à des ouvrages qui ne le méritent nullement. Des Auteurs s'imaginent avoir

écrit dans le goût de Marot, lorsqu'ils ont fait des Vers de dix syllabes parsemés de quelques expressions Gauloises qui ne sont plus d'usage dans la langue, sous prétexte qu'elles se rencontrent dans Marot lui-même, dans S. Gelais & quelques autres Poètes de ce tems-là, mais ils ne font pas attention. 1°. Que ce langage suranné ne sçauroit par lui-même prêter des graces au style, & qu'elles dépendent uniquement de l'usage heureux & de l'application qu'en fait le Poète. 2°. Que Marot parloit très-purement pour son siècle, & qu'il n'a point employé d'expressions vieilles, relativement au tems où il écrivoit, que par conséquent si ses Poësies ont charmé la Cour de François I. ce n'est pas par cet endroit, mais par leur tour aisé & naturel. 3°. Qu'un mécanisme arbitraire, une forme extérieure ne sont point ce qui caractérise un genre de Poësie, & qu'elle doit être marquée par une sorte de sceau dépendant du fonds même

des sujets qu'elle embrasse, ou de la manière dont elle les traite. De ces trois Observations dont on ne peut contester la vérité, il résulte que l'éloquence du style Marotique ne dépend ni de la structure des Vers, ni du vieux jargon mêlé souvent avec affectation à la langue ordinaire, mais de la naïveté du génie, & de l'art d'assortir des idées riantes avec simplicité. En effet, dans l'exemple que j'ai cité de la Fontaine, il n'y a pas une expression qui ne soit aujourd'hui fort en usage, & si Rousseau semble copier de plus près le langage & les tours de phrases de Marot, c'est dans une pièce qu'il feint d'écrire à ce Poète; mais dans ses allégories, & dans la plupart de ses Epîtres, il parle un langage très-pur & très-correct. Je ne nie pas cependant que le vieux style n'ait son agrément, quand on sçait l'employer à propos: notre langue en se polissant s'est appauvrie, à peu près comme certains corps que l'on ne rend Diaphanes qu'en

les affoiblissant : elle a perdu beaucoup d'expressions énergiques , sans en acquérir de plus fortes ou de plus nouvelles : c'est la faire rentrer dans son domaine que de lui rendre ces mots , pourvû qu'on le fasse avec finesse & qu'on les adopte de nouveau , parce qu'ils sont bons , & non parce qu'ils sont antiques. L'élégance d'un bâtiment dépend de l'ensemble & de la distribution générale des parties & non de la nature de chacune des pierres en particulier dont il est composé ; de même c'est dans l'aifance & dans la facilité que consistent les agrémens du style Marotique , & non dans tel ou tel mot renouvelé des anciens. Des idées simples sans être communes , naïves sans être basses , des tours unis sans ornement , sans emphase , du feu sans hardiesse , une imitation constante de la nature , & le grand art de déguiser l'art même ; voilà ce qui fait le fonds de ce genre d'écrire , & ce qui cause en même-tems la difficul-

té d'y réussir ; les hommes n'ayant que trop de penchant pour les grandes idées , les ornemens recherchés , les expressions pompeuses & figurées qui surprennent l'esprit en remuant l'imagination , au lieu qu'ils se trouvent arrêtés dès les premiers pas , lorsqu'il s'agit de ne prêter au bon sens qu'une parure légère , propre à l'embellir sans le masquer ; c'est le fruit du génie que la nature partage , comme il lui plaît. Tel décrit noblement les Exploits des Héros qui échoueroit dans le récit d'une aventure ordinaire. Corneille qui faisoit parler les Grecs & les Romains avec tant de noblesse , n'auroit pas fait parler les animaux avec la naïveté que leur a prêté la Fontaine ; & la main de le Brun qui réussissoit admirablement à peindre des combats & des triomphes , auroit peut être manqué de légèreté pour crayonner un Païsage dans le goût de Taifniere , ou une danse champêtre & galante dans celui de Watteau ; tant il est vrai que plus on

s'écarte de la simplicité de la nature, moins il est aisé de s'en approcher, quoiqu'on se flatte d'y revenir aisément lorsqu'on le voudra. L'expérience est seule capable de dissiper cette erreur.

Les liaisons de nos Sçavans avec ^{Du style empou-} ceux d'Angleterre, nous ont mis ^{lé.} depuis quelques années à portée de connoître leurs meilleurs Poëtes, & l'on ne peut disconvenir que ceux dont on nous a donné des traductions, tels que Pope & Milton, ne soient remplies d'idées fortes & grandes, exprimées avec énergie. Ce qui vient en partie du caractère de la Nation Angloise, & en partie du génie de la langue plus hardie, & plus concise que la nôtre. Il n'est pas douteux, par exemple, que les Épîtres de Pope ne soient écrites avec infiniment plus de force que celles de Boileau. A peine dans celles-ci trouve-t-on une pensée renfermée dans l'espace de chaque Vers; dans le Poëte Anglois, chaque hémistiche forme pour l'ordinaire une pensée,

Mr. de Un homme célèbre, Admirateur
 Voltaire. peut-être trop passionné de nos
 voisins a tenté de les imiter. (Je ne
 décide point s'il a réussi) son exem-
 ple est devenu contagieux & l'on
 s'est égaré en marchant sur ses tra-
 ces. On s'est livré sans reserve au dé-
 sir d'écrire avec force, dans une lan-
 gue dont l'exactitude & l'élégance
 font les principaux caracteres, sans
 songer que les hardiesses qui font
 des beautés dans un Pays, produi-
 sent dans un autre des défauts cho-
 quants. En effet, ce qu'on admire
 dans le style original de Milton,
 deviendrait monstrueux s'il avoit
 en françois la même précision. La
 Poësie ne peint les idées accessoi-
 res que par des Epithetes ; or si
 les Epithetes se trouvent en grand
 nombre elles causent de l'enflure
 dans le style, & n'offrent souvent
 qu'un pompeux étalage de mots
 sonores. Les termes empoulés sont
 à la Poësie, ce que l'hydropisie est
 aux corps, elles les énerve en les
 enflant, parce qu'il est rare que
 ces expressions fortes ne péchent

conte la justesse. Plus on les examine, & moins on y trouve de valeur réelle, & l'Emphase qui en impose à l'ignorance ne soutient pas long-tems les regards éclairés des connoisseurs. Que l'on apprécie, par exemple ces Vers de Corneille,

Impatiens desirs d'une illustre vengeance Cinna
 A qui la mort d'un Pere a donné la naissance, Acte 1.
Scene 1.

Enfans impétueux de mon ressentiment
 Que m'a douleur séduite embrasse aveuglé-
 ment.

On trouvera que c'est faire un grand bruit pour dire une chose fort simple. Emilie n'intéresse que foiblement les Spectateurs par ces phrases boursoufflées dont elle étonne leurs oreilles. D'ailleurs le désir de resserrer, pour ainsi dire, les idées, produit inmanquablement l'obscurité, la confusion & le galimatias, comme on peut s'en convaincre par la lecture de quelques écrits modernes, dont les Auteurs

auroient eu besoin de faire le Commentaire, en les donnant au Public, pour y découvrir le grand & le merveilleux qu'ils ont prétendu y mettre, en assemblant comme par force de grands mots & des termes empesés bien éloignés de la nature & de la vraisemblance.

Du nombre ou de
L'harmonie.

L'harmonie des Vers répond exactement à la mélodie du chant. Celle-ci fondée en partie sur la nature & dépendante en partie de combinaisons arbitraires consiste dans une succession naturelle & sensible des sons. De là naissent dans la Musique cette variété inépuisable, & cette multitude prodigieuse de chants propres à ébranler l'ame par les impressions qu'ils font sur les oreilles. Il en est de même, proportion gardée, du mélange des mots; car comme on peut les combiner en mille manières, il en résulte des tons variés propres à charmer l'oreille s'ils sont assemblés avec justesse; par conséquent plus une langue sera féconde & riche en expressions,

plus elle sera susceptible d'harmonie, pourvû qu'on suppose d'ailleurs qu'elle n'ait point une rudesse naturelle qui vienne de la compilation des consonnes ou de la gêne des aspirations, telles que sont les langues du Nord, dont la roideur comparée au moëleux de la langue Françoisse, ou à la douceur de l'Italienne est comme le bruit aigre d'une lime mis en parallele avec le son mélodieux d'une flute traversiere. Notre langue tient le milieu entre la moleste Italienne & la barbarie du Nord, & quelque pauvre qu'elle paroisse, elle est néanmoins très-susceptible des diverses combinaisons qui forment l'harmonie. J'avoue que la construction presque toujours uniforme de ses phrases la resserre dans des bornes assez étroites, puisqu'elle n'a point comme la Grecque & la Latine la liberté des inversions si propre à multiplier les tours, quoiqu'à cet égard elle ait en Poësie quelques licences, que n'admet point la Prose : elle n'a point non

plus cette distinction de longue & de breves qui rendoit les langues mortes incomparablement plus mélodieuses que ne le sont les langues vivantes. Indépendamment de ces obstacles, elle n'est pas absolument déstituée de ressources. Le choix, l'arrangement, la liaison, l'assortiment des mots peuvent produire des effets agréables : or c'est surtout en Poésie qu'on doit être attentif à rassembler toutes ces parties, & l'oreille est juge naturel & compétent en cette matière, comme l'oeil l'est en fait de couleurs. Le mélange bizarre & peu ménagé de celles-ci blesse l'économie des organes ; il est un art de les nuancer, de les assortir, de les relever ou de les adoucir les unes par les autres, & de ne point rapprocher celles qui tranchent trop. De même dans l'harmonie du langage, l'union de certaines expressions, le concours de certaines voyelles, le retour trop fréquent & trop marqué de certaines lettres, produiroit infailliblement ou des
disonances

dissonances barbares, ou une monotonie ennuyeuse, comme dans la musique un air filé sur les mêmes tons endort, & un mauvais coup d'archet cause une dissonance physique qui choque la délicatesse des organes. Je dis la délicatesse; car quoiqu'il y ait des beautés de sentiment, ou des défauts dans le même genre, qui n'échappent point aux oreilles les plus vulgaires, je pense néanmoins que l'habitude & la réflexion doivent être jointes à la nature pour former une oreille fine qui saisisse en détail les beautés ou les défauts que le commun des hommes n'apperçoit que par un sentiment confus. La certitude du jugement en cette matiere comme en toute autre dépend des connoissances claires que l'on a pris soin d'acquérir & de perfectionner: il ne suffit pas que l'oreille soit sensible, il faut que la tête le soit aussi, ou pour parler plus exactement l'organe le mieux disposé doit être accompagné d'un jugement sain & lumineux. Au reste,

il est plus aisé de marquer les vices en ce genre, que de prescrire les moyens qui conduisent à la perfection. Les sentimens sont partagés sur nos Vers Alexandrins; quelques Auteurs les trouvent pleins d'harmonie & de majesté, d'autant plus que l'hémistiche y marque un repos qui soulage la poitrine dans la prononciation; d'autres au contraire y trouvent trop d'uniformité par la chute toujours égale de deux rimes masculines suivies de deux féminines, & ainsi de suite dans tout le cours d'une pièce de Théâtre ou d'un Poëme épique, & prétendent que les Stances & les Odes dans lesquelles les rimes sont entrelassées, ont plus de cadence & de variété. J'inclinerois volontiers pour ce dernier parti qui tend à nous affranchir d'une contrainte très-génante, pour rendre à la Poësie cet air d'aisance & de liberté qui lui convient & que lui donnent l'inégalité des Vers & le mélange des rimes, en conservant néanmoins à chaque genre ce qui

lui est propre. Car les Vers Alexandrins paroissent tellement affectés au tragique, que toute autre mesure en dégraderoit la noblesse & la dignité. Les Vers irréguliers & croisés qui ont tant de graces dans les Opéra de Quinault déplaisent dans l'Agésilas de Corneille. Ce seroit perdre beaucoup que de confondre les genres, sous prétexte de les embellir; en commençant par éviter les défauts, nous ne tarderons pas à trouver les graces. Si les rimes croisées plaisent par la variété, les rimes redoublées choquent par l'uniformité. C'est ce qui rend insipides quelques pièces de Madame des Houlières & du P. du Cerceau qui ne sont poétiques ni par le fonds du sujet, ni par le tour des expressions. Il faut un grand Art pour entre-mêler les rimes avec grace, & je l'ai déjà dit ailleurs, M. Gresset est un modèle parfait en ce genre pour les Poësies légères, comme Rousseau pour la Poësie lirique. J'ai dit aussi que le retour trop fréquent

68 DE LA LECTURE
de certaines lettres rendoit les Vers
durs, secs ou mal sonnans, quel-
ques exemples le démontreront :

Gresset
Epître
au Pere
Bou-
geant.
Toi, qui malgré la mort cruelle,
Respire encor dans mon cœur,
Illustre, Ariste, ombre immortelle.

Ce dernier Vers sur-tout imite
le bruit d'un trictrac, les deux au-
tres ne font gueres plus mélodieux.
L'oreille est également choquée
des mauvaises consonances.

Ode de
M. de la
Mothe
sur l'En-
thous.
Forcé de célébrer sans cesse
Même vertu, pareille adresse.

Qui condamne ses phrases basses ;
Méconnoît les naïves graces ;

Ode du
même
sur la
louange.
Qui le trouve obscur est pesant ;
Au gré de sa fierté grossiere,
Qui le critique, est sans lumiere ;
Qui le raille est mauvais plaifant.

Une oreille délicate ne prendra
jamais ces Vers pour des Vers liri-
ques, quoique leur Auteur les ait
honoré de ce nom. Souvent la ré-
pétition d'un même mot produit

l'harmonie comme dans ces Vers
de Quinault.

C'est à lui d'enseigner
Aux Maîtres de la terre ;
Le grand art de la guerre ;
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de regner.

Amadis
de Gaule
Prolog.

Ces Vers de M. Racine sont en-
core à mon sens très-harmonieux.

Ce Dieu jaloux, ce Dieux victorieux
Fremissés, peuples de la terre
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieus ;
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos Dieux.

Esther
Acte I.
Scene 5.

J'ajouterais ici une remarque qui
peut-être de quelque utilité aux
jeunes gens peu sensibles, pour
l'ordinaire, aux charmes du nom-
bre & de la cadence : C'est que
dans les Vers irréguliers après plu-
sieurs rimes de suite entre-mêlées
sur le même son ; la dernière si elle
est masculine ou féminine ne doit
point être suivie d'une masculine

sur un son différent, mais la masculine d'une féminine ou celle-ci d'une masculine, parce que les terminaisons pleines d'une masculine à une masculine différente n'ont point assez de douceur, comme celle d'une féminine à une féminine différente sont sourdes & étouffent plutôt la cadence qu'elles ne la soutiennent.

Des
stances.

Ce genre de Poësie qui étoit autrefois fort à la mode, ne diffère peut être réellement de l'Ode qu'en ce que celle-ci demande une marche audacieuse, au lieu que les stances ont un cours égal & mesuré. C'est sur ce fondement que j'oserois assurer que l'Ode de Rousseau sur la naissance du Duc de Bretagne & celle qu'il a adressée à M. de la Fare, sont de véritables Odes, & que celle du même Auteur à la Fortune n'est qu'un assemblage de stances très-belles. Cependant les stances exigent une certaine sublimité, mais excepté celles de Malherbe dont la force est le principal caractère, toutes les

autres Poësies du siècle dernier auxquelles on a donné ce nom, ne sont gueres remarquables que par la simétrie des pensées recherchées & par une opposition qui forme, à la fin de chaque stance, une chute quelquefois heureuse, & souvent défectueuse par l'art qui s'y montre trop a découvert; comme Corneille l'avoue lui-même de celles qu'il a placées dans le Cid. Un Poëte moderne a nommé fort joliment ces sortes de Vers de *froids dixains enfilés par chapitres*. Je ne prétens pas par là leur enlever la gloire dont elles ont joui si longtems; au contraire je pense qu'elles contribuent infiniment à l'harmonie de nos Vers, par la variété des cadences & par l'entrelasement des rimes. On peut les diviser en stances de nombre pair & stances de nombre impair. Les premières sont de quatre, de six, de huit, & de dix Vers, nombre qu'elles ne doivent point excéder quoiqu'en dise Richelet qui en admet de douze & de quatorze

Rouff.
seau.

Vers. Celles de nombre impair sont de cinq, sept ou neuf Vers, & alors elles doivent avoir trois rimes semblables. Nous allons donner en peu de mots des exemples de chacune de ces espèces.

Stances de nombre pair.

Dans les stances de quatre Vers & dans toutes les autres en général, on peut employer indifféremment toutes sortes de mesures & entre-mêler les rimes, comme on le juge à propos. La manière la plus suivie est d'entre-mêler les Vers Alexandrins & les Vers de huit syllabes, quoiqu'on en puisse faire de quatre Vers Alexandrins comme celle-ci.

Ode de Rouff.
Liv. III.
Ode 9. Un favori superbe, enflé de son mérite
Ne voit point ses défauts dans le miroir
d'autrui ;

Et ne peut rien sentir que l'odeur favorite
De l'encens fastueux qui brûle devant lui.

On entre-mêle les rimes, ou en faisant rimer le premier Vers avec le

Vos flatteurs dans ses mains allument le
 tonnerre
 Qui s'éleve sur vous.

Il suffira maintenant de donner
 des exemples des stances dans les
 autres mesures, puisqu'on démêlera
 d'un coup d'œil le mécanisme des
 Vers, le mélange des rimes & la
 variété que produisent l'entrelasse-
 ment des cadences & des fons.

Liv. I. Dieu seul doit faire notre espoir,
 Ode 11. Dieu de qui l'immortel pouvoir
 Fit sortir du neant, le ciel, la terre &
 l'onde :
 Et qui tranquile au haut des airs,
 Anima d'une voix féconde
 Tous les êtres semés dans ce vaste Univers;



Liv. I. Du haut de la montagne où sa grandeur
 Ode 6. réside,
 Il a brisé la blanche & l'épée Homicide
 Sur qui l'impiété fondeit son foible appui,
 Le sang des étrangers à fait fumer la terre,
 Et le feu de la guerre
 S'est éteint devant lui.

Non, non, sans le secours des filles de Liv. IV.
 mémoire, Ode au Prince

Vous vous flattez en vain, partisans de la Eugene.
 gloire,

D'assurer à vos noms un heureux souvenir.

Si la main des neuf sœurs ne pare vos tro-
 phées,

Vos vertus étouffées

N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir.

Que ne puis-je franchir cette noble bar- Liv. III.
 rière ! Ode 1.

Mais peu propre aux efforts d'une longue
 carrière !

Je vais jusqu'où je puis :

Et semblable à l'Abeille en nos jardins
 éclosé,

De différentes fleurs j'assemble & je com-
 pose

Le miel que je produis.

La première & la troisième Ode
 du premier livre du même Auteur,
 sont encore dans une mesure diffé-
 rente. Or il n'est aucune de toutes
 ces espèces différentes qui ne puisse
 être variée de cinq ou six manières

76 DE LA LECTURE
toutes harmonieuses ; ce qui fait
un des plus beaux agrémens de notre Poësie.

Les stances de huit Vers ne sont à proprement parler que deux quatrains unis, soit que les Vers ayent tous la même mesure, soit qu'on les entremêle indifféremment. Deux exemples éclairciront ceci :

Ode tirée du
Pl. 45.

Par les ravages du tonnerre ;
Nous verrions nos champs moissonnez ;
Et des entrailles de la terre ,
Les plus hauts monts déracinez.
Nos yeux verroient leur masse aride
Transportée au milieu des airs,
Tomber d'une chute rapide
Dans le vaste goufre des mers.



Godeau
Paraphr.
du Cantique de
Judith,

Pouffons dans l'air des cris de joye ;
Oublions nos longues douleurs ;
Qu'aujourd'hui notre front se voye
Couronné de chapeaux de fleurs :
Faisons retentir les louanges
Du Dieu dont le pouvoir nous a tiré des fers,
Et qui pour nous arma les anges ,
Alors que contre nous s'armerent les enfers.

Les stances de dix Vers peuvent être composées de Vers de huit sillabes dans cet ordre. Le premier répond au troisième, & le second au quatrième; le cinquième & le sixième riment ensemble; le septième répond au dixième; le huitième & le neuvième riment ensemble. Rien n'est plus harmonieux que cette mesure qui convient admirablement au genre lyrique. Consultez à ce sujet les Odes de Rousseau sur la naissance du Duc de Bretagne, & sur les Conquérans. On peut encore employer dans ces stances les grands Vers & croiser les rimes, sans consulter d'autre Juge que l'oreille, en commençant par une rime masculine ou féminine, en les redoublant même s'il en résulte plus d'harmonie, comme dans ces Vers.

Cent Rois venoient sur nous fondre de toutes parts :

Ode tirée du Pl. 47.

Ils ont vû nos sacrés remparts ;

Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,

Les a précipités au centre de la terre!
 Le Seigneur dans leur camp a jetté la ter-
 reur,
 Il parle & nous voyons leurs trônes mis en
 poudre,
 Leurs chefs aveuglés pas l'erreur,
 Leurs Soldats consternés d'horreur ;
 Leurs Vaisseaux submergés où brûlés par la
 foudre ;
 Monumens éternels de sa juste fureur.

De pareilles stances seroient-elles
 moins belles que celles de Malher-
 be & de Godeau ? La liberté qu'on
 auroit d'en varier à son gré les ri-
 mes & les cadences banniroit de
 ces fortes d'ouvrages le froid &
 la langueur qu'y répandent l'e-
 xacte simétrie & le respect aveugle
 pour des règles arbitraires, dont
 nous avons autant de droit de se-
 couer le joug que nos prédéces-
 seurs en avoient peu de nous l'im-
 poser.

Stances de nombre impair.

On n'en distingue que de trois

espèces, sçavoir de cinq, de sept & de neuf Vers dans lesquelles, il faut nécessairement mettre trois rimes semblables qu'on ne doit néanmoins jamais placer de suite. Le Poëte célèbre dont nous avons emprunté les exemples précédens nous en donnera de cette sorte de stances.

Le volage amant de *Clytie*
 Ne carresse plus nos climats,
 Et bien-tôt des monts de *Scythie*
 Le fougueux époux d'*Orithie*
 Va nous ramener les frimats.

Liv. II.
 Ode 5.

 L'hipocrite en fraudes fertile
 Dès l'enfance est paîtri de fard :
 Il sçait colorer avec art
 Le fiel que sa bouche distile,
 Et la morsure du serpent
 Est moins aigue & moins subtile
 Que le venin caché que sa langue répand.

Liv. I.
 Ode 4.

 Je ne prens point pour vertu
 Les noirs accès de tristesse
 D'un loup garou revêtu
 Des habits de la sagesse :

Liv. II.
 Ode 2.

Plus legere que le vent,
 Elle fuit d'un faux Savant
 La sombre melancolie ;
 Et se sauve bien souvent
 Dans les bras de la folie.

Je n'ai proposé ces exemples que comme des modèles achevés qui peuvent également servir pour les stances & pour l'Ode, puisque les stances ne sont qu'un certain nombre de Vers déterminé dans lesquels le sens est complet (ce qui convient aussi aux Strophes d'Ode dans notre Poësie): cela me dispensera d'en parler, lorsque je traiterai par la suite de la Poësie lyrique, pour le mécanisme & l'harmonie de laquelle on se rappellera ce que j'en ai détaillé dans cet endroit. Les stances ne sont plus guères en usage. Il seroit néanmoins aisé d'y réussir, & ce nom me paroîtroit plus justement appliqué à certains sujets médiocres peu susceptibles de l'enthousiasme lyrique, que celui d'Ode qu'on leur donne com-

inégalement. La mesure des Vers, un certain arrangement de rimes, quelques pensées exprimées plutôt avec justesse qu'avec force, suffisent pour faire de bonnes stances; l'Ode outre cela exige du feu, de la grandeur, de la sublimité, de vives images & des traits hardis, à moins qu'on ne dise qu'une Ode n'est autre chose qu'un assemblage de stances, dont chacune court à un but général que l'Auteur se propose. Toutes fois je ne sçai si toutes sortes de stances pourroient former une Ode par la raison que je viens de toucher; d'autant plus que le style sublime qui doit caractériser ce dernier genre de Poésie n'est point affecté au premier. C'est pourquoi les exemples que j'ai cités ne concernent que la structure des Vers, l'arrangement des rimes & l'harmonie. Pour ce qui regarde le fonds de la composition & la noblesse des idées, on doit les rapporter uniquement à la Poésie lyrique.

82 DE LA LECTURE

De la
Diction,

Le but de la parole est de peindre les idées avec clarté. L'équivoque & l'ambiguité des expressions marquent nécessairement de l'obscurité dans la pensée.

Art
Poët.

Selon que notre idée est plus ou moins obscure

Chant 1.

L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

Et les mots pour le dire arrivent aisément.

On n'aime point les sens louches & enveloppés dans la simple conversation, on les supporte encore moins dans un ouvrage, dont l'Auteur est censé avoir réfléchi sur le choix des couleurs qu'il employeroit pour peindre ses idées. Son premier devoir est de se faire entendre, & d'épargner au Lecteur la pénible contention de chercher à chaque instant ce que l'Ecrivain a voulu dire. L'Empereur Auguste vouloit qu'on répétât le même mot plusieurs fois, plutôt que de rien laisser dans le discours qui pré-

sentât un sens entortillé. On doit donc prendre garde lorsqu'on écrit, non-seulement si l'on s'entend soi-même ; mais encore si l'on sera entendu des autres soit qu'on se propose de les instruire, soit qu'on ne veuille simplement que les amuser. Des Préceptes peu intelligibles deviennent inutiles, & le plaisir qu'on ne goûte qu'en surmontant de grandes difficultés cesse d'être plaisir. La Poësie demande une diction simple, précise & dégagée ; il faut qu'à la première lecture, avec une médiocre attention, sans gêne & sans étude, le Lecteur trouve un sens net & développé. La Prose a cet avantage, qu'elle peut manier les expressions avec toute l'étendue nécessaire pour répandre la lumière sur les objets qu'elle traite. La Poësie qui demande naturellement plus de feu, & qui craint tout ce qui pourroit rendre le style languissant, ne va que trop souvent au de-là de ce but, & tombe dans l'obscurité. Le desir de mettre beaucoup de

pensées dans des Vers empêché souvent qu'on ne donne à chacune tout le jour dont elle a besoin ; ainsi resserrées & rétrécies elles se nuisent réciproquement par leur multitude. Un ouvrage de cette espèce est un parterre à la vérité ; mais les fleurs y sont semées si près les unes des autres, que l'œil ne sçauroit les distinguer. Quelquefois des pensées n'ont pas toute la rondeur qu'elles pourroient avoir, on ne les apperçoit pour ainsi dire que de profil ; ce ne sont, à proprement parler, que des demi-pensées dont on n'a ébauché que les premiers linéamens, & qui ne sçauroient satisfaire l'esprit, qu'elles trompent en ne lui présentant que la moitié de ce qu'il cherchoit. Or ces deux défauts ont une source commune : le défaut de réflexion. Ou l'on embrasse un trop grand nombre d'idées, & l'attention partagée entre tant de différens objets ne tombe que légèrement sur chacun d'eux en particulier ; ou on ne les approfondit

pas assez, & conséquemment on ne fait que les effleurer. Il n'y a qu'un seul moyen de remédier également à ces deux vices. C'est de méditer avant que d'écrire. Il en coûte du travail, & ce n'est pas sans difficulté qu'un Auteur parvient à s'exprimer nettement. Tel est pourtant son premier devoir, & s'il le néglige, il ne doit point attendre d'indulgence & d'égard d'un Lecteur irrité de trouver des Enigmes & des Logogripes à déchiffrer, au lieu du fruit ou du plaisir qu'il espéroit de retirer. C'est peut-être encore par cette raison que les allégories les mieux soutenues déplaisent, lorsqu'elles sont trop longues : le véritable sens y est trop long-tems enveloppé, & l'esprit avide de le saisir, s'impatiente de se le voir dérober. Aussi ces sortes d'ouvrages ne sont-ils plus à la mode. On aime le vrai sans voile & sans nuages. Rien n'est donc plus essentiel en Vers, que cette netteté d'expression, qui dépend en premier lieu de celle de

la pensée. Le principe en est puisé dans la nature même. C'est pour les autres que l'on pense, que l'on parle, que l'on écrit. Il faut donc prendre sur soi le travail & la contrainte qu'exigent toutes ces choses, & en dispenser les Lecteurs : On n'y réussira qu'en se prémunissant contre cette illusion si commune, que les autres entendront aisément ce que nous entendons nous mêmes dans nos propres ouvrages. La liaison de nos idées fait qu'ennous elles s'éclaircissent peut-être les unes par les autres : il n'en est pas de même dans ceux qui nous lisent : n'ayant ni le même intérêt, ni la même facilité que nous à suppléer ce qui manque à nos pensées; ils ne sçauroient les démêler, si elles ne sont revêtues d'expressions qui en facilitent l'intelligence.

Pureté
de la
Diction.

Ce n'est pas assez que de s'exprimer nettement, il faut encore le faire purement ;

Art
Poët.
Chant I.

Sur tout qu'en vos écrits la langue réverée,
Dans vos plus grands excès, vous soit tous
jours sacrée.

La netteté des expressions dépend de la propriété des termes simples, & du choix des Epithètes: la pureté du langage consiste à n'employer que des termes qui soient en usage, à les placer dans leur ordre naturel, à n'en point hazarder de nouveaux sans de bonnes raisons, & à n'en point affecter qui soient vieillis & tombés en discrédit. J'entens par les expressions usitées celles dont on se fert dans le monde poli, celles qu'on trouve dans les bons Auteurs; car ce seroit se tromper que de comprendre sous ce titre des termes bas, des manières de parler populaires, des tours familiers, & moins encore des proverbes & des expressions plates & triviales, bannies pour jamais du commerce des honnêtes gens. Dans quelque genre que l'on écrive, l'on se doit à soi même, ainsi qu'au public, un respect inviolable; c'est insulter les autres & s'avilir soi même, que d'écrire avec bassesse, même en plaisantant. La construction de nos

phrases est assez uniforme, les mêmes tours reviennent souvent. La Prose n'admet gueres d'inversions, & celles que la Poësie permet ne doivent être ni forcées, ni trop fréquentes, de peur d'obscurité. D'ailleurs, les conjonctions, les particules, les articles rendent la Poësie trainante & foible. Enfin, il est des expressions rampantes par elles même, des tours froids & languissans, des constructions profaiques qui énervent des Vers. C'est ce qu'on ne peut apprendre que par l'usage & par la lecture des Poëtes excellens. Ajoûtez à cela que ce qui fait une beauté dans un genre, produiroit un défaut dans un autre. Le style badin, par exemple, qui demande des Vers aisés & coulans, n'admet point certaines constructions hardies, affectées au lirique. Les périphrases & les métaphores peuvent avoir beaucoup de grace, si l'on sçait les placer à propos; prodiguez les, il n'en résultera que du verbiage & du galimathias. Une
métaphore

métaphore mal soutenue devient ridicule, telle qu'est celle-ci d'un grand Poëte dans le portrait de Midas :

Tel, en un mot que la nature & l'art
En *massonnant* les remparts de son ame,
Songerent plus au *fouveau* qu'à la lame.

Allegor.
Liv. I.
Alleg. 54

L'idée de *massonner* n'a point de liaison avec celle d'un *fouveau*, & le fonds de la métaphore n'est point juste, parce que les termes n'en sont point relatifs. Il ne suffit pas que l'esprit veuille établir des rapports entre les choses, si la nature n'en a posé les premiers fondemens.

L'invention des termes nouveaux n'exige pas moins de discretion : la gloire de passer pour créateur en ce genre, comme dans tout autre est éblouissante, & c'est contre elle qu'il faut être principalement en garde. Sous prétexte d'enrichir la langue, on la charge d'expressions extraordinaires, dont la durée est aussi passagère, que l'origi-

ne en est peu solide. Ronsard avoit crû rendre un important service à la nôtre en y inférant un grand nombre de termes inouis, bifarrement mélangés de Grec & de Latin. Il se trompa; ce langage pédantesque n'eut pas aux yeux de tout le monde les mêmes graces qu'il avoit à ceux de l'Inventeur. La force & l'énergie qu'il prétendoit introduire par là, dans notre langue, dégénérèrent en barbarie. Ce n'est pas que des mots Grecs & Latins, on n'en puisse bien faire des mots françois; mais outre qu'il faudroit être extrêmement précautionné à cet égard, c'est moins à l'énergie qu'on devroit s'attacher, qu'à l'élégance & à la douceur, qui, comme je l'ai remarqué ailleurs, font les plus solides beautés de notre langue. Le goût d'un particulier ne détermine point celui du Public en faveur d'un mot nouveau: celui même d'une Académie ne suffiroit pas pour en faire la fortune, parce que tout arbitraires que soient les

paroles, il ne dépend pas néanmoins du caprice des particuliers de les établir, ou de les changer à leur gré. La raison d'utilité doit toujours être la première base de ces innovations; elle seule a pû introduire dans les Arts & dans les Sciences tant de termes nouveaux qui leur sont propres, elle seule peut en faire passer de semblables dans le langage ordinaire, pourvû que cette utilité soit réelle, & qu'il en résulte pour la langue une acquisition avantageuse, & non pas une superfluité qui l'appauvrit, bien loin de l'enrichir.

J'ai ajoûté que pour écrire purement, il ne falloit pas ressusciter de vieilles expressions; j'en excepte le style Marotique qui les admet, quoiqu'avec retenue: dans tout autre ouvrage elles formeroient une bigarrure ridicule avec les expressions qui sont en usage, telle que la pourpre si estimée des anciens si l'on en cousoit quelques lambeaux avec des pièces de notre écarlate.

Etude
de la
Langue.

De toutes ces observations, il est aisé de conclure qu'une étude réfléchie de la langue est indispensable à quiconque s'adonne à la Poësie, comme aussi rien ne contribue davantage à l'étude de la langue qu'une teinture de Poësie. On peut appliquer aux rapports étroits que ces deux connoissances ont entr'elles, ce qu'Horace a dit de la nature & de l'art :

alterius sic

Art
Poët.
v. 410.

Altera poscit opem res & conjurat amicum.

En effet, le choix des expressions, la variété des tours, la force des épithetes qu'exige la Poësie françoise, accoutume de bonne heure un Ecrivain à s'exprimer avec précision, à rejeter les termes parasites, à chercher avec soin ce qu'il y a de plus convenable, & en même-tems de plus harmonieux dans le langage pour peindre ses idées soit simples, soit accessoires : il n'y a pas même jusqu'à la gêne & à la contrainte de la rime qui ne devienne utile en

cette occasion par la nécessité où elle met de chercher des expressions fortes ou brillantes, d'en faire la comparaison, d'en pénétrer le vrai sens, d'en sentir les différences, & de les appliquer avec discernement. Les grands Orateurs de l'antiquité n'ont pas négligé cette méthode; & parmi nous, M. Racine a montré, par le peu d'ouvrages en Prose qui nous restent de lui, que celle-ci tire souvent ses plus grandes beautés du sein même de la Poësie. Ne seroit-ce point aussi à elle que M. de Voltaire devoit cette force & cette élévation de style qui brillent dans son Histoire de Charles XII. & dans son essai sur le règne de Louis XIV ?

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu :

Que le début, la fin répondent au milieu.

Il n'y a point d'ouvrage en Poë-
sie qui ne soit sujet à cette règle, Que l'ouvrage soit un.
de quelque étendue qu'on le sup-

pose. L'Auteur d'une Ode n'est pas moins obligé de se soutenir, que celui d'une Tragédie ou d'un Poëme Epique. Je ne sçais même s'il ne seroit pas plus permis à celui-ci qu'au premier, de s'endormir dans un ouvrage de longue haleine, où la grandeur du dessein, la multitude des objets, la variété des idées occupans l'ame toute entiere, semblent excuser des négligences qui naturellement ne doivent point échaper à une attention réunie, & fixée sur un objet moins vaste. Les beautés d'un grand tableau d'histoire portent avec elles l'excuse des défauts dont elles pourroient être accompagnées; mais on juge avec rigueur de ceux d'une miniature; les plus légères imperfections y deviennent des défauts considérables. Ceci au reste ne tend point à autoriser les négligences; un défaut tout excusable qu'il soit, ne cesse point d'être un défaut: si l'on a pû le prévoir, il falloit l'éviter; si sans l'avoir prévu, on l'a senti par ses

propres lumieres , ou par celles des autres , on doit le corriger. Ce seroit une présomption que de prétendre les éviter tous en écrivant , les productions de l'esprit humain se ressentiront toujours de sa nature foible & bornée ; le plus éclairé n'est au fonds que celui qui est le moins enveloppé de nuages & d'obscurité , & sa perfection consiste moins dans un assemblage de qualités réelles , que dans la privation d'un grand nombre de défauts. *Magis extra vitia quam cum virtutibus.* Tacit.

Ses productions participent à ce caractère , l'exactitude & la correction y tiennent quelquefois lieu de beautés , mais elles y sont toujours si nécessaires , que sans elles les beautés mêmes deviennent des imperfections. La science, l'érudition , les pensées les plus nobles , l'élocution la plus fleurie sont des matériaux propres à produire de grands effets ; cependant si la raison n'en régle l'ordre & la distribution , si elle ne marque à chacune le rang qu'elle

doit tenir, si elle ne les enchaîne avec justesse; il ne résultera de leur amas qu'un cahos dont chaque partie, prise en soi, peut être excellente, quoique l'ensemble soit monstrueux: tandis que l'imagination broye les couleurs qui doivent répandre l'agrément & la vivacité sur les différentes parties d'un ouvrage, & que toute occupée des détails, elle les finit & les embellit; la raison qui ne doit jamais la perdre de vûe, pour la ramener lorsqu'elle s'écarte, la raison le compas à la main, distribue un ordre général, établit un point fixe, auquel tout puisse se rapporter; assortit les diverses parties, ne choisit que le nécessaire, rejette le superflu, sacrifie quelques beautés pour en placer d'autres qui seront plus en jour; éclaire les vérités les unes après les autres, & s'avance insensiblement de degrés en degrés vers le but qu'elle se proposoit. Tout cela demande un grand art, qui ne réussit qu'autant qu'il est lui-même caché avec soin:

le

le Lecteur veut voir tout le brillant de la décoration, sans approfondir le mouvement bruyant & composé des machines : l'effet des forces mouvantes le réjouit, si l'on prend soin d'en dérober à sa vûe, le jeu dont l'aspect l'épouvanteroit. Il faut néanmoins mettre une grande différence entre cette marche secrète du génie que j'exige dans un Poëte & la contention pénible d'une méthode Géométrique qui se traîne d'une maniere lente & glacée. Celle-ci annonce scrupuleusement à chaque pas le nouveau pas qu'elle va faire, tout décèle ses mouvemens, & en arrivant avec elle au but qu'elle envisageoit, on a encore l'idée récente des lieux qu'elle a traversés. L'autre au contraire doit voler comme un aigle, & dérober sous l'apparence de la plus parfaite liberté, ce qui n'est que le fruit de l'exactitude & de la réflexion : non-seulement les yeux vulgaires, mais encore les plus clairvoyans charmés de l'illusion qu'elle leur pré-

sente ne doivent pas soupçonner l'artifice ; l'art en un mot n'y scauroit plaire , s'il s'y montre à découvert. Voilà , je pense , ce que c'est que se soutenir dans un ouvrage ; lorsque l'ordre & la méthode en auront disposé le plan, lorsque par une vûe générale , mais étendue , on en aura d'avance combiné les parties principales , le remplissage ne coutera rien : les détails sont aisés à finir & les ornemens à placer , lorsque les masses sont bien établies. Or pour en venir à ce point , il est d'une nécessité indispensable d'épurer sa raison & de former son jugement sur des principes vrais & solides ; sans cela le feu de l'imagination , le bel esprit , l'art de penser des colifichets , ne sont pas d'une plus grande ressource , que celui de sculpter des figures & des ornemens sur les masses d'un édifice construit sans symétrie ou sur des fondemens ruineux. Le succès du ciseau n'empêche point le bâtiment de se démentir & de crouler , & l'habileté

du Sculpteur ne sçauroit ni déguiser, ni réparer les fautes de l'Architecte. C'est sans doute ce défaut d'entente qui fait que dans un même ouvrage, dans une Tragédie par exemple, un acte admirable, une situation heureuse & naturelle, des Vers nobles & majestueux, sont suivis immédiatement d'un acte foible, d'une scène amenée par force ou traitée sans goût, d'une Poësie fade & languissante : défauts que les Auteurs n'aperçoivent pas sans doute, parce qu'ils ne considerent que chaque partie prise séparément, sans faire attention aux rapports & aux proportions qu'elles doivent avoir avec le reste. C'est pourquoi dans la composition l'on ne devoit jamais perdre de vûe le plan qu'on a formé en commençant, en sorte que sçachant toujours par quelles routes on marche, on ne se trouvât point en danger d'aller d'un pas inégal ou même de s'égarer. On peut dire à la gloire des modernes qu'ils l'emportent de beaucoup à

cet égard sur les anciens, & peut être est-ce un effet de cet esprit philosophique, qui depuis un siècle s'est répandu sur toutes les sciences. Ce n'est pas que porté trop loin, il ne soit dangereux à la Poësie dont le caractère vif & impétueux craint la froideur & la pesanteur des analyses. Le point essentiel, mais difficile à saisir; ce seroit de n'en prendre que la fleur, d'en adopter la justesse pour réprimer les excès de l'imagination & non pour en étouffer absolument les faillies, sans lesquelles la raison contracte un air effrayant.

De la Critique.

Il est peu d'Auteurs qui ne conservent pour leurs ouvrages des entrailles de pere & qui ne distinguant point assez l'Ecrivain de l'homme, ne pensent que celui-ci est intéressé à la défense de l'autre; & que par indulgence il ne doit pas lui-même choquer son amour propre. Cette erreur, aussi pernicieuse qu'elle est commune, me donnera occasion de dire un mot de la critique, tant pour les ouvrages

des autres , que pour les siens propres.

La critique est un des moyens les plus utiles pour se former un goût sûr : elle consiste à sçavoir discerner les beautés & les défauts d'un ouvrage , à les détailler avec précision & à rendre raison du jugement qu'on en porte. On sent assez que ces qualités exigent un grand fonds de connoissances & de réflexions, & que le ton décisif & l'air méprisant , partage ordinaire de la jeunesse , & de l'ignorance , n'en peuvent tenir lieu. La première condition de la critique est donc d'être sensée & judicieuse. Un bon mot , une raillerie ne suffisent pas pour décider du mérite d'un ouvrage ; les plus excellens peuvent être tournés en ridicule par certains esprits mal faits, accoutumés à prendre les meilleures choses dans un mauvais sens. Un air de Rameau qui a charmé tout Paris , peut devenir insupportable dès qu'on affectera de le chanter sur un ton niais , ou de l'adapter à des paro-

les burlesques. L'esprit veut être éclairé par des raisons & par des principes solides. Quiconque s'érige en Censeur, doit donc commencer par acquérir des lumières, pour se concilier dans l'esprit des autres le crédit & l'autorité qu'il prétend s'y fonder. Je dirois volontiers aux jeunes gens „
 „ fiez-vous de la démangeaison de
 „ parler naturelle à votre âge :
 „ écoutez long-tems : ne hazardez
 „ jamais des décisions fastueuses
 „ ou caustiques, lors même que
 „ vous êtes évidemment certains
 „ de ne vous point tromper : ne
 „ proposez vos raisons que comme
 „ des doutes & des conjectures ;
 „ ne les défendez point avec opi-
 „ niâtreté : si elles sont moins soli-
 „ des qu'elles ne vous sembloient
 „ d'abord, reconnoissez en la fauf-
 „ seté, sans faire acheter par une
 „ résistance inutile une victoire,
 „ que vous devez céder aux per-
 „ sonnes qui les combattent, &
 „ qui la remporteront infaillible-
 „ ment ; “ par là, la critique de-

viendroit sentée & en même-tems modeste ; seconde qualité qui en assure le fruit. Les hommes , comme je l'ai déjà dit , sont jaloux de leurs productions ; ils ont la foiblesse de trembler pour elles : les censure-t'on avec hauteur ? Leur esprit se roidit & va même jusqu'à se refuser à l'évidence , dès qu'elle veut leur enlever , comme par force , un consentement qu'ils accorderoient sans peine à des raisons moins peremptoires proposées d'une manière plus insinuante. Ménage - t'on leur foiblesse ? pourvû qu'on le fasse délicatement & sans fausse complaisance , ils ouvrent avec plaisir les yeux aux rayons d'une lumière douce , ils se seroient obstinés à les fermer au feu des éclairs dont on prétendroit les éblouir : on les gagne au lieu de les aigrir , & loin de s'entêter à défendre une prétendue gloire , ils se persuadent que nous nous intéressons à leur en procurer une plus solide , en leur indiquant leurs fautes & les moyens de s'en

corriger, sans affecter de les affujettir brusquement à notre façon de penser. Là tyrannie est toujours odieuse. J'ajoute une troisième condition si essentielle à la critique, que sans elle, le jugement le plus sensé, dégénère ordinairement en amertume & en fiel, c'est la politesse. Tout écrit Polémique qui n'en est point assaisonné devient satyre & personnalité.. la fameuse querelle de la préférence des anciens sur les modernes n'en a que trop fourni d'exemples. La passion & le caprice se mirent de la partie, & l'on se chargea réciproquement de reproches grossiers dans des livres destinés à instruire l'Univers, comme si les querelles personnelles de deux François devoient beaucoup influer sur le jugement qu'on doit faire des beautés & des imperfections de Virgile & d'Homere. Qu'arrive t'il dans ces sortes de démêlés ! C'est que les combattans perdent également de vûë le point de la question pour s'acharner sur leur adversaire ; les

Spectateurs s'ennuyent, & la vérité n'en est pas mieux éclaircie. L'antiquité a encore parmi nous ses Partisans & ses Détracteurs, non-obstant les écrits de Perrault, & de Despréaux : ceux de Madame Dacier contre M. de la Mothe, ont montré que le sexe sçavant peut avoir toute la grossièreté du pédantisme. Et si M. de la Mothe n'avoit pas raison dans le fonds (ce que je n'examine point ici) il avoit au moins en sa faveur le préjugé de se défendre en Philosophe, & d'attaquer avec décence une femme presque furieuse. Je ne vois point au reste de modele de critique, plus parfait dans le genre dont je parle que les divers écrits de M. de Voltaire, contre le même M. de la Mothe. L'un & l'autre, en observant les bienséances, ont également fait honneur à leurs lumieres ; on admire leur modération, on louë leur politesse. Les raileries mordantes, & les injures grossieres auroient déjà plongé dans l'oubli leurs écrits, si justement applaudis.

La critique qu'on se doit à soi-même, outre un jugement perfectionné par la Lecture, & par la réflexion, demande une sévérité inflexible aux suggestions de l'amour propre, toujours prêt à s'admirer, & prompt à parer les coups que la raison veut lui porter. Je n'ignore pas que cette victoire exige des combats longs & fréquens, mais dèsqu'on s'expose à communiquer ses productions, à donner des ouvrages au public, il faut se rendre à soi-même une justice exacte, si l'on n'aime mieux être jugé par les autres avec plus de rigueur.

Art
Poët.
Chant 1. Craignez vous pour vos Vers, la censure
publique,
Soyez vous à vous-même un sévère criti-
que.





PRINCIPES
 POUR
 LA LECTURE
 DES POÈTES.

SECONDE PARTIE.

Des petits Poèmes.



MONSIEUR Despréaux ^{De l'Idille.}
 en décrivant les principaux caractères de l'Idille, s'est servi d'une comparaison tout-à-fait propre à ce genre de Poésie.

Telle aimable en son air (dit-il) mais humble dans son style ^{Art Poët. Chant 2.}
 Doit éclater sans pompe une élégante Idille,

La parure d'une Bergere consiste en des graces naïves & non en des ornemens précieux. L'Idille évite les grands mots, le style brillanté, le tours étudiés, & se renferme dans une aimable simplicité; fille de la nature, elle doit tout tenir d'elle & paroître ne rien emprunter de l'art. La Poësie pastorale, dont l'Idille est une espece, doit comme tous les arts son origine au besoin, & ce besoin fût le plaisir. Car en remontant aux premiers âges du monde, on se représente les hommes menant une vie simple & frugale, principalement occupés de la culture des terres, & du soin de leurs troupeaux. Il est à croire qu'en vivant épars dans des campagnes, ils chercherent à charmer l'ennui inséparable de la solitude, & que leurs réflexions bornées aux objets qui leur étoient les plus familiers devinrent la matiere de leurs chansons: les développemens successifs de l'esprit humain, firent qu'insensiblement on embrassa plus de

fujets. La nature encore brùte, mais portant en elle-même, le germe des passions en exprima les divers mouvemens, avec des couleurs vives & naturelles quoique broyées grossièrement, & appliquées sans délicatesse. L'amour aussi ancien que le monde produisit sous cette forme ses transports, ses craintes, ses desirs, & ses inquiétudes. Les Poëmes en ce genre que l'antiquité nous a conservés roulent uniquement sur ces deux points, les troupeaux & l'amour. Le nom de Bucoliques qui leur est affecté, vient de la condition des personnages qu'on y faisoit parler. Ce sont des Bergers qui s'expriment avec candeur, avec simplicité; par-tout, c'est une imitation des mœurs & de la vie champêtre; imitation cependant qui embellit la nature, en copiant ce qu'elle a de naïf, sans en prendre la rusticité; mais aussi sans lui prêter d'ornemens trop recherchés, comme nous l'examinerons plus à fonds dans la remarque suivante. Il pa-

roît au reste que les anciens en comprenant l'Idille & l'Eglogue, sous le terme générique de Poësie pastorale, n'en ont point fait deux especes différentes. Les idilles de Théocrite, celles de Bion & de Moschus sont des dialogues entre des Bergers, ou une peinture simple de leurs occupations & de leurs amours. Les Eglogues de Virgile à l'exception de la quatrième n'offrent point d'autres objets. Parmi nous, elles me paroissent avoir une différence marquée, si l'on en juge parce que nous avons de meilleur en ce genre. Dans l'Eglogue on fait dialoguer des Bergers entr'eux; ce sont eux qui racontent leurs propres aventures, leurs peines & leurs plaisirs, qui comparent l'innocence & la douceur de la vie qu'ils mènent, avec les passions & les soucis dont la notre est traversée. Dans l'Idille au contraire, c'est nous qui comparons le trouble & les travaux de notre vie, avec la tranquillité de celle des Bergers; & la tyrannie de nos

passions avec la simplicité de leurs mœurs. Celle-ci même peut rouler toute entière sur une allegorie soutenuë , tirée de l'instinct des animaux , ou de la nature des choses inanimées ; Telles sont quelques Idilles de Madame des Houlières , & les Hirondelles de Mr. Desforges Maillard. D'où je conclus que l'Idille pourroit admettre dans le style un peu plus de force & d'élévation que l'Eglogue, puisque pour l'ordinaire , elle suppose un homme qui vit au milieu du monde , dont il reconnoit les dangers & les abus. Son esprit peut donc être plus orné, plus vif, moins simple , & moins uni que ne seroit celui des Bergers, occupés d'Idées relatives à leur condition. Sur ces principes qui semblent confirmés par le succès des ouvrages dont nous venons de parler , on jugera si les morceaux qu'on va lire , & qui font partie d'une Idille intitulée *les Bergers* , réunissent les conditions prescrites par les Maîtres de l'art.

112 DE LA LECTURE

Les
 Bergers
 Idille,
 manuf-
 crite de
 M. le C.

 Bergers, dans vos heureux climats
 Vous vivez sans chagrin, sans crainte, sans
 envie,
 Vous seuls, heureux Bergers, jouïſſez de
 la vie,

Pour nous, nous n'en jouïſſons pas.
 Guidez par d'aveugles caprices,
 Nos cœurs ſe nourriffans d'orgueil & d'in-
 justices
 D'un ſordide intérêt ſont toujours eni-
 vrés:

Les fleurs qui naiſſent dans vos prés
 Sont de nos faux plaiſirs les fragiles images:
 Vos tranquilles hameaux & vos rians boc-
 cages

Sont autant de ports affurés
 D'où vous contemplez les naufrages;
 Et la tempête & les ravages
 Des vents contre nous conjurés.

Vous formez un peuple de ſages, &c.
 Du joug des paſſions vos ames dégagées,
 Dans le ſein du bonheur plongées,
 Detestent ces plaiſirs, ces biens pernicioeux
 Qu'ignoroient comme vous vos innocens
 ayeux.

Après une déſcription circon-
 ſtanciée des vertus & des amuse-
 mens

DES POETES. 113
mens de ces Bergers, le Poëte
ajoute :

On voit par vos concerts reverdir les buis-
fons,

La nature avec vous s'amuse dans les plei-
nes :

Désirez vous l'argent ? c'est l'argent des
fontaines,

Si vous connoissez l'or, c'est l'or de vos
moissons.

Il compare ensuite leur frugalité,
avec notre faste & finit de la sorte.

Pour prix de vos vertus les destins favo-
rables,

Vous accordent des jours plus serains &
plus doux :

L'innocence, la paix habitent avec vous,
Dans ces bocages délectables.

Vos moutons dans ces lieux ne craignent
point les loups :

Pour nous, nous les craignons encore,

Cet intérêt qui nous dévore

Est un loup plus cruel cent fois

Que les loups affamez qui font trembler vos
bois.

Bergers nos malheurs sont extrêmes ;
 Nos esprits en sont terrassés :
 Nous chantons vos plaisirs suprêmes ;
 Tandis que vous en jouissez.

Ces Vers n'ont rien de trop pompeux , mais en même tems leur aisance ne dégénère point en bassesse , l'expression en est pure & coulante , & la morale y est enveloppée sous des images riantes & véritablement Poétiques.

Et follement pompeux dans sa verve indifférente ,
 Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.

Au contraire cet autre abject en son langage ,
 Fait parler ses Bergers , comme on parle au village.

De l'Eglogue.

La Poésie pastorale à pris naissance en Sicile où vivoit Théocrite, vers l'an du monde 3800. Bion & Moschus qui ont écrit dans le même genre étoient du même país.

Virgile parmi les Latins a écrit ses Bucoliques à l'imitation de ces Poètes Grecs : les uns & les autres avoient compris les Idilles & les Eglogues , sous un même titre général , comme nous les réunirions en notre langue sous celui de Bergeries , parcequ'elles sont également une peinture & une imitation de la vie champêtre : c'est pourquoi ce que nous allons dire de l'Eglogue peut s'appliquer facilement à l'Idille.

Si la simplicité fait le caractère d'une Eglogue (comme il n'est pas permis d'en douter en considérant la nature des objets qu'elle embrasse.) Il n'est pas moins vrai qu'il y faut également éviter l'affectation & la bassesse ; puisqu'entre ces deux extrémités vicieuses , la simplicité tient le milieu dans lequel consiste la perfection. Par affectation, j'entens non seulement le style empoulé, mais encore trop de délicatesse dans les pensées, trop de recherches dans les expressions, des idées trop réfléchies,

& des tours trop fleuris. Toutes ces choses sont contraires à la vraisemblance. En effet le Lecteur veut qu'on lui fasse illusion. Il cherche des Bergers qui s'entretiennent naïvement des aventures d'une vie simple & unie, & non pas des Courtisans. Il s'attend à trouver des Bergeres Innocentes, & non des précieuses & des Coquettes, qui débitent des sentences galantes avec un raffinement d'expressions, telles qu'un métaphysicien subtil, les employeroit à peine. Les hautes spéculations de la Philosophie, les traits de morale & d'Histoire, ne doivent pas avoir place dans de pareils entretiens. Eh! qui ne seroit étonné d'entendre dire à un Berger en parlant d'un autre.

Il ne connoît nul art en aimant que d'aimer,
 Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer,
 Il aime, mais forcé par les yeux d'une
 belle,
 Et son amour devient un éloge pour elle;

Le bonheur d'être aimé, n'est pour lui qu'un
 bonheur,
 Il en sent le plaisir, & renonce à l'hon-
 neur,
 Il n'en prend point le droit d'augmenter
 son audace,
 Les faveurs qu'on lui fait, sont toujours une
 grace.

Je ne cite que ce morceau d'un
 Auteur célèbre dans lequel on
 en trouve plusieurs autres sembla-
 bles, où il tache en vain de se
 cacher sous les habits du Berger, il
 est impossible que l'on s'y mépren-
 ne. Nos jeunes Seigneurs s'expri-
 meroient-ils en pareille matiere,
 avec plus d'esprit & d'agrément?
 cependant quelque joli que soit
 cet endroit, il n'est point naturel,
 & dès lors il n'est point dans le
 vrai gout de la Poësie pastorale;
 une comparaison rendra la chose
 plus sensible. Qu'un peintre en-
 treprenne de tracer un païsage, &
 qu'il me présente ici des prairies
 couvertes de troupeaux, & entre-

coupées de ruisseaux, là, des feuillages épais ou des arbres placez comme au hazard; plus loin des Cabanes rustiques, sur le penchant d'un Coteau chargé de vignes & d'autres objets semblables, son tableau sera dans le vrai: ne s'en écarteroit-il pas étrangement s'il offroit à mes regards un vaste jardin, dont les allées régulières accompagnées d'un parterre bien desiné, conduiroient à des bosquets, taillés en simétrie & ornés de statues de marbre? Ce dernier spectacle n'auroit certainement rien de champêtre. J'en dis autant des Bergeres galantes introduites dans les Eglogues modernes. On les a défigurées en voulant les polir. Elles ont beau parler de moutons & de chiens, de musettes & de houlettes. Le raffinement du reste de leur langage, les démasque & les trahit. On a mis la tête d'une coquette, sur les épaules d'une Pâissanne. Segrais, cet Auteur qu'on ne lit presque plus, traite l'Idille & l'Eglogue avec cette simplicité

naturelle , mais cependant noble
& décente qui leur convient : tout
le monde connoit le beau mor-
ceau, qui commence par ces mots :

Heureux qui vit en paix , du lait de ses
brebis , &c.

Fait-il parler des Bergers de ten-
dresse ? que leur langage & leur
ton sont differens de celui que nous
venons d'entendre ! Leurs idées ,
leurs discours , se ressentent de l'in-
génuité de leurs mœurs. L'amour
ne respire en eux que la candeur
du bon vieux tems : ils sont ten-
dres , mais non Métaphysiciens.
C'est du sentiment mis en Vers ,
& non de l'esprit prodigué : je
n'en veux d'autre preuve que cet
endroit.

Timarete s'en est allée ,
L'ingrate méprisant mes soupirs & mes
pleurs ,
Laisse mon ame défolée
A la merci de ses douleurs.
Je n'esperai jamais qu'un jour elle eût
envie

De finir de mes maux le déplorable cours ;
 Mais je l'aimois plus que ma vie,
 Et je la voyois tous les jours.

Il semble que ces Vers n'ayent dû coûter à Segrais que le tems de les écrire , tant ils sont coulans & naturels , au lieu que les premiers que nous avons cités ont demandé de grands efforts pour y mettre de la finesse , & néanmoins ceux-ci étoient plus faciles. On s'écarte plus aisément de la belle nature qu'on ne la faisit : les Fables de la Fontaine, ces ouvrages si naïfs, n'ont été les fruits que de l'étude la plus opiniâtre & de la méditation la plus profonde : Un^e Conte de fée où l'on a mis en oeuvre les geans , les Palais d'émeraudes, les génies & tout l'attirail de la férie , a demandé moins de contention d'esprit , que n'en a exigé la fable des femmes , & du secret : tout peintre habile peut donner des morceaux d'invention, mais tout peintre n'est pas Rigault, ni la Tour, &
 tel

tel qui représentera noblement Achilles ou Alexandre échouëra dans le portrait d'un Prince encore vivant. De même, rien n'est moins difficile en Poësie, que de réünir des idées subtiles & déliées : mais assortir les pensées & le style aux sentimens des personnages que l'on introduit, c'est la perfection, c'est l'effort de l'art. Aussi dans les exemples cités, le Poëte moderne donne à ses Bergers le bel esprit qui devient faux & ridicule par l'attribution qu'il en fait. Segras au contraire ne leur prête que les expressions simples, d'un cœur vraiment passionné. Des Bergers dans le vrai, n'ont pas l'esprit si délicat & si orné que les Courtisans, mais ils n'ont pas le cœur moins sensible, puisqu'ils sont hommes. Le langage des passions, s'il n'est pas par-tout uniforme, doit au moins être naturel. Mais aimeriez-vous mieux, dira-t'on, la nature toute unie qui dégénère en grossièreté ? car enfin des Bergers ne sont dans le vrai,

& tels que nous les voyons aujourd'hui, que des païsans aussi grossiers dans leurs mœurs que dans leur langage, occupés de soins bas, & menans une vie dure & misérable. Non; la rufficité ne plaira jamais, je ne voudrois pas même qu'un Poëte entrât dans certains détails de la vie champêtre, tels qu'on en trouve dans les anciens, ni qu'il exprimât des choses qui choquent les bienséances; je ne souffrirois point dans nos Bergers, cette rudresse que je ne scaurois même approuver dans ceux de Moschus, quoiqu'autorisés peut-être par l'usage de leur siècle, à traiter un peu brusquement la galanterie.

Idilles Pour moi que tu connois, soudain saisi de
de Mos- rage,
chus, De deux pesans soufflets je couvris son
traduites visage,
par Mr. Et comme pour me fuir retrouvant ses habits,
de Lon- Elle gaignoit la porte & quittoit le logis.
gepierre. Ah! je te déplais donc, m'écriai-je traitresse?

En un mot j'en écarterois tout ce qui sent trop la campagne, tout ce qui ne convient qu'à de vrais païsans, parce que cette grossiereté par elle même est choquante : mais en choisissant ce que les mœurs des Bergers ont de supportable, je l'embellirois par des images riantes en me gardant de le défigurer par des pensées trop recherchées & trop peu naturelles. S'ils parloient d'amour, ce ne seroit point avec ces tours étudiés propres à débiter les maximes doucereuses de Quinault, mais avec une simplicité convenable à leur caractère. L'Auteur de l'Idille que j'ai citée dans la remarque précédente, a fait un Eglogue qui me paroît également éloignée du raffinement & de la rusticité, que condamne Mr. Despréaux. On peut juger du reste de la pièce par cet endroit :

DAPHNIS.

Coridon ? Quoi l'amour ne vous touche
r'il pas ?

Eglogue
manuscrite de
M. le C.

L ij

Eglé, la jeune Eglé, n'a t'elle plus d'ap-
pas?

Eglé qui près de vous assise au pied des
hêtres,

Partageoit votre encens, avec les Dieux
champêtres;

Qu'est devenu ce tems, où vos tendres sou-
pirs

Voloient jusqu'à l'Echo, sur l'aïfle des
Zéphirs?

L'Echo les repétoit; Eglé vous étoit chere;

Alors à ses genoux, sur la verte fougere

Vous lisiez dans ses yeux, que d'un juste
retour

Le cœur d'Eglé, Berger, payeroit votre
amour.



Vous cueilliez dans nos champs, au lever
de l'aurore,

Les fragiles trésors que ses pleurs font
éclore.

Eglé vous permettoit, d'en orner ses
cheveux,

D'en placer sur son sein. . . . Vous étiez
trop heureux!

CORYDON.

Hélas ! Daphnis, pourquoi rallumer dans
mon ame,

De mon amour passé la dangereuse
flamme ?

J'aimois Eglé, mon cœur est las de soupirer,
D'une gloire plus belle, il cherche à s'honorer.

La gloire dont parle ici Coridon, celle qu'il envisage est le prix des jeux floraux, pour lesquels cette pièce fut d'abord destinée & où l'on donne une Amaranthe, une Violette & un Souci. Il ajoûte :

O si de quelques fleurs, on couronnoit ma
tête !

Qu'avec plaisir, Berger, je verrois ma
conquête !

Ce jour-là, mes moutons brouteroient plus
long-tems,

Ils se ressentiroient de mes plaisirs naissans ;
J'irois les raconter aux Nymphes des mon-
tagnes,

Bientôt j'en instruirois les Echos des cam-
pagnes.

Daphnis , mon cher Daphnis , la gloire est
à nos sens

Comme une douce pluye à nos près lan-
guissans ;

Quand pourra donc ma main sur l'écorce
fidelle ,

Graver ces vers témoins de ma gloire
nouvelle.

Bergers , tournez les yeux sur ces tendres
ormeaux ,

Et chantez Corydon vainqueur de ses ri-
vaux.

D A P H N I S .

Ah ! si sur votre cœur la gloire a tant
d'empire ,

Quittez nos près , ici la gloire où l'on
aspire ,

C'est de tailler le mieux de jeunes arbrif-
seaux ,

C'est de tracer le mieux des routes aux ruif-
seaux ;

Enfin c'est à la Cour qu'il faut chercher
la gloire ,

Et c'est-là qu'elle brille auprès de la vic-
toire ;

Mais on y voit des loups, comme dans ce
canton :

Les flatteurs sont les loups, vous serez le
mouton.

* * * * *

* * * * *

A la Cour, cher Daphnis, on vit dans
l'abondance :

Dans nos champs fortunés, on vit dans
l'innocence :

Tout m'y plaît, tout m'enchanté, enfin
j'y vis en paix ;

J'y suis Roi, chers moutons, vous êtes
mes sujets.

J'ai crû faire plus de plaisir au
Lecteur en citant ces Vers, que la
modestie de leur Auteur a empê-
ché de donner au public, qu'en
apportant de longs exemples de
M. de Racan & de Ségrais, dont
les Oeuvres sont entre les mains de
tout le monde.

Quoiqu'il en soit de la difficulté
de réussir dans la Poësie pastorale ;
je pense qu'elle naît encore moins

des deux extrémités que je viens de décrire, & dans lesquelles on tombe communément, que de ce que ce genre est tout-à-fait hors de nos mœurs. Du tems de Théocrite, & même de Virgile, on pouvoit sans crainte de choquer la vraisemblance, prêter à des Bergers une sorte d'élévation d'esprit, une délicatesse de sentimens qui ne leur étoient peut-être pas entierement étrangères : Ils possédoient des terres & des troupeaux nombreux, s'ils étoient libres ; s'ils étoient Esclaves, ils avoient un pécule ; enfin c'étoient des personnages tout autrement considérables, que ne sont parmi nous les hommes adonnés à la même profession, puisqu'en remontant à une antiquité plus reculée, on trouvera des Princes & des Chefs de famille occupés à cet emploi. Depuis que les grandes sociétés se sont formées, les choses ont bien changé de face, & sur le pied où elles sont aujourd'hui, un Berger n'est qu'un Pâtre igno-

rant, oisif & grossier. Les Amarillis & les Gliceres ne sont que de petites Villageoises mal propres & hâlées par le soleil, presqu'aussi imbéciles, que les animaux qu'elles conduisent. Cette idée revient toujours malgré le soin qu'on prend de la hannir. Ainsi les discours qu'on leur prête, & la peinture de leurs mœurs n'étant que de pures fictions, ne peuvent guères manquer d'ennuyer un siècle éclairé qui n'aime point à se repaître de chimères.

Le nom seul de l'Elégie fait connaître que les plaintes & la douleur en sont le principal caractère.

De l'Elégie.

La plaintive Elegie en longs habits de deuil, Sçait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

Art
Poët.
Chant 1.

Je dis le principal caractère, car bien que l'amour & le trépas soient les objets auxquels ce genre de Poëme se fixe ordinairement, il en embrasse cependant d'autres moins

130 DE LA LECTURE

lugubres. Dans son origine il fut borné aux larmes, depuis on l'employa pour exprimer des sentimens de tendresse, & même de joye comme nous l'apprennent Horace & Despréaux.

Art
Poët.
v. 75.

*Versibus impariter junctis quærimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos*

Art
Poët.
Chant 2.

Elle peint des amans la joye & la tristesse,
Flatte, menace, irrite, appaisé une maî-
tresse.

Si ce n'est qu'on doive entendre cet endroit de la mesure du Vers élégiaque que les anciens adopterent en écrivant sur des sujets plus badins que tristes. Et en effet, Ovide, à l'exception de ses Métamorphoses, a toujours écrit dans cette forme, & traité des matières qui ne respirent que l'enjouement & la gayeté. On trouve dans Tibulle & dans Propertius un grand nombre de pièces qui ne roulent ni sur la tendresse, ni sur la mort. Aussi serois-je très-porté à refuser le nom

d'Elégies à ces fortes d'ouvrages , pour ne l'accorder qu'à ceux qui se proposent l'un & l'autre des objets dont je viens de parler , ou l'un des deux seulement , en déterminant encore quelle sorte de tendresse doit y dominer : il en faudroit exclure l'amour tranquille & satisfait pour n'y donner place qu'à l'amour inquiet , impatient , jaloux , furieux , ce qui restreindroit l'Elégie à son véritable genre. Ce principe supposé , on sentira sans peine que le style propre à l'Elégie demande une sorte d'élévation & de noblesse , pour avoir quelque proportion avec le fonds du sujet , & qu'en même-tems il doit être animé , puisque de toutes les passions qui ébranlent l'ame , l'amour est peut-être la plus vive , & que de tous les sentimens qui l'affectent , la tristesse causée par la perte d'une personne qui nous étoit chere , fait des impressions fortes & durables. Pour bien écrire en ce genre , il faudroit donc sentir : toute Elégie dictée par l'es-

prit sera froide , si le cœur n'est intéressé , ou du moins s'il ne tire de son propre fonds les sentimens & les passions dont le style après tout n'est que le coloris. Voiture & Sarrazin , n'auroient pas si bien réussi , s'ils n'eussent été que beaux esprits : un penchant naturel à la galanterie , étoit leur Apollon , & c'est par la même raison que les femmes sont plus capables encore que nous de saisir le vrai de l'Élégie. Leur cœur sensible se passionne vivement , se remplit plus fortement que le nôtre des objets qui le portent à l'amour & à la pitié. Or rien n'influe tant sur le langage de l'esprit que la disposition du cœur : s'il est une fois bien pénétré , il suggérera infailliblement à l'esprit des pensées proportionnées au sentiment , & l'esprit inspiré de la sorte ne tâtonnera pas sur le choix des expressions : les plus énergiques lui deviendront naturelles. Tel est le sentiment de M. Despréaux ; & j'ajoute pour l'éclaircir que la sensibilité du cœur

toute seule, ne ſçauroit produire de bonnes Elégies, ſi elle n'eſt aidée d'un génie facile; car bien que ce genre de Poëſie demande de l'élevation comme je l'ai déjà dit, il n'exige pas moins de délicateſſe: Le naturel n'y doit point dégénérer en ſimplicité, ni la force en ſublime: les jeux d'eſprit & les penſées trop fleuries ne lui conviennent pas plus qu'une molleſſe affectée, que des tours communs & languiffans; ce qu'on reconnoîtra ſans peine; ſi l'on fait attention qu'une paſſion vive, telle que l'amour, ne comporte pas des phraſes vaines & pompeuſes, & qu'un eſprit occupé de ſa douleur ne s'amuſe point à chercher de grands mots: cependant il eſt des bienséances que l'amour le plus ardent, & la triſteſſe la plus profonde ne peuvent ſe diſpenſer d'observer, & c'eſt avec ces bienséances qu'il faut peindre la nature. Les Elégies de Madame de la Suze réuniffent cet air d'aifance mêlé avec beaucoup de dignité: elles ſont trop connues pour

134 DE LA LECTURE

les citer ici; le morceau qu'on va lire en donnant une juste idée de l'E-légie, fera connoître & le génie d'Ovide & celui du Poëte qui l'a traduit. On y verra que les Anciens ne perdent rien de leurs graces quand des Modernes tels que M. le Franc les font passer en notre langue :

Toi qui vis mes beaux jours s'éclipser dans
tes ombres,

Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages
sombres,

O nuit, cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes
yeux.

Bientôt du haut des airs l'Amante de
Céphale

'Alloit de mon départ fixer l'heure fatale ;
L'usage de mes sens, tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le tems qui leur est
dû.

Mon cœur ne peut gémir, ordonner, ni
résoudre,

Semblable à ce mortel qui voit tomber
la foudre,

Et qui frappé du bruit, environné d'éclairs,

Doute encore de sa vie & croit voir les
enfers.

J'ouvre les yeux enfin ; mon trouble di-
minué :

Deux amis seulement frappent alors ma
vuë ,

Tous les autres fuyoient un ami condamné :
Le sort d'un malheureux est d'être aban-
donné.

Dans ce cruel moment je sens couler mes
larmes ;

Mon épouse éplorée augmente mes allar-
mes.

Ma fille loin de nous ignoroit mon mal-
heur ,

De ce spectacle affreux elle évita l'hor-
reur.

Hélas ! tout nous offroit la douloureuse
image

D'une famille en pleurs que la Parque
ravage.

Si d'un simple mortel les destins rigoureux
Pouvoient se comparer à des revers fameux :

Tel fut le désespoir des habitans de Troye ,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la

proye.

Cependant la fraîcheur & le calme des airs

Répendoient le sommeil sur le vaste Uni-
vers.

L'Astre brillant des nuits poursuivoit sa
carrière.

Je vois à la faveur de sa douce lumière
Ces colonnes, ces tours, ces portiques
altiers,

Formidables voisins de mes humbles foyers.
Lieux protégez du ciel, séjour de notre
Maître,

Et vous . . . Divinités qui me plaignez
peut-être,

Fortunés habitans de ce riche Palais,
Temple, Autels, que mes yeux ne rever-
ront jamais,

Toi, fleuve, dont Ovide illustra les ri-
vages,

Recevez mes adieux, & mes derniers hom-
mages.

Il n'est plus de remède aux maux que je
ressens.

J'offrirois à César des récrets impuissans :
Mais vous, Dieux immortels, modérez sa
vengeance ;

Qu'il ne confonde point le crime & l'im-
prudence.

Nous le sçavez, grands Dieux, si j'ai crû
le trahir !

Qu'il

Qu'il me punisse, hélas ! du moins sans me
hair.

Mon épouse à ces mots, tombe à mes pieds
mourante ,

Elle remplit les airs, de sa voix gémissante ;
De nos lares sacrés embrassant les Autels ,
Elle implore à la fois les Dieux & les mor-
tels.

Inutiles transports ! c'est en vain qu'elle
espere

D'un malheureux époux, adoucir la mi-
sère :

Mais déjà vers le Pole, où l'ont placé les
Dieux ,

L'astre de Calisto disparoit à nos yeux.

Rome, il faut pour jamais renoncer à tes
charmes :

C'est le dernir moment qu'on accorde à
mes larmes.

L'aube éclaire tes murs, le Silence a cessé,
J'entens le Citoyen, l'étranger empressé.

„ Où courez vous, disois-je, & quel soin
vous agite ?

„ Arrêtez, Rome seule est digne qu'on
l'habite.

Funeste ayeuglement ! Je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encore prolonger mon
séjour,

Trois fois je veux partir , & trois fois ma
foiblesse

Malgré moi de mes pas interrompt la vitesse ;
Je suspends , je finis , je reprends mes dis-
cours ,

J'embrasse , je m'éloigne , & je reviens
toujours.

Eh pourquoi me hâter ? je vais dans la
Scythie ;

Sans espoir de retour je quitte ma patrie :
De mon cœur éperdu chere & tendre
moitié ,

Et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que
j'embrasse ,

C'en est fait ; je jouïs de sa dernière grace :
Je ne vous verrai plus , vivez heureux , je
pars ;

Cependant l'horison brille de toutes parts ;
L'étoile du matin cede au flambeau du
monde ,

Et ses premiers rayons sortent du sein de
l'Onde.

Je suis en gémissant , mais mon cœur dé-
chiré

Revole vers les lieux dont il s'est séparé.
De mes tristes amis , de ma femme éperdue ;

Les cris & les sanglots percent mon ame
émuë :

Je n'ose m'arrêter , elle court sur mes pas ,
Bientôt autour de moi je sens ses foibles
bras.

Non , cruel , non , ta perte entrainera la
mienne ,

Pense tu loin de toi que Rome me re-
tienne ?

Compagne de tes pas comme de tes mal-
heurs

Au bout de l'univers j'irai secher tes pleurs ;

César t'a condamné , ton épouse est prof-

anée.

César veut ton exil , & l'amour veut ma

fuite.

Je te suis . . . mais hélas malgré tous ses

efforts ,

Un rigoureux devoir m'arrache à ses trans-

ports.

Désolé , l'œil en pleurs , & la vûë égarée

Entre le bras des siens je la laisse éplorée ,

Elle tombe & j'ai sçu qu'en ces affreux in-

stans ,

Les ombres de la mort la couvrirent long-

tems.

Elle revoit le jour pour souffrir davantage ;

Ses cheveux arrachés, tombent sur son
 visage,
 Dans ses foyers déserts, elle me cherche
 en vain,
 Elle accuse les Dieux, César & le Destin
 L'instant de mon trépas, ou sa fille ex-
 pirée
 D'un plus vif désespoir, ne l'eût pas péné-
 trée.
 Sa douleur mille fois auroit tranché ses
 jours,
 L'espoir de m'être utile, en prolongea le
 cours.
 Dieux qui nous séparez, prenez soin d'une
 vie,
 Qui conserve la mienne au fonds de la
 Scythie.
 Je touche enfin la rive, & nous quittons
 le port,
 Sous l'aspect orageux des étoiles du Nord.
 J'affronte malgré moi les horreurs du nau-
 frage,
 Et la nécessité me tient lieu de courage.
 Mais quel bruit effrayant sort du gouffre
 des mers !
 Les Aquilons fougueux s'élançant dans les
 airs :

L'onde mugit, s'entre ouvre, & les fables
 bouillonnent ;
 Dejà sur le Tillac les flots nous environnent.
 Les cordages rompus, & les mâts chan-
 celans ,
 Deviennent le jouët des ondes & des vents.
 Du ciel rempli d'éclairs les voutes allu-
 mées
 Semblent fondre en éclats, dans les mers
 enflammées :
 Tremblant, desespéré, le chef des mate-
 lots ,
 Laisse le gouvernail, à la merci des flots.
 Telle une main trop foible, abandonne
 l'Empire ,
 Du Courfier indompté, qu'elle ne peut
 conduire.
 Le rapide Aquilon plus fort que mon de-
 voir ,
 Me ramene aux climats que je ne dois plus
 voir.
 Loin des bords d'Illirie, à travers les nuages
 L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
 Vents, ne combattez plus le Dieu qui me
 punit ,
 Eloignez moi des lieux, d'où César me
 bannit.

Je le veux & le crains . . . quelle vague
 en furie
 Dans ce gouffre profond va terminer ma
 vie !
 Je t'implore, ô Neptune, & vous Dieux
 de la mer,
 C'est assez contre moi des traits de Jupiter,
 Souffrez que dans l'exil terminant ma car-
 rière,
 Une tranquile mort me ferme la paupière.
 Du plus affreux trépas daignez me préfer-
 ver,
 S'il est tems aujourd'hui de vouloir me
 sauver.

Voilà le langage de la Nature,
 & quand des infortunes réelles l'ex-
 citent, il est tout autrement vif
 que lorsqu'il n'est que l'Interprète
 d'une passion imaginaire. Pour peu
 qu'on sçache combien l'amour de
 la Patrie agissoit vivement sur le
 coeur des Romains, on sentira
 combien Ovide devoit être affli-
 gé de se voir exilé de la sienne,
 pour aller trainer une vie pleine
 d'ennuis dans des climats barbares

& loin de ses amis & de sa famille. On ne se représente pas si aisément comment une Iris imaginaire, pour je ne sçais quelle infidélité qu'on ne lui a jamais faite, verse des torrens de larmes, ou comment Coridon meurt de désespoir, parce qu'une Bergere a payé sa constance d'infidélité ou de mépris. La raison de cette différence est bien simple. Le vrai a des droits si bien établis sur l'esprit & sur le cœur humain, qu'il est toujours sûr d'affecter l'un & de plaire à l'autre bien plus vivement, que ce qui n'en a que l'apparence. Une passion feinte peut amuser, il n'y en a qu'une véritable qui puisse intéresser.

De toutes les espèces de Poësie, l'Ode est, sans contredit, la plus ancienne, & si j'ose m'exprimer ainsi la plus poétique. De l'Ode.

L'ode, dit Mr. Despréaux,

Elevant jusqu'au ciel, son vol ambitieux Art Poët.

Entretient dans ses Vers, commerce avec Chant 2.

les Dieux,

C'est dans ce genre sur tout que l'Ecrivain remplit uniquement le personnage de Poëte, & doit par conséquent en soutenir le caractere. La Tragédie & la Comédie sont des imitations dont l'Art consiste à faire si bien oublier le Poëte, que l'esprit s'imagine ne voir & n'entendre que les personnages introduits sur la scène. L'Eglogue & l'Elégie ne plaisent qu'autant que l'illusion est bien concertée, & l'Amant ou le Berger deviennent ridicules, s'ils se déclarent beaux esprits. Dans le Poëme Epique l'Ecrivain ne se montre pas toujours, il fait de tems en tems parler ses Héros. Au contraire dans l'Ode, le Poëte s'annonce, & comme tel, il contracte avec ses Lecteurs une sorte d'obligation de leur offrir toutes les merveilles de son Art. La noblesse & la grandeur du sujet, le sublime des sentimens, la hardiesse des pensées, la pompe des expressions, la cadence & l'harmonie des Vers; en un mot, tout ce qui peut étonner l'esprit & charmer

mer l'oreille , est du ressort de l'Ode. Chacune de ces parties demande des réflexions particulières. Ce qui regarde l'enthousiasme fait un article à part , qu'on trouvera en son lieu :

10. L'Ode dans son origine n'étoit autre chose qu'un Hymne ou Cantique en l'honneur de la Divinité. Le sublime Cantique de Moïse après le passage de la Mer rouge , Morceau infiniment supérieur à tout ce que l'antiquité profane a de plus achevé , fut composé pour être chanté , ou ce qui paroît plus vraisemblable , fut prononcé sur le champ par ce Législateur inspiré , au son des instrumens & dans la vivacité des transports de reconnoissance dont son cœur étoit pénétré. Chez les Grecs, toute la Poésie Lirique étoit accompagnée du chant , & consacrée à chanter les loüanges des Dieux. Si l'on en étendit l'usage jusqu'aux Héros & aux Athlètes , ce fut par une suite de la même corruption qui , après avoir divinisé les Astres,

voulut aussi déifier les hommes. Plus l'Ode s'éloigna de son origine, plus elle embrassa d'objets. Pindare n'avoit célébré que les Dieux, les Héros & les Athlètes; Alcée les Guerriers, Sappho la tendresse, Anacréon ne chanta que les plaisirs de la table & ceux de l'amour. Du caractère de ce dernier Poëte mêlé avec celui de Pindare, Horace chez les Latins s'en fit un particulier qu'on n'a point encore imité parmi nous. Lors donc que j'ai marqué la grandeur & la noblesse du sujet pour première qualité de l'Ode; je n'ai pensé qu'à ramener l'Ode à sa première destination, sans prétendre que cette Majesté du sujet lui soit absolument essentielle, puisque les Odes amoureuses & bachiques sont de véritables Odes; ainsi pour éviter la confusion, il sera bon de distinguer l'Ode Héroïque, de l'Ode Anacréontique: par Ode Héroïque, j'entends celle où l'on se propose l'Eloge d'un Héros, d'une vertu, d'une belle action, celle

qui roule sur la Morale , ou sur des événemens célèbres. Par Ode Anacréontique , j'entens celle qui choisit des objets rians , tels que la table ou la galanterie. La différence des genres nait de la différence des objets , & celle-ci une fois établie , il n'est pas difficile de conclure que le premier caractère d'une Ode Héroïque dépendra du choix & de la Majesté du sujet. En effet , s'il est grand , il influera sur tout l'ouvrage , il inspirera des pensées nobles à l'Esprit , il fournira à l'imagination des tours hardis & brillans , qui ne se rencontrent pas dans un sujet commun ou médiocre. Il en est d'un Héros vulgaire , comme de ces Athlètes que chantoit Pindare , il tarissoit bien-tôt sur leur Chapitre , & se trouvoit obligé de s'étendre sur les loüanges des Héros & des Demi-Dieux connus dans la Fable , dans l'Histoire par leur adresse à manier le Ceste , ou à conduire des Chars. Ainsi un Poëte se trouve quelquefois comme forcé de tirer de son imagina-

tion des ressources que la stérilité de son sujet lui refuse. Il est rare que l'Art du Peintre pallie bien dans ses occasions ou répare le défaut de la matière. Les Odes de M. Rousseau sur l'homme, sur les Conquérans, sur la naissance du Duc de Bretagne sont admirables; cependant je ne crains pas d'avancer que quelques-unes de ses Odes sacrées sont encore supérieures par une raison de sentiment: c'est que les Grandeurs de Dieu même, c'est que les vérités éternelles en sont le fondement, & que ces mêmes objets répandent à leur tour dans l'ame du Poëte, je ne sçais quelle élévation qui produit le sublime de sentimens.

2^o. M. de la Mothe dans son discours sur l'Ode définit le Sublime, le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, exprimés avec élégance & avec précision. Mais on a démontré contre lui que cette dernière qualité n'est point essentielle au Sublime. Le fameux passage de la Genèse admiré par

Longin, ne laisse pas d'être sublime, quoiqu'il ne soit pas exprimé avec élégance. Quant à la brièveté, elle ne lui est pas plus nécessaire, puisque dans les Poëtes on trouve des endroits vraiment sublimes traités avec une juste étendue, & quelquefois même amplifiés; ainsi pour définir le Sublime qui convient à l'Ode (j'entens toujours l'Ode Héroïque) en adoptant la première partie de la définition de la Mothe, j'ajouterois que ce Sublime doit être exprimé avec force & avec véhémence; car quoiqu'en général la simplicité ne soit pas opposée au Sublime, elle l'est cependant au Sublime Lirique qui ne consiste guères moins dans la beauté du style, que dans celle des choses. Il ne suffit pas d'y être *fort de choses*, il y faut encore être fort d'expressions; mais ce qui rendra toujours cette espèce de sublime très-difficile à atteindre, c'est qu'il dépend moins de l'esprit que du cœur. La grandeur & la Noblesse du sentiment en est le seul princi-

pe , il n'appartient qu'à une ame grande & élevée de penser des choses sublimes. Un esprit juste & délicat , une imagination riante , peuvent saisir le vrai & produire du nouveau , mais la grande idée , celle qui frappe , qui étonne , qui transporte , naît de l'élévation du cœur. Un Poëte de nos jours a fait un grand nombre d'Odes dans lesquelles on ne trouve pas un seul trait sublime , quoiqu'on y rencontre par tout du vrai & du nouveau exprimé avec élégance. C'étoit un Philosophe aimable , mais phlegmatique. L'exactitude de sa raison étouffa le feu de son imagination ; son esprit étoit très-brillant , & son cœur capable de sentimens tendres. Sans pouvoir s'élever au-dessus de cette sphere , il osa entrer en concurrence avec un homme que ses malheurs ont rendu célèbre , & dont les ouvrages Liriques remplis de traits sublimes & véhémens ; malgré les efforts de l'envie seront admirés dans tous les tems. Il a dit après David :

De sa puissance immortelle ,
 Tout parle , tout nous instruit :
 Le jour au jour la révèle ,
 La nuit l'annonce à la nuit.

Ode de
 M. Rouff.
 Liv. I.
 Ode 2.

L'univers à sa présence
 Semble sortir du néant.

Et dans un autre endroit :

Mais le Seigneur se leve , il parle & sa me-
 nace. Ibid.
Ode 6.

Convertit votre audace
 En un morne sommeil.

La justice paroît de feux étincelante ;
 Et la terre tremblante
 S'arrête à son aspect !

Il a dit avec Horace :

Le ciel dans une nuit profonde ,
 Se plait à nous cacher ses loix ,
 Les Rois sont les maîtres du monde ,
 Les Dieux sont les maîtres des Rois.

Liv. II.
 Ode 2.

Il n'est pas moins grand , lorsqu'il
 marche sans guide.

N iiiij



Liv. II. Est-ce donc le malheur des hommes ;
 Ode 6. Qui fait la vertu des grands Rois ?

Images des Dieux sur la terre ;
 Est-ce par des coups de tonnerre
 Que leur grandeur doit éclater ?

Le bonheur peut avoir son terme ;
 Mais la sagesse est toujours ferme,
 Et les destins toujours légers.

Et dans une autre Ode , il parle
 ainsi de l'homme avide de richesses :

Ibid.
 Ode 3. Pour appaiser sa soif ardente
 La terre en trésors abondante ;
 Feroit germer l'or sous ses pas ;
 Il brule d'un feu sans remède ,
 Moins riche de ce qu'il possède ;
 Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ces exemples sont suffisans pour
 juger de la noblesse des idées de
 ce Poëte & de la véhémence de
 son style.

3°. La hardiesse des pensées

est une suite naturelle de l'élevation des sentimens. Une grande ame éprouve ce que les autres n'éprouvent point, & ce qu'elle peut avoir de commun avec eux pour le fonds, elle le pense d'une manière bien supérieure. Elle envisage les objets par des faces inconnues aux yeux vulgaires, elle embrasse des rapports imperceptibles, elle franchit la distance qui se trouve entre deux idées, & les rapproche sans se mettre en peine d'aller pesamment & comme par degrés de l'une à l'autre. Les Images, les Métaphores, les Descriptions courtes & vives, les Apostrophes, les Antithéses qui roulent sur les choses; en un mot, toutes les grandes Figures font du ressort de l'Ode. On peut s'en convaincre par la Lecture de celles de M. Rousseau. Les morceaux que l'on va lire & qui sont remarquables par la force des pensées, ont pour Auteur un disciple de ce grand Maître; ils font partie d'une Ode contre l'amour.

Ode ma-
nuscrite
contre
l'amour
par M. le
C . . .

Souvent tu flétris la mémoire,
Des Princes, des plus grands Guerriers
Et dans le sein de la victoire,
Tu vas profaner leurs lauriers.



Hé quoi ! le fils même d'Alemene
Plongé dans un honteux repos !
Il dompta les monstres sans peine,
Amour , tu domptas le Héros.
Un enfant triompe d'Hercule !
A l'emploi le plus ridicule,
Il sacrifia ses vertus !
Cruel enfant ta main fatale ;
Préparant les charmes d'Omphale ;
Vengeoit les monstres abbatu.



Mais non, dans le siècle où nous sommes,
On chérit ton joug odieux.
Les Dieux sont adorés des hommes,
L'amour est adoré des Dieux , &c.

Je m'abstiens d'en citer davan-
tage pour abréger , & de faire des
réflexions que le goût des Lecteurs
ne manquera pas de leur suggé-
rer.

4°. A la noblesse des idées , il

faut joindre le choix, la justesse & la hauteur des expressions, c'est à la Poësie Lirique sur tout qu'il convient d'en déployer toute la pompe & la magnificence; ce qui peut se faire en deux manieres, par le choix & la propriété des termes substantifs qui ne représentent que des idées simples & primitives, & par l'application des noms adjectifs qui servent à exprimer les idées accessoires ou complexes. Les Epithètes bien choisies abrègent le discours & multiplient le sens. Mais si l'on doit se faire une loi de la précision, ce n'est pas à dire pour cela qu'on puisse hazarder des termes extraordinaires & boursoufflés, ni négliger la clarté, comme faisoient Ronfard & du Bartas, sous prétexte d'imiter Pindare, auquel les Grecs même ont reproché ses expressions emphatiques & obscures. L'abondance inutile des mots n'est pas un moindre défaut, elle énerve & fait languir les pensées, il faut marcher avec prudence entre ces deux excès. Les exem-

156. DE LA LECTURE

plus sur cette matiere instruisent
encore mieux que les préceptes.
Quelques strophes d'une Ode sur
le jugement feront sentir de quel
prix est la beauté de l'expression &
le choix heureux des Epithètes.
Cette pièce part de la même main
que la précédente.

Ode ma- Les tems sont accomplis, Dieu lassé de nos
nuscrite crimes ,
sur le ju- Sous ses coups redoublés fait tomber les
gement dernier victimes ,
par Mr. Il apporte la mort aux pâles nations.
le C. . . Il descend ; devant lui , la foudre & la

tempête ,
Courent briser la tête
Des Peuples enivrés de folles passions.



Déjà les élémens troublés par sa présence ;
Rédoutant de ce Dieu la brulante ven-
geance ,

Rentrent avec effroi dans l'antique Cahos ;
Deja dans l'Océan de la terre éperduë ,
La masse confondue

D'une mer en fureur fait soulever les flots.



Tout perit ; la nature aux feux abandonnée

Est au Char de la mort tristement enchaî-
née.

Les flammes en tous lieux exercent leur
pouvoir ;

Ces malheurs inouis font trembler le ciel
même ,

Et dans ce trouble extrême

L'ordre de l'Univers est de n'en plus avoir :



Les mortels sont plongés dans l'horreur des
ténèbres ,

La nuit les a couvert de ses ailés funèbres ;
Ciel , tu n'es plus orné de tes brillans flam-
beaux ;

Mais bientôt du Seigneur la parole féconde
Va ranimer le monde

Epouvanté de voir ses habitans nouveaux,



Le Seigneur a parlé , les cendres empref-
fées ,

Fuyant de leurs tombeaux les cavernes
glacées ,

Dans les airs effrayés vont apprendre leur
sort ;

Le soleil pâlisant craint d'éclairer la terre ;
Et la voix du tonnerre

Reveille l'univers dans les bras de la mort ;



Aux pieds de l'éternel , l'Univers va paroître ,
 tre ,
 Dans un nuage ardent , il apperçoit son
 maître
 Sur un trône de feu suspendu dans les airs ;
 Il voit à ses côtez la vengeance affamée ,
 Et la justice armée
 D'un glaive dévorant , de foudres & d'é-
 clairs.

Voilà , si je ne me trompe , le Sublime de sentiment , de pensées & d'images , joint à celui de l'expression. Le sujet est grand , le dessein noble , les couleurs fortes & vives , & je ne crains pas d'avancer que M. Rousseau lui-même ne défavoueroit pas un pareil ouvrage , aussi ne put-il s'empêcher de l'admirer , lorsque l'Auteur le soumit à ses lumières. Muni d'une telle approbation , il est bien digne d'être proposé pour modèle.

50. Je termine ces réflexions sur l'Ode Héroïque par quelques observations sur la mesure & l'harmonie des Vers. Je prie le Lec-

teur de se rappeler ici ce que j'en ai déjà dit dans les réflexions précédentes. Toute l'harmonie de l'Ode consiste dans la mesure des Vers, dans l'égalité des stances, & dans le mélange des rimes : la mesure des Vers est bornée à trois espèces, les Vers Alexandrins, les Vers de sept & de huit syllabes, on y en admet quelquefois de six syllabes ; mais on les mêle pour lors avec des Vers Alexandrins ; seuls ils n'auroient point assez d'harmonie, à cause de leur brièveté qui en rend la cadence fautillante. Leur nombre ne scauroit être moindre que de quatre dans chaque strophe, ni excéder celui de dix. Les stances doivent être toutes égales, c'est-à-dire, que la première sert de règle aux autres de la même Ode pour le nombre, la cadence, le mécanisme des Vers & l'arrangement des rimes. Dans les stances de quatre Vers, il faut que le sens soit complet après le second Vers, & qu'il le soit de même après le quatrième, afin qu'une strophe

n'enjambe pas sur l'autre , comme il arrive dans la Poësie Latine. Les stances de six Vers peuvent avoir trois repos , sçavoir de deux Vers en deux Vers , ou deux repos seulement , un à la fin de chaque tercet. Celles de sept Vers en ont aussi deux l'un après les quatre premiers Vers, l'autre après les trois derniers. Deux repos placés également suffiront dans celles de huit Vers, qui ne sont à proprement parler que deux quatrains unis. Dans les stances de neuf Vers on observe deux ou trois repos indifféremment , c'est-à-dire , après le premier quatrain & à la fin de la strophe , ou bien en en marquant , outre ceux-ci, un après le septième Vers. Les plus parfaites de toutes sont celles de dix Vers, dont chacun est de huit sillabes, On les partage en deux quatrains & en deux tercets. Ces règles sont invariables , d'autant plus qu'on ne sçauroit les violer sans enlever à l'Ode sa cadence & son harmonie , sans lesquelles il est impossible de la lire ou de la réciter avec
grace,

grace. Quant au mélange des rimes, il est incroyable combien de différentes faces on peut leur donner. Quatre rimes fournissent six stances différentes, & par une suite de calculs qui n'amuseroient pas le Lecteur autant qu'ils m'ont satisfait, cinq rimes en donnent quatorze: avec six rimes on en trouvera 26. avec sept rimes 42. avec 8. 68. avec neuf rimes 110. avec dix rimes on en fera 178. Or quelle prodigieuse variété naît du seul mélange des rimes? Que fera-ce, si on y ajoute la diversité des repos & des mesures? On ne s'est servi jusqu'à présent que d'un petit nombre de ces combinaisons: mais qui sçait si on a eû le bonheur de tomber sur les plus harmonieuses? Je conclus seulement de cette cadence des Vers qu'il est facile & libre d'entrelasser, comme on veut, que la Poësie lyrique, encore qu'elle ne se chante pas parmi nous, a néanmoins de quoi satisfaire & flatter l'oreille. J'ajouterai quelques strophes de différentes Odes

162 DE LA LECTURE
pour servir de règles tant de la
mesure des Vers, que de l'entre-
lancement des rimes.

Ode ma- Il court précipiter ses moissons paresseuses ;
nuscrite A ses tendres agneaux dérober leur toison ;
sur la vie Ressusciter les fleurs , & de ses mains heu-
champê- reuses
tre par reuses
Mr. le Ranimer le foible gazon.
C. * *



Mais que dis-je , ah plutôt les fleurs obéis-
santes ,
Les fruits toujours nouveaux, les vins déli-
cieux ,
Le gazon toujours verd , & les moissons
naissantes
Aiment à prévenir ses vœux.



Ode ma- Quand nous aurons passé le rivage funeste,
nuscrite Les Manes généreux de Pilade & d'Oreste
sur l'a- Viendront nous recevoir.
mitié Ils conduiront nos pas aux champs de l'E-
par le lifée,
même, Et là j'entreprendrai mon cœur & ma pen-
sée
Du plaisir de te voir.

On peut consulter les Odes de

M. Rousseau pour les stances de sept & de huit Vers. En voici de neuf , où l'on remarquera trois rimes masculines semblables , il pourroit également y en avoir trois féminines.

La vertu du vieux Caton ,
 Chez les Romains tant prônée ,
 Etoit souvent , nous dit-on ,
 De Falerne enluminée :
 Toujours ces sages hagards ,
 Maigres , hideux , & blafards ,
 Sont souillez de quelqu'opprobre.
 Et du premier des Césars
 L'affassin fut homme sobre.

Ode à
 l'Abbé
 de Chau-
 lieu.



Les Lincestes , les Aubris
 Qui contre les deux Henris
 Prêchoient tant la populace ,
 S'occupoient peu des Ecrits
 D'Anacreon & d'Horace.

Les stances de dix Vers & leur mécanisme font trop connus pour m'arrêter à en donner des exem-

164 DE LA LECTURE
ples. Il est tems de toucher quel-
que chose du second genre d'Ode,
qu'on nomme communément, O-
de Anacréontique.

L'Ode Anacréontique tire son
nom d'Anacréon Poëte Lirique qui
florissoit en Grece vers l'an du mon-
de 1520. il passa la meilleure partie
de ses jours à la Cour de Policra-
te Tyran de Samos. Là dans le sein
de l'abondance & de la volupté, il
composa ses Poësies qui ne respi-
rent que la moleste & l'amour du
plaisir qui l'occupoient tout entier.
Ses Odes sont marquées à un coin
de délicatesse, ou pour mieux dire,
de négligence aimable; elles sont
courtes, naïves, élégantes, toutes
amoureuses ou bachiques. Ce sont
à proprement parler des Chansons
qu'il enfanta, peut-être, sur le
champ, dans un coup de verve,
excité par l'amour & par la bonne
chere. Le tendre, le naïf & le gra-
cieux sont les caracteres de ce genre
qui n'a mérité le nom de Lirique
dans l'antiquité, que parce qu'il
se chantoit; car il diffère entière-

ment de la hauteur & de la majesté de Pindare. Nous avons deux traductions en Vers d'Anacréon; l'une est de M. de la Fosse & passe pour la plus fidèle; l'autre est de Gacon, on la lit avec plus de plaisir, parce qu'il l'a enchâssée dans un Roman assez ingénieux, des Aventures Galantes & des plaisirs d'Anacréon. M. de la Mothe a fait quelques Odes à l'imitation de ce Poëte, & l'on peut dire qu'il y a mieux réussi que dans celles où il a voulu copier Pindare. Son génie facile & délicat, pouvoit aisément répandre des graces sur des sujets badins; mais il manquoit de cette force, de cette véhémence nécessaires pour s'élever au Sublime qui caractérise l'Ode Héroiïque. Les Odes Anacréontiques de ce Poëte, sont toutes remplies de traits d'esprit & d'un badinage léger. La Morale en est Epicurienne. Il est vrai qu'il l'a défavouée comme un libertinage d'esprit, auquel son cœur n'a point eu de part; on peut juger des autres par celle-ci:

Ode
Anac. de
M. de la
Mothe.
Ode 15.

Buvons , amis , le temps s'enfuit ;
Menageons bien ce court espace ;
Peut-être une éternelle nuit
Eteindra le jour qui se passe.



Peut-être que Caron demain
Nous recevra tous dans sa barque ;
Saisissons un moment certain ,
C'est autant de pris sur la Parque.



A l'Envi laissons-nous saisir ,
Aux transports d'une douce yvresse ;
Qu'importe , si c'est un plaisir ,
Que ce soit folie ou sagesse ?

— Ce seroit bien ici le lieu de parler de nos Cantates , genre tout nouveau pour nous , infiniment supérieur à ces riens Anacréontiques , comme les a nommé leur Auteur lui-même , si je n'y reservois un article particulier. Il conviendrait peut-être encore de faire connoître les Poètes Liriques les plus célèbres , tant Anciens que Modernes , Pindare , Anacréon , Horace , Malherbe , la Mothe & Rousseau.

Une Cabale a vainement prétendu déprimer celui-ci pour élever son Rival, ce n'est plus un problème aujourd'hui de sçavoir qui des deux l'emporte ; quelque ingénieux que soit le premier, on ne sçauroit le proposer pour modèle dans un genre d'écrire, où la véhémence & le feu que cet Auteur ne posséda jamais font d'une nécessité absolue. Quant aux autres, M. de la Mothe dans son discours sur l'Ode a tracé leurs caractères avec tant de justesse & de précision, que ce qu'on pourroit dire de plus, ne les feroit pas mieux connoître. D'ailleurs ils sont entre les mains de tout le monde, & c'est dans eux-mêmes qu'ils faut les chercher.

Son style impétueux souvent marche au
hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de
l'art.

L'Enthousiasme est la cause du De l'En-
désordre qui produit dans la Poë-thousias-
me.

fié Lirique un effet merveilleux, & n'est en lui-même qu'une imagination vivement échauffée, quoique toujours dirigée par la raison. Les grands mots de feu divin, de verve Poétique, d'inspiration, n'en développent pas la nature. On ne l'acquiert point par les préceptes, il est originel, parce qu'il ne dépend pas de nous d'avoir l'imagination vive & brillante, comme il en dépend de perfectionner notre raison par le secours de l'étude & de la réflexion. Mais lorsqu'on en sent une fois les étincelles, on ne doit plus être attentif qu'à discerner jusqu'où l'imagination doit aller pour plaire, & quand il est à propos de réprimer son impétuosité; car il n'est pas vrai qu'elle doive être poussée jusqu'à une sorte de fureur, & les Auteurs qui pour nous en donner quelque idée, la comparent à l'inspiration des Sibilles & des Pithies, n'en ont eux-mêmes aucune idée distincte. Pour moi j'entens par enthousiasme un état réel de l'ame, qui fortement

tement occupée d'un objet , recueillie en elle-même , pénétrée des idées & des sentimens qu'elle éprouve , s'éleve au grand & au sublime: pour atteindre à la hauteur de ce même objet , elle cherche les pensées & les expressions les plus nobles , accumule les figures les plus hardies , multiplie les comparaisons & les images les plus justes , rapproche & saisit des rapports éloignés , parcourt la nature & en épuise les richesses , pour les ramener à son sujet , & l'embellir. Je dis , *pour les ramener à son sujet* ; car il est permis de s'en écarter quelquefois , pourvû que ces écarts ne soient point choquans , que ces digressions ne soient pas longues , & que le Poëte sçache se posséder en maîtrisant son imagination par le secours d'un jugement rassis. C'est en cela que consiste le désordre également éloigné de la confusion de Pindare & de la marche géométrique de quelques Modernes. L'ordre , je le sçais , est d'une utilité reconnue , c'est lui

qui de diverses parties qui sem-
bloient n'avoir entr'elles aucun rap-
port, forme un ensemble ou tout,
par un lien commun, se rapporte à
une même fin, mais il ne doit pas
trop se manifester; si on le devine
dès l'abord, il ne manque pas de
rebuter par sa sécheresse & sa mo-
notonie. Des vérités philosophi-
ques froidement analysées, rédui-
tes en principes & en conséquen-
ces, de belles idées exactement
déduites les unes des autres, ne
forment qu'un enchaînement de
pensées qui peuvent convaincre
l'esprit. Une Ode doit l'étonner &
l'échauffer, le faire voler de mer-
veille en merveille, & non pas le
traîner pesamment sur des objets
mésurés au même niveau. Ce n'est
pas à dire pour cela qu'il soit permis
aux Modernes d'imiter Pindare
dans ces longues & fréquentes ex-
cursions, que l'ingratitude de sa
matière le forçoit malgré lui de
faire, ni d'introduire dans une
Ode toutes les pensées qui leur
viendroient au hazard, sans choix

& sans rapport. Je pense seulement que ce n'est point assez d'affranchir la Poësie Lirique des transitions grammaticales & gênantes qui en ralentissent le feu ; mais encore qu'on peut & qu'on doit même donner carrière à son imagination, la laisser voltiger sur des objets qui n'ayent point un rapport si direct avec l'objet principal , pourvû qu'on soit sage jusques dans ces emportemens , & que la liberté qu'on se permet à cet égard ne dégénere point en licence.

Ronsard a fait des livres entiers d'Odes qu'on ne lit plus. Il avoit lû les Grecs & sur-tout Pindare , dont il imite souvent l'obscurité & quelquefois l'enthousiasme ; mais le désordre chez lui n'est presque jamais qu'une fougue d'idées, une ardeur impétueuse de parcourir sans suite & sans règle divers objets qu'on est étonné de rencontrer ensemble. D'ailleurs sa Poësie consiste moins à dire de grandes choses , qu'à énoncer les plus petites avec de grands mots , moitié

Grecs , moitié François , & par cette sçavante bigarrure , il devient quelquefois burlesque. Il se dit souvent inspiré , mais on sent qu'il ne l'est point , & qu'il a pris pour le génie de l'Ode , la passion qu'il avoit d'imiter les Grecs.

Malherbe qui connut mieux le génie de notre langue & qui l'épura , a donné dans ses Odes Héroïques des exemples de cet enthousiasme sage & mesuré , qui naît d'une imagination modérément échauffée & toujours maîtresse d'elle-même. Son Ode au Roi Louis XIII. allant réduire les Rochelois , en peut donner une juste idée ; afin de faire mieux connoître combien les excursions brusques qu'il fait , ont de liaison avec son sujet , il est nécessaire de citer la pièce presque en entier. Le Lecteur en sera trop satisfait pour la trouver longue. De grandes idées , des expressions nobles & naturelles , une audace singulière dans la distribution du sujet ; voilà ce qui la caractérise. On y trouvera

quelques termes qui ne sont plus en usage, & que nous aurions pû rajeunir aisément; mais nous respectons les originaux, & d'ailleurs ces légères taches ne sont pas capables de diminuer les beautés solides de l'ouvrage: sans préparer froidement le Lecteur à ce qu'il va dire, ainsi que le pratiquent la plus part des faiseurs d'Odes, le Poète entre tout d'un coup en matière:

Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête.

Prends ta foudre, Louïs, & va comme un lion,

Porter le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.



Fais cheoir en sacrifice au Démon de la France,

Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer,
Et n'épargne contr'eux, pour notre délivrance,

Ni le feu ni le fer.



Affez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le desordre & la sédition.

174 DE LA LECTURE

Quittes le nom de juste, ou fais voir ta
justice

En leur punition.



Le centième Décembre a les plaines ternies,
Et le centième Avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales ma-
nies

Ne causent que des pleurs.



Les Sceptres devant eux n'ont point de
privileges,

Les immortels eux-mêmes en sont persé-
cutés ;

Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains
sacrileges

Font plus d'impiétés.

Quel Art dans tout ce début
pour rendre odieux les Rochelois
& justifier la vengeance que le Mo-
narque va tirer de ses Sujets rebel-
les ! Après ces strophes & quelques
autres également belles sur les ex-
cès auxquels s'étoient portés les
Calvinistes pendant nos Guerres
Civiles , le Poëte reprend sa pre-

miere idée , & pour exciter son courage , il semble ne détailler les forces & les précautions de ses Ennemis , que pour lui faire mieux sentir combien ils redoutent sa puissance.

Marches, va les détruire , éteins-en la sè-
 mence ,
 Et suis jusqu'a leur fin ton couroux géné-
 reux ,
 Sans écouter jamais ni pitié , ni clemence
 Qui te parle pour eux.



Ils ont beau vers le ciel leurs murailles
 accroître ,
 Beau d'un soin assidu travailler à leurs fors ,
 Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
 Le jour entre les morts.



Laisse-les esperer , laisse-les entreprendre ;
 Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ;
 Et qu'avecque ton bras elle a pour la dé-
 fendre
 Les soins de Richelieu.



Richelieu , ce Prélat de qui toute l'envie
 Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,

Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Malherbe, dans ces strophes & dans les suivantes, lie adroitement l'Eloge du Ministre à celui du Prince. Il semble même plus occupé du Cardinal que du Roi; mais c'est un coup de Maître, qui pour faire habilement sa Cour à l'un & à l'autre, ne célèbre tant la gloire de Richelieu, que pour la rapporter toute entière à Louis XIII. quoi de plus délicat & de plus flatteur que les Vers suivans?

Le ciel qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eut assisté,
Par un autre présent n'eut jamais été quitte
Envers ta piété.

On croiroit que le Poëte a perdu de vûe son premier objet, & que content d'avoir loué le Monarque & son Ministre, il va se borner à des Vœux pour le succès de leur

entreprise ; mais il revient au Voyage du Roi & lui promet la Victoire par un de ces traits d'imagination qu'on admirera toujours. :

Certes , ou je me trompe , ou deja la victoire ,
 Dont le plus grand honneur est que tu sois content ,
 Aux bords de la Charente , en son habit de gloire ,
 Sous des palmes t'attend.



Je la vois qui t'appelle & qui semble te dire ,
 Roi , le plus grand des Rois & qui m'es le plus cher ,
 Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire ,
 Il est tems de marcher.



Que sa façon est brave & sa mine assurée !
 Qu'elle a fait richement son armure étoffée !
 Et que l'on connoît bien , à la voir si parée ,
 Que tu vas triompher.

Quand on ne prendroit ceci que sur le pied d'une transition propre à revenir à ce qui fait la matiere de cette Ode , on devroit la regarder comme un chef-d'oeuvre. Elle conduisoit naturellement le Poëte à prédire la ruine entiere des Rochelois ; mais ce qui surprendra les personnes qui n'ont pas lu cette Ode , malheureusement trop inconnue , & ce qui fâchera beaucoup les Partisans du Lyrique froid & méthodique ; c'est que dans les quatre Strophes suivantes on ne devine plus où l'Auteur veut en venir , il pousse son vol si haut , qu'on le perd de vûe. Ce morceau si déplacé en apparence est trop sublime , & prouve trop en faveur de l'enthousiasme , pour ne pas l'insérer ici tout entier.

Telle en ce grand affaut où des fils de la
terre ,

La rage ambitieuse à leur honte parut ,

Elle sauva le ciel & rua le tonnerre ,

Dont Briare mourut.



Déjà de tous côtés on voyoit les appro-
ches,

Ici couroit Mimas, là Typhon combat-
toit :

Et là suoit Euryte à détacher les Roches
Qu'Encelade jettoit.



Vains efforts ! la victoire est à peine a-
vancée,

Qu'aussi-tôt Jupiter en son trône remis,
Vit, selon ses desirs, la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.



Ces colosses d'orgueil furent tous mis en
poudre,

Et tout couverts des monts qu'ils avoient
arrachés,

Phlégre qui les reçût, pût encore le foudre
Dont ils furent touchés.

Quelle nécessité, dira quel-
qu'esprit timide, d'écrire en Vers
si pompeux la bataille des Géants
contre les Dieux. C'est un hors
d'œuvre qui n'a guères de rapport
avec ce qui précède, & qui n'an-

180 DE LA LECTURE

nonce rien de bien lié. Cependant c'est de ce morceau même que Malherbe va prendre occasion de rentrer dans son sujet. On croiroit au premier coup d'œil qu'il la totalement abandonné pour se livrer tout entier à une description brillante ; voilà l'effet de l'enthousiasme, & la production du vrai Génie, c'est que ce qui paroît l'écartier de son but, sert précisément à l'y rappeler ; il ne faut pour cela qu'une application de la Guerre des Géants à la révolte des Rochelois, & c'est ce que l'Auteur exécute admirablement en quatre Vers :

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devroit sous ta merci tes rebelles ployer ;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie ;
N'eut pas même loyer ?

Voilà, si je ne me trompe, un exemple unique de cet enthousiasme sage & raisonné, qui des écarts même de l'imagination, sçait tirer les plus grandes beautés de l'Ode. Au

commencement de celle-ci , on ne présume point que Malherbe doive en venir à ce trait de la Fable : y est-il arrivé ? on s'attend qu'il n'y fera peut être qu'une allusion passagere : cependant il s'embarque dans une description dont on ne voit pas d'abord la nécessité , on croit qu'il marche au hazard , & qu'emporté par sa verve , il avance sans ordre & sans dessein ; mais plus il paroît éloigné de son objet , plus il est prêt d'y revenir. Il le saisit tout à coup , mais de manière à faire connoître que c'est l'effort & le succès de l'Art , que de dérober ainsi sa marche aux yeux des Lecteurs & de les étonner par un retour presque inespéré. Un désordre préparé avec tant d'adresse & conduit avec tant d'intelligence , est bien plus admirable & plus difficile à manier , que l'Analyse symétrique de quelques vérités fades ou de maximes surannées ; qu'on rédige en Stances sous le titre d'Ode. L'Antiquité n'a certainement rien de comparable à ce morceau

182 DE LA LECTURE
pour la finesse du tour, & Malherbe avoit bien raison de dire de lui-même dans un autre endroit :

Apollon à portes ouvertes,
Laisse indifféremment cueïllir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes,
N'est pas sçû de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une loüange
Qui demeure éternellement.

Malherbe employe ensuite cinq Strophes à témoigner au Roi avec quelle ardeur il le suivroit au milieu des combats, & avec quel zèle il répandroit son sang pour le service de l'Etat : il s'en excuse sur sa vieillesse.

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans
les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens :
Mars est comme l'amour, ses travaux & ses
peines
Veulent de jeunes gens.



Je suis vaincu du tems , je cede à ses ou-
trages ,

Mon esprit seulement exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ou-
vrages

Sa premiere vigueur.



Les puissantes faveurs dont Apollon m'ho-
nore ,

Non loin de mon berceau commencerent
leur cours ,

Je les possédai jeune , & les possède encore
A la fin de mes jours.

De cette force de génie qu'il éprouvoit encore & qu'il avoit si bien fait sentir dans toute cette Ode , le Poëte prend occasion de la terminer par un trait qui semble emprunté d'Horace , mais qui bien examiné , égale en noblesse tout ce qu'a pû dire de mieux le Poëte Latin , & l'emporte infiniment par la délicatesse du tour que Malherbe prend pour associer son propre Eloge à celui du Roi :

Ce que j'en ai reçu (d'Appollon) je veux
te le produire :

Tu verras mon adresse , & ton front cette
fois

Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais
luire

Sur la tête des Rois.



Soit que de tes lauriers ma Lyre s'entre-
tienne ,

Soit que de tes bontés je la fasse parler ;

Quel Rival assés vain prétendra que la
sienne ,

Ait de quoi m'égaler.



Le fameux Amphion dont la voix sans
pareille ,

Bâtissant une Ville étonna l'Univers ,

Quelque bruit qu'il ait eû , n'a point fait
de merveille

Que ne fassent mes Vers.



Par eux de tes hauts faits la terre sera pleine ;

Et les peuples du Nil qui les auront ouïs ,

Donneront de l'encens, comme ceux de la
Seine ,

Aux Autels de Louïs.

Horace

Horace dans une Ode à Mécène s'imagine qu'un jour métamorphosé en Cygne, il parcourra tout l'Univers, & charmera les Nations les plus barbares par la douceur de ses chants. Ailleurs il se flatte que le tems qui n'épargne rien, respectera ses ouvrages & les transmettra à la postérité la plus reculée. Ovide se promet aussi d'acquérir par ses Vers une réputation qui le fera survivre à lui-même. C'est une espérance que tous les grands Génies ont droit de concevoir. Cependant à comparer les expressions des deux Poètes Latins avec le morceau de Malherbe que nous venons de citer, je ne crois pas qu'on balance à adjuger le prix à ce dernier. C'est bien de part & d'autre le même fonds d'enthousiasme, mais Horace & Ovide ne veulent devoir l'immortalité qu'à leurs propres efforts; Malherbe plus modeste emprunte pour y voler les ailes de la Renommée, qui publiera les Exploits de Louis XIII. C'est de la gloire de ce Prince qu'il

fait dépendre la sienne, ou du moins il les unit avec tant d'Art, que le Poëte semble la devoir toute entiere à son Héros,

Ce pressentiment de Malherbe pour l'immortalité a choqué M. de la Mothe, & tout admirable que soit notre premier Lyrique, l'autre trouve qu'au moins il auroit dû se dispenser de se couronner de ses propres mains, quoiqu'il avoue qu'il n'est point exempt lui-même de cet orgueil poëtique & qu'il promette le plus spirituellement du monde de s'en corriger. Son accusation contre Malherbe est mal fondée, puisque comme nous l'avons remarqué, ce Poëte ne se flatte du moins ici d'éterniser son nom, qu'en célébrant celui de Louis XIII. On trouvera certainement moins de vanité dans cet éloge indirect, que dans la chimérique & fastueuse espérance dont s'est bercé M. de la Mothe dans ces Vers;

L'orgueil m'enivre en ce moment,
 Et je cede à l'instinct superbe,
 Qui me flatte qu'avec Malherbe
 Je dois vivre éternellement.

L'emu-
 lation,
 Ode de
 M. de la
 Mothe.
 Tom. 2,

L'expérience a déjà décidé si M. de la Mothe avoit raison de penser si avantageusement de lui-même. Mais le parallele d'un endroit de M. Rousseau, le vrai Disciple & le Rival de Malherbe, où il s'agit d'enthousiasme, avec un autre de M. de la Mothe sur le même sujet, nous fera mieux sentir que des raisonnemens abstraits, ce qui caractérise ce beau désordre

Mais quel souffle divin m'enflame,
 D'où naît cette soudaine horreur?
 Un Dieu vient échauffer mon ame
 D'une prophétique fureur!
 Loin d'ici profane vulgaire
 Apollon m'inspire & m'éclaire,
 C'est lui, je le vois, je le sens!
 Mon cœur cede à sa violence,
 Mortels respectez sa presence,
 Prêtez l'oreille à mes accens.

Ode de
 M. Rouf-
 feau
 sur la
 Naissan-
 ce du
 Duc de
 Breta-
 gne.

Le Sou-
verain
Ode de
M. de la
Mothe.
Tome 1.

Sous mes pas s'étend ma carrière,
Quel espace m'en reste encor ?
Faut-il retourner en arrière ?
Non, prenons un nouvel effort.
Soutiens-moi, sage Enthousiasme,
Ecarte l'oïsis Pléonasme,
Rien n'est long que le superflu.
Dîste-moi ce que je dois dire,
Et ne me laisse rien écrire,
Qui ne soit digne d'être lû.

L'Auteur de l'Ode sur la naissance du Duc de Bretagne se livrant ensuite à son Génie, annonce les merveilles de l'âge d'or prêt à renaître sous le Règne de Louis le Grand. Rien n'est plus vif & plus impétueux. Celui de l'Ode intitulé *le Souverain* reprend son énumération interrompue du bonheur dont jouissent les sujets d'un Prince pacifique. C'est un Philosophe qui arrange des idées, l'autre est un Poète sublime qui gagne du côté du Génie, ce qu'il semble perdre par la négligence de la méthode. On ne sçauroit nier que

cette pièce ne soit l'effet du véritable enthousiasme, & que toutes ses parties n'ayent un rapport général à la même fin, je veux dire, à la naissance du Prince que l'Auteur entreprend de célébrer, sans avertir de sa méthode, sans annoncer son dessein; & telle est la finesse & la force de l'Art. L'autre ouvrage au contraire est une amplification méthodique, un tissu de jolies pensées rédigées par articles. Dans l'Ode au Comte de Bonneval, le même Poète insère l'Histoire de Télamon; dans celle qu'il adresse à Malherbe, il fait entrer la Fable du Serpent Python: son Rival a fait sans succès de semblables digressions dans quelques Odes qu'il a intitulées Odes Pindariques, parce qu'en écrivant ainsi, il sortoit des bornes de son caractère timide. Son Génie Philosophique avoit des vûes exactes, mais il n'étoit pas capable du grand & du sublime que l'Ode exige nécessairement.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit fleg-
 matique ,
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
 Qui chantans d'un héros les exploits éclatans ,
 Maigres historiens suivront l'ordre des
 tems.

Aussi a-t'il condamné tout enthousiasme qui n'étoit pas froid comme le sien ; à ses raisons & à celles de ses Partisans , il suffira d'opposer les maximes & l'exemple de l'Horace de la France , & leur dire avec lui :

Ode sur
 la Naiff.
 du Duc
 de Bre-
 tagne.

Si pourtant quelqu'esprit timide ,
 Du Pinde ignorant les détours ,
 Opposoit les regles d'Euclide
 Au desordre de mes discours ;
 Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
 Fit même aux Muses de Sicile ,
 Eprouver de pareils transports :
 Et qu'enfin cet heureux délire ,
 Peut seul des maîtres de la lire ,
 Immortaliser les accords.

Eh, qu'importe en effet qu'une Ode s'écarte quelquefois de la gêne & de la pesanteur des règles, qu'elle secoue le joug de la méthode, pourvû qu'elle plaise par la variété des images, par la hauteur du sentiment, par la force des expressions? En pourra t-elle moins avoir un commencement, un milieu, une fin, parce qu'on n'aura pas observé une méthode didactique & froide? La finesse de l'Art consiste à se cacher, dès qu'il se décele, il produit le dégoût & l'ennui.

Cette maxime qui n'est qu'une fuite de celle que nous venons d'exposer, consiste à user en Poësie de la liberté qu'on prend en peinture. Dans celle-ci l'on réunit pour plaire ce qui se trouve divisé dans la nature; ainsi Taisniere réunit dans une fête champêtre une multiplicité d'objets rians qui se rencontrent rarement ensemble. Le Poète a le même privilège, soit que son ouvrage roule sur une fiction, soit qu'il ait pour fondement

Des Licences
Poëtiq.
& de leur étendue.

une vérité morale ou historique. Lorsqu'on est maître de la Fable, on est inexcusable de n'en avoir pas arrangé les parties, disposé les incidens, réglé le plan & l'ordonnance de la maniere la plus propre à produire un grand effet. Si l'on se propose de traiter un sujet historique, il n'est pas permis d'en altérer la vérité; mais rien n'empêche de rapprocher certains faits, de réunir des circonstances réellement éloignées & qu'on peut déplacer au moins sans choquer la vraisemblance, si l'on prévoit qu'en leur donnant cette forme, elles intéresseront plus vivement, elles plairont ou toucheront davantage. Il est bon cependant de discerner précisément si l'événement en question est récent & connu, ou s'il est ancien & peu connu, si les circonstances qu'on rapproche sont essentielles à un certain tems plutôt qu'à un autre; enfin, si la transposition que l'on en fait, embellit ou défigure le sujet principal; car proportionnellement à ces différentes positions,

positions, il faudra suivre des routes différentes & souvent opposées. Un trait de l'Histoire Moderne ne sera pas si facile à adapter aux vûes du Poëte, qu'un fait qui se fera passé dans des tems reculés. Si Virgile eut vécu sous les premiers Rois de Rome, il n'auroit peut-être pas eû la confiance de placer dans son Poëme, Didon comme contemporaine de son Héros, quoiqu'ils eussent vécu à plus de 300. ans l'un de l'autre, & cet Anacronisme ne déplût pas sous le règne d'Auguste; l'antiquité des tems formant une perspective trop éloignée pour qu'on pût démêler la distance réelle de ces objets, ni condamner la hardiesse du Peintre qui les rapprochoit. Un Poëme Epique où l'on placeroit Philippe Auguste & Mahomet second, pécheroit non-seulement contre la vérité, mais encore contre la vraisemblance, parce que la mémoire de ces Princes est encore trop récente, & que personne n'ignore qu'ils n'ont pas vécu dans le même siècle.

C'est par cette raison que Lucain gêné par les événemens d'une guerre Civile qu'il décrivait un peu plus de cent ans après la mort de César & de Pompée, ne fit qu'une Gazette en Vers, au lieu d'un Poëme; il ne lui étoit pas possible d'en imposer à cet égard aux Romains, quoiqu'il eut pû le faire, quant à certains incidens moins respectables, & pour ainsi parler, moins sacrés, qu'un Poëte a toujours le droit d'arranger à son gré, pour donner à son Ouvrage un air plus vif, plus animé. Si certains faits quoique postérieurs à d'autres peuvent répandre sur ceux-ci plus de lumière, il n'est pas douteux qu'on doive les déplacer; ce seroit un crime pour un Historien, dans un Poëte c'est souvent une source de beautés. Ainsi M. de Voltaire dans son Poëme de la Henriade à rapproché des événemens qu'il falloit nécessairement resserrer, comme les Etats assemblés à Paris par les Ligueurs qu'il place immédiatement après la mort

d'Henri III. quoiqu'en effet ils n'ayent été tenus que quatre ans après. Un Historien eût raconté ce qui se passa pendant cet intervalle, le Poëte n'auroit pû le faire sans s'écarter de l'unité de son sujet. De même dans le dixième chant il décrit comme des événemens liés immédiatement le blocus & la famine de Paris, la Conversion d'Henri IV. & la Reddition de cette place qui font néanmoins trois Epoques différentes, le premier s'étant passé en 1590. le second en 1693. & le troisième en 1594. l'ordonnance de son Poëme exigeoit qu'il ne laissât point de vuide, & le dispensoit de l'exactitude Chronologique qui ne convient qu'à un Annaliste. Au reste ce n'est qu'aux grands Maîtres, & dans des sujets importans qu'il appartient de disposer à leur gré des événemens Historiques, le succès de leurs ouvrages & la célébrité de leur nom autorisent & justifient ces hardiesses. Les négligences de Raphaël seroient des défauts monstru-

196 DE LA LECTURE
eux dans les Tableaux d'un jeune
Peintre. Nous aurons encore occa-
sion de parler de cette matiere à l'ar-
ticle du genre Dramatique, dans le-
quel on plie les événemens aux ré-
gles du Théâtre,

On dit à ce propos qu'un jour ce Dieu bi-
farre ,
Du Son-
net, Voulant pouffer à bout tous les Rimeurs
 François ,
 Inventa du sonnet les rigoureuses loix,

Je soupçonnerois volontiers M.
Despréaux d'exagération dans ce
qu'il dit ici du Sonnet : il sembleroit
à l'entendre que ce petit ou-
vrage est aussi difficile qu'un Poë-
me Epique : cependant le méchan-
nisme en est simple, & ce n'est pas
un effet prodigieux pour l'esprit
humain, que de se soutenir dans
une production de quatorze Vers.
Je sçais qu'on y est indispensable-
ment obligé : par la raison même
que le Sonnet n'est pas d'une gran-
de étendue, les Vers foibles &
négligez en doivent être bannis.

Quant à la répétition du même mot, je ne la crois point également défectueuse, pourvû qu'elle ne soit pas trop fréquente. C'est pour-quoi je ne crains pas de citer en exemples un Sonnet, dans lequel cette règle n'est point observée.

Vous qui pour expier nos ingrates ma-
 lices, M. Go-
deau
Evêque
de Vence.
 Immolez au Seigneur des agneaux inno-
 cens,

Et qui sur les Autels faites fumer l'encens,
 Prêtres de l'éternel, quittez ces saints Of-
 fices.

Venez voir votre Dieu dans de honteux
 supplices,

Qui pousse vers le ciel d'adorables accens;
 Et par un sacrifice au dessus de nos sens,
 Met une heureuse fin à tous vos sacrifices.

Célébrez, ô pécheurs, en ce merveilleux
 jour,

L'excès de ses bontés, l'ardeur de son a-
 mour;

Connoissez en ses maux le grandeur de vos
 crimes:

Mais la croix où Jesus meurt pour votre
 péché,

Au lieu de vos discours, vous veut pour ses
victimes,

Et l'art de la louer, c'est d'y vivre attaché.

Un Sonnet dont les rimes sont disposées dans les deux derniers tercets, comme elles le sont dans celui qu'on vient de lire, se nomme Sonnet régulier, pour le distinguer du Sonnet irrégulier où l'onzième Vers rime avec le quatorzième, au lieu que dans l'autre le quatorzième & le douzième riment ensemble. Il est encore à remarquer que le Sonnet doit toujours finir par une rime différente de celle par laquelle il a commencé, en sorte que si le premier Vers est masculin, le dernier doit être féminin; & celui-ci masculin, lorsque l'autre est féminin. On fait encore des Sonnets sur des bouts rimés, c'est-à-dire, sur des rimes données à remplir; cette sorte d'ouvrage étoit fort à la mode du tems de Sarrazin & de Voiture; le premier s'en est agréablement moqué dans un petit poëme burlesque

intitulé la *défaite des bouts rimés*. En effet, on peut sans injustice les ranger dans la Classe de ces sortes d'amusemens d'esprit, dont le plus grand succès ne sçauroit jamais réparer la moindre partie du tems qu'on a perdu à les composer, telles que sont les Enigmes, les Logogrifes, & leur appliquer ce beau mot d'un ancien : *Turpe est difficiles habere nugas*. L'esprit gêné par la bifarrerie de la rime, néglige la justesse de la pensée pour s'occuper uniquement de la Versification : qu'en résulte-t-il ? un assez mauvais composé, mais nullement un Sonnet, puisqu'il n'est pas permis d'être médiocre en ce genre, dont le vrai caractère est un mélange de force & de délicatesse, qui demande moins de génie que d'imagination, de la grandeur dans l'expression, & sur-tout un tour heureux & naturel dans les pensées ; ce qui fait que la plûpart péchent par trop de raffinement & de subtilité : au reste, notre siècle n'est plus dans le goût de ces petites pièces déterminées qui faisoient tant

200 DE LA LECTURE.

de bruit il n'y a pas long-tems. Aujourd'hui l'on pense, l'on écrit en Vers, si les choses plaisent, qu'importe du titre qu'on leur donne :

De l'Epigramme,

La brieveté & le sel sont les deux principaux caracteres de l'Epigramme.

Art Poët. Chant 2.

L'Epigramme plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Par la *brieveté* j'entens non-seulement le nombre des Vers qui ne doit jamais excéder celui de douze ou de quatorze au plus, mais encore une précision de style qui rejette tout ce qui pourroit être languissant ou superflu. *Le sel* dont l'Epigramme doit être assaisonnée, ne se borne pas uniquement aux traits plaisans ou Satyriques, à ce qu'on nomme communément un bon mot : il s'étend en général à toute pensée vive, délicate ou brillante qui rit à l'imagination ; car outre la Satire, elle a encore

pour objet la louange, la morale, la galanterie. Les Poëtes Anciens & Modernes qui se font le plus distingués en ce genre, Catulle & Martial parmi les Latins, Marot, Maynard & Rousseau parmi nous, ont embrassé tous ces genres. Rien n'est plus ingénieux ni plus délicat que ce distique de Virgile à la louange d'Auguste, tout le monde en fçait le sujet :

*Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè:
Divisum imperium cum jove Cesar
habet.*

Celle de Martial sur la générosité, exprime un sentiment bien noble avec toutes les graces de la Poësie.

*Callidus effractâ nummos fur auferet arcâ. Lib. V.
Prosternet patrios impia flamma Lares.
Debitor usuram pariter sortemque negabit.
Non reddet sterilis semina jacta seges.
Dispensatorem fallax spoliabit amica.
Mercibus extractas obruet unda rates:
Extrâ fortunam est quidquid donatur
amicis.
Quas dederis solas semper habebis opes.*

On ſçait que ce Poëte a beaucoup plus fait d'Epigrammes badines & Satiriques que d'autres. Je n'en citerai que deux très-courtes. L'une eſt contre un mauvais Lecteur.

Lib. I. *Quem recitas meus eſt, o fidentine, libellus,*

Sed male cum recitas, incipit eſſe tuus.

L'autre eſt contre un Critique & ſeroit, je crois, fort difficile à rendre en auſſi peu de Vers François.

Liv. VI. *Laudat, amat, cantat noſtros mea Roma libellos.*

Meque ſinus omnis, me manus omnis habet.

Ecce rubet quidam, pallet, ſtupet, oſcitat, odit.

Hoc volo: nunc nobis carmina noſtra placent.

Ce Poëte n'avoit travaillé qu'en ce genre, & l'on ne peut diſconvenir qu'il en avoit le génie. Néanmoins ſes Epigrammes ne ſont pas

toutes heureuses : plusieurs se terminent par des pensées fausses , & quelquefois triviales ; écueil ordinaire des Auteurs qui négligent la justesse pour courir après l'esprit ; & ce qui donne encore une idée moins avantageuse de Martial , c'est qu'il fait bassement sa Cour à Domitien. Nos Epigrammatistes dont j'ai déjà parlé , ont fait aussi quelques pièces foibles , quoique la plupart soient bonnes & quelques unes admirables. Celles qu'on va lire sont de M. Rousseau , je les ai choisies relativement aux différens objets que se propose l'Epigramme. On verra qu'à cet égard nous ne le cédon point aux Anciens :

Les Dieux Jadis vous firent pour tributs
 Deux de leurs dons d'excellente nature ,
 L'un avoit nom Ceinture de Venus,
 Et l'autre étoit la bourse de Mercure.
 Lors Apollon dit , par forme d'augure ;
 De celle-ci largeffe elle fera ;
 De l'autre , non ; car Jamais créature
 De son vivant ne la possedera.

Eloge.



Ce monde ci-n'est qu'une œuvre Comique
Où chacun fait ses roles différens.

Là sur la Scene en habit dramatique

Morale. Brillent Prélats , Ministres , Conquerans ;
Pour nous vil peuple assis aux derniers
rangs ,

Troupe futile & des grands rebutée

Par nous d'en bas la piece est écoutée ;

Mais nous payons , utiles spectateurs ;

Et quand la farce est mal représentée ,

Pour notre argent , nous sifflons les Acteurs ;



Prêt à descendre au manoir ténébreux

Galan- Jà de Caron j'entrevois la barque
terie,

Quand de Caliste un baiser amoureux ;

Me rendit l'ame & vint frauder la Parque ;

Lors de son livre Eacus me démarque ,

Et le Nocher tout seul l'onde passa.

Tout seul : je faux. Mon ame traversa

Le fleuve noir ; mais Caliste , Caliste

En ce baiser dans mes veines glissa ,

Part de la sienne , avec quoi je subsiste ;



A son portrait certain rimeur braillard

Dans un logis se faisoit reconnoître ;

Satire. Car l'ouvrier le fit avec tel art ,

Qu'on bailloit même en le voyant paroître.

Hà, le voila, c'est lui dît un vieux Reître;
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole; ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.



Un Maquignon de la ville du Mans,
Chez son Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas Normands Plaisan-
terie.
Que l'homme saint louïoit outre mesure,
Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure;
Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
Turcs, Monseigneur! à d'autres. Je vous
jure
Qu'ils sont Chrétiens; ainsi que vous &
moi.

Quoique toute mesure de Vers
puisse convenir à l'Epigramme;
celle de dix sillabes est néanmoins
la plus propre au badinage, à la
naïveté, ainsi qu'à la narration &
au dialogue qui font souvent partie
de l'Epigramme; mais ce genre
est dangereux, & les jeunes gens
doivent se l'interdire absolument.

Jadis de nos Auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.

Des
pointes.

Les Italiens se font plaints plus
d'une fois de cette accusation de
M. Despréaux, elle est pourtant
fondée : leurs meilleurs Auteurs
parmi des pensées grandes & no-
bles, en ont quelquefois de frivoles
& de puérides. Leur Poësie ressem-
ble assez à cet égard à leur Musi-
que : dans l'une & dans l'autre ils
aiment les fredons, quelques exem-
ples suffiront pour en convaincre
le Lecteur. Le Tasse, d'ailleurs si
admirable, fait dire à Tancrede,
lorsqu'il voit le beau visage de Clo-
rinda mourante :

*O viso che puoi far la morte dolce ;
Ma radolcir non puoi mia sorte.*

„ O spectacle capable d'adoucir
„ la mort même, mais qui ne
„ peut adoucir la rigueur de mon
„ sort ; “ dans un autre endroit il
décrit ainsi la situation d'Armide,

qui commence à soupçonner la fuite de son Amant :

*Volea gridar : dove , o crudel , me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore ;
Si che tornò la flebile parola
Più amara indietro à rimbombare su'l core.*

Ce qui signifie , „ elle vouloit
„ crier , cruel , pourquoi me laisse
„ tu seule ? Mais la douleur ferma
„ le chemin à sa voix , & ces paro-
„ les douloureuses reculerent avec
„ plus d'amertume , & retentirent
„ ou rebondirent sur son cœur. “
Le Guarini , l'Arioste , le Cavalier Marin (qui disoit qu'on s'enrhumoit aux conversations de Malherbe , dont le grand sens étoit entièrement opposé à l'affectation Italienne) tous ces Ecrivains sont pleins de jeux de mots & de *congetti* triviales. Cette façon de penser évaporée & peu solide , trouva des Imitateurs en France ; Balzac , Ménage & Voiture l'imiterent avec un succès passager ; nos têtes n'étant pas plus faites pour le clinquant des

pensées Italiennes, que nos oreilles pour leur Musique. Je suis seulement fâché d'entendre le grand Corneille dire, entraîné sans doute par les erreurs de son siècle.

Le Cid
Act. III.
Scene 3. Pleurez, pleurez mes yeux & fondez vous
en eau,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;

Et m'oblige à vanger, après ce coup funeste,

Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste;

C'étoit un tribut qu'il devoit payer au mauvais goût. Les grands Poètes qui l'ont suivi, Racine, Despréaux, Rousseau, Voltaire, n'ont point de ces pensées où l'esprit brille aux dépens du bon sens. Cette affectation justement proscribede semble renaître maintenant, & sur tout dans les pièces de Théâtre où l'on veut que l'esprit domine. On préfere le singulier au beau, & le nouveau au vrai. Or il est comme impossible que par cette voye l'on ne revienne insensiblement au goût

goût des pointes. Les Partisans du bon sens se plaignent avec fondement qu'on ne les introduit que trop dans l'éloquence d'où elles ne tarderont pas à se répandre dans la Poësie, avec d'autant plus de licence que celle-ci qui demande plus d'imagination que l'autre, peut prétexter la nécessité de penser hardiment & de produire du nouveau. Raison illusoire & frivole, pour peu qu'on reconnoisse qu'en Poësie comme en Prose, la premiere, & la plus indispensable de toutes les règles est, de ne jamais s'écarter de la nature & de préférer le solide au brillant. D'ailleurs croit-on qu'il n'en coute rien pour imaginer, pour réunir les pensées extraordinaires : c'est un travail pénible ; je n'en veux d'autre preuve que ce Sonnet sur un miroir.

Miroir, peintre & portrait, qui donne & qui reçois,

Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,

Qui peut tout exprimer excepté le langage,

Et pour être animé n'a besoin que de voir
 Tu peux seul me montrer , quand chez
 toi je me vois ,

Toutes mes passions peintes sur mon visage :
 Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon
 âge ,

Et dans leur changement jamais ne te
 deçois.

Les mains d'un artisan au labour obstinées ;
 D'un pénible travail font en plusieurs an-
 nées

Un portrait qui ne peut ressembler qu'un
 instant ;

Mais toi , Peintre brillant, d'un art inimi-
 table ,

Tu fais , sans nul effort , un ouvrage in-
 constant

Qui ressemble toujours , & n'est jamais
 semblable.

Que de subtilités ! & que de con-
 tention il a fallu se donner pour les
 rapprocher ! Rien n'est moins na-
 turel , sans parler des pensées fauf-
 ses qui s'y rencontrent ; l'Art y est
 trop marqué & prouve la difficulté
 de l'exécution. Un Ecrivain fe-
 roit-il jamais dédommagé de ses

peines, s'il ne s'appliquoit qu'à des compositions si guindées. Je n'ai prétendu parler ici que des pointes qui roulent sur la pensée; quant aux jeux de Mots, aux allusions triviales, il y a long-tems qu'on les a bannis de tout discours sérieux & de tout ouvrage sensé; eut-il pour objet la plaisanterie qui deviendrait misérable, si elle rouloit sur des équivoques & d'autres choses semblables. Ce seroit dégrader la Poësie & deshonorer sa raison, que d'en faire usage.

Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.

Le Rondeau est un petit Poëme Du Ron-
deau. composé de treize Vers & de deux refrains formés du premier mot ou de l'hémistiche du premier Vers. Il ne roule que sur des rimes redoublées, qui se partagent de maniere, que s'il y a huit rimes masculines, il n'y en a que cinq féminines & réciproquement: mais quelques rimes qui y dominent, & de quelque maniere qu'on les dis-

pose, il se rencontre en quelque endroit trois rimes masculines ou féminines de suite, ce qui forme une exception à la règle générale de l'arrangement des rimes dans notre Poësie. Après les cinq premiers Vers du Rondeau, on marque un repos ou un sens complet; mais sans répéter le mot ou refrain qu'on ramène seulement après le huitième & le treizième Vers. L'Art consiste à saisir deux applications heureuses & naturelles, mais différentes de ce mot. Ceci regarde uniquement le Rondeau simple; car il en est d'une autre espèce qu'on nomme *Rondeaux redoublez*. On trouve des Rondeaux admirables dans Marot, la Bruyere en cite deux qui n'ont d'autre défaut (si c'en est un) que d'avoir quatorze Vers. Madame des Houlières & Rousseau en ont aussi fait de fort bons. Celui qu'on va lire est de Voiture contre un Frondeur:

Poëf. de En bon François, politique & dévot;
Voiture. Vous discourez plus grave qu'un Magot;
pag. 85.

214 DE LA LECTURE
muns dans ceux qui écrivoient il y
a un siècle. Nous y renvoyons
les Lecteurs curieux de ces baga-
telles.

Le Rondeau simple est toujours
en usage , & la mesure de Vers qui
lui semble affectée , est celle de
dix sillabes , quoiqu'on en trouve
quelques-uns en Vers de huit sil-
labes , mais cela est plus rare. Nos
Maîtres en ce genre, Marot & Rouf-
seau, ont toujours préféré la premié-
re espèce de Vers , non pas exclu-
sivement à toute autre , mais parce
qu'ils l'ont crue plus simple , plus
naïve , & en quelque maniere
moins éloignée de la Prose. En
effet par ses deux hémistiches iné-
gaux , elle tient dans notre langue
la place que le Vers iambe occu-
poit chez les Anciens , & regagne
par l'harmonie , sur le Vers Alexan-
drin , ce qu'elle semble perdre du
côté de la Majesté. D'ailleurs ce
Vers permet des repos , des en-
jambemens , des inversions qui
deviennent fautes dans tous nos
autres Vers. Cependant le Ron-

deau ne devant point avoir de plus grand mérite que la naïveté, sa perfection dépend beaucoup moins de la structure du Vers, que d'un génie aisé, facile & naïf qui sçait assortir la diction à la simplicité des pensées. Gacon a rassemblé dans une misérable Satyre cent Rondeaux & plus qui ne pèchent point contre le Méchanisme; on y cherche en vain le naturel, c'est une de ces productions forcées dont Rousseau avoit si bien dit :

Le jeu d'Echets ressemble au jeu des Vers, Epître à
Cl. Ma-
rot.
Sçavoir la marche est chose très unie,
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie,
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude & travail cultivé.

Cette facilité apparente de style cache un grand artifice & des finesses, que l'on ne connoît jamais mieux qu'en essayant d'écrire dans ce genre, où les difficultés semblent naître & s'accroître à chaque pas que l'on fait, en sorte qu'à moins de sentir un penchant dé-

cidé pour dire les choses les plus communes avec grace; il est comme impossible qu'on ne se fasse une habitude de rimer grossièrement & sans art des pensées triviales, ce qui forme, pour m'exprimer avec un Satyrique Anglois très-ingénieux, l'Art de ramper en Poësie.

De la
Ballade.

La Ballade appartient encore au genre naïf & à la mesure des Vers de dix sillabes. Elle consiste en plusieurs Stances de huit Vers dont le dernier sert de refrain à toutes les autres Stances, ce qui montre que le succès de la Ballade dépend comme celui du Rondeau du choix heureux & de la juste application de ce refrain. L'un & l'autre ne doivent rouler que sur des rimes redoublées, & c'est peut être ce que M. Despréaux entend par le Caprice des rimes.

Art
Poët.
Chant 2.

La Ballade asservie à ses vieilles maximes ;
Souvent doit tout son lustre au caprice des
rimes.

Cette répétition trop fréquente
des mêmes sons, n'a point autant
de

de grace que l'imaginoient nos Anciens, puisque réellement elle dégénère en monotonie & qu'elle est diamétralement opposée à la variété des rimes qui n'est jamais plus nécessaire que dans les petits ouvrages ; si ce n'est que par cette contrainte on ait prétendu attacher à ces petits ouvrages plus de difficulté dans l'exécution, & conséquemment des ornemens de mécanisme, n'étant guères propres à en fournir d'autres de leur propre fond. Quant au refrain, je crois en appercevoir des traces dans la Poësie des Anciens. Les Pseaumes de David qui ne sont que des Odes, en sont pleins : on en rencontre dans les Idilles de Théocrite, & la huitième Eglogue de Virgile en offre un exemple ; car depuis le commencement jusqu'au Vers 60. Damon l'un des Interlocuteurs répète huit fois d'espace en espace ce seul & même Vers.

Incipe menalios mecum, mea tibia versus.

Et dans les cinquante Vers suivants celui-ci,

*Ducite ab urbe domum, mea carmina,
ducite Daphnim.*

se trouve aussi d'espace en espace repeté jusqu'à neuf fois par un autre Berger. Il est cependant à remarquer que dans le Poëte Latin les espaces ne sont point égaux, & que la répétition ne semble d'ailleurs faite que pour l'oreille & non pour l'esprit, puisqu'il n'y a point d'unité ni de rapport nécessaire du refrain, *Incipe Menalios, &c.* avec les autres Vers. L'autre est le but d'une opération magique, une espèce de formule qui retrace de tems en tems le motif des conjurations d'une Amante délaissée. Nos Poëtes au contraire ont eu pour but dans la Ballade de flatter l'oreille par l'uniformité des rimes, & de charmer l'esprit par l'application ingénieuse du refrain. La Ballade se termine par un envoi de trois ou quatre Vers dont le dernier n'est autre que le refrain em-

ployé dans le corps de la pièce. Elle étoit fort en honneur au siècle de Marot : les Modernes n'en ont guères fait , si l'on en excepte la Fontaine & Rousseau : celle qu'on va lire est de ce dernier & fera connoître au Lecteur la mesure des Vers , l'arrangement des rimes & les autres règles que l'on y doit observer.

C'est tout de bon; Venus aux cheveux gris, Ballade
Après vingt ans des glaces du veuvage , sur une
Le feu d'amour échaufe vos esprits , vieille
Le beau Damon vous charme, vous engage; qui vou-
Mais pour fixer ce jouvenceau volage , loit se re-
Très-peu vous fert de bruler comme un marier.
four :

Raison devoit être votre partage ;
A cinquante ans , serviteur à l'amour.



Mieux vous siérait songer au Paradis ,
La mort est proche & vous guette au pas-
sage ,
Et cette ardeur dont vos sens sont épris ,
Ne servira qu'à hâter le voyage :
Jadis les cœurs vous rendirent hommage ,
Jadis chez vous les ris firent séjour ;

Mais maintenant il faut plier bagage ;
A cinquante ans serviteur à l'amour.



Il vous souvient d'avoir lû que jadis ;
Ainsi que vous , sur le déclin de l'age
La bonne Antée eut semblables soucis ;
Mais grace à Dieu , Bellerophon fut sage.
Ce Prince étoit un gentil personnage ,
Aussi d'abord sans prendre un long détour ,
En quatre mots il lui tint ce langage :
A cinquante ans serviteur à l'amour.

E N V O I.

Dame qu'amour tient encore en servage
Si vous fardiez cet antique visage ,
D'or ou d'argent , ce seroit un bon tour ;
Mais non , j'ai tort , malgré cet avantage
A cinquante ans serviteur à l'amour.

On sent assez que ces sortes d'ouvrages sont de pur amusement , & qu'on ne doit jamais les entreprendre s'ils ne roulent sur des sujets susceptibles de badinage & d'enjouement : quoique Marot ait fait quelques ballades sur des matières

très-sérieuses, c'étoit le goût de son style qui ne réussiroit pas aujourd'hui.

Le Madrigal plus simple & plus noble en son tour, Le Madrigal.
 Respire la douceur, la tendresse & l'amour.

La Poësie a de tous tems été le langage de la Galanterie. Les Vers d'Anacréon & de Sappho n'ont presque point d'autre objet: on sçait qu'Ovide, Tibulle & Catulle ont écrit les choses les plus passionnées, en sorte que la plupart de leurs pensées, prises séparément, formeroient ce que nous entendons par Madrigaux. Rien, par exemple, n'est plus tendre & plus délicatement exprimé que cette Epigramme du dernier :

Odi & amo, quare id faciam fortasse requiris?

Nescio, sed fieri semio, & excrucior.

Parmi nous le Madrigal n'est qu'une pensée galante & ingénieuse.

nieuse exprimée avec précision. Ces sortes d'ouvrages ne sont point rares : voyez les œuvres de l'Abbé de Chaulieu :

On nous dispensera d'entrer dans un détail de préceptes sur une matière qui ne devient que trop ordinairement dangereuse pour les mœurs , par l'abus que l'on fait des talens de l'esprit aux dépens de la pudeur & de la Vertu.

De la
Satyre. L'ardeur de se montrer & non pas de médire

Arma la vérité du Vers de la Satire.

Il est assez difficile de comprendre, quoiqu'en dise Boileau , comment la Satire peut s'interdire absolument la médifance. Le passage de l'une à l'autre est si facile à franchir, leurs limites se touchent de si près , qu'il est comme impossible que la vérité même ne les passe quelquefois. Je n'en veux d'autre preuve que l'Histoire seule de la Satire : Lucile qui en fut l'inventeur , ne se contenta pas de jouer le ridicule & les vices du peu-

ple, il osa attaquer ceux des Grands, & sans doute il ne se fit pas peu d'ennemis. Horace fronda les vices en général, & les ridicules en particulier, jusqu'à nommer & à faire connoître par leurs charges & par leurs emplois des personnes encore vivantes & même considérables; la faveur dont Auguste l'honoroit le préserva de leur ressentiment. Juvenal emporté par son audace ne respecta pas même Domitien; cette liberté lui coûta cher. Les Satires de Perse ne coururent sans doute qu'après la mort de Néron: ce Prince jaloux de la réputation de bel esprit, n'eût pas supporté patiemment les railleries d'un de ses sujets, si elles étoient venues à sa connoissance. Parmi nous, Regnier n'a point attaqué de gens en place: il est mort jeune. Le seul M. Despreaux a vecû long tems avec la réputation de Satirique. Examinons sans prévention, s'il s'est toujours renfermé dans les bornes de la modération qu'il prescrivoit aux autres; & s'il s'en est écarté, con-

cluons hardiment que le titre de Satirique n'est pas son titre le plus honorable. En effet, lorsqu'un homme s'érige en Censeur public, non seulement des ouvrages, mais encore des mœurs, il doit être exempt d'amertume & de passion : autrement on peut l'accuser de n'avoir tourné ses talens de ce côté-là, que pour satisfaire son humeur, & son penchant naturel. M. Despreaux n'a pas toujours été exempt de ces défauts : ordinairement dirigé par un goût sur, il inspiroit la terreur aux Auteurs médiocres, mais quelquefois entraîné par la prévention, il condamnoit tous les ouvrages d'un Ecrivain, dont quelques uns ne laissoient pas d'être admirés avec justice. Pour blâmer les Opéra de Quinault, il le comparoit à Virgile : c'étoit sans doute en imposer aux Lecteurs ; car on ne soupçonnera pas notre critique d'avoir ignoré cette règle : que pour bien juger des ouvrages d'esprit, il faut comparer genre à genre, & ce qui

prouve encore mieux qu'il cédoit quelquefois à la passion, ce sont ces fréquens changemens qu'il faisoit à chaque édition des noms des Poètes qu'il avoit d'abord attaqués, avec lesquels il s'étoit depuis reconcilié, en d'autres, que la dernière édition voyoit rayer à leur tour, pour faire place à d'autres, dans la nouvelle: à toutes ces variations dont son Commentateur a pris grand soin de nous instruire, je ne reconnois plus le juge intégrè & le critique impartial. Tantôt sortant des bornes de la bienfèance, il attaque l'indigence & la misère des rimeurs ses contemporains; & tantôt il attaque des Auteurs qu'on n'auroit peut être jamais connus, sans la précaution qu'il a prise de les nommer. Il semble n'avoir pas toujours assez distingué les personnes des écrits. Il est vrai qu'il connoissoit les regles, & que sa critique est saine en plusieurs occasions; mais presque toujours elle est assaisonnée d'un sel qui lui donne je ne sçai quel

air de dureté, voilà pour ce qui concerne les ouvrages. Lorsque ceux de M. Despreaux parurent, la nouveauté, son grand nom, la guerre des anciens & des modernes, & encore plus que tout cela, la malignité naturelle du cœur humain qui se plaît à voir déprimer les autres, sembloient assurer un succès toujours égal à ses Satires; aujourd'hui que les intérêts ont variés, que l'illusion est dissipée, & que la mort du Censeur a délié le Public des inquiétudes que sa présence inspiroit, on le juge à son tour, & les gens sensés conviennent tous d'une voix que ses Satires ne sont comparables ni pour le fond des sujets, ni pour la manière dont ils sont traités, aux autres écrits sortis de sa plume. Il y est moins Poëte que dans le Lutrin, moins sensé que dans l'Art Poétique, moins coulant que dans ses Epitres, & malgré les arrêts qu'il a prononcés contre Quinault; celui-ci reste & restera long-tems en possession du titre de *Phénix*

de la Poëſſe chantante. Quant à ce qui concerne les mœurs, quoique les peintures qu'il en fait ſoient ſouvent agréables, & les avis qu'il donne, judicieux; il tombe néanmoins quelquefois dans le perſonnage de déclamateur & ſes raifonnemens ſentent plus le Poëte que le Philoſophe. Sa Satire ſur l'homme eſt fondée en quelques endroits ſur des ſuppoſitions fauſſes & abſurdes: celle qu'il a faite contre les femmes n'eſt qu'un ſophiſme perpétuel ou des défauts de quelques perſonnes du ſexe en particulier: il prend occaſion de déclamer contre le ſexe en général. Au reſte, je ne penſe pas que le Lecteur me ſoupçonne d'ingratitude envers un Auteur dont l'ouvrage fournit au mien ſes plus ſolides beautés. J'admire ſon génie; mais mon admiration ne va point juſqu'à l'idolâtrie, & je ne ſçais point encenſer aux dépens de la vérité.

Que conclure de tout ceci ?
 Que la Satire eſt un genre pernicieux ? Oui, ſans doute, lorſqu'el-

le est accompagnée des deux défauts que j'ai remarqués. Elle dégénère alors en raillerie amère, en reproches méprisans, en traits envenimés, & l'Auteur devenu en quelque sorte le fléau de la société, reste en bute à l'exécration du Public, fatigué d'avoir trop long-tems servi d'objet à la censure. Il doit craindre tout le monde à proportion de ce que tout le monde l'a redouté.

Je ne prétens pas pour cela condamner indifféremment toute Satire : lorsqu'elle sera ingénieuse, légère, générale, réglée par les bienséances, loin de nuire à la société, elle ne fera que tourner à son avantage; quelques objets qu'elle embrasse soit les mœurs, soit les ouvrages d'esprit. Il est de l'intérêt commun qu'on corrige les ridicules des particuliers, mais il est certaines voyes plus sûres que d'autres pour parvenir à cette fin. La légèreté & la finesse sont les vrais caractères de la Satire, c'est par là qu'Horace l'emporte sur

Lucile , Juvenal , Perse , & sur Boileau lui-même. Cependant ses Contemporains le trouvoient encore trop aigre , comme il nous l'apprend : le badinage léger est un talent rare , & qui dépend beaucoup du fond du Caractère & du tempérament : par une Satire générale , je n'entends pas des déclamations vagues ; des lieux communs usés & rebattus , mais des portraits bien finis , des caractères exprimés avec force , des ridicules peints d'après nature , des traits dignes de la Bruyere ; sans maligne intention de la part de l'Auteur , sans désigner ni nommer les Personnages , ce qui ne convient qu'aux libelles : d'ailleurs un Particulier sans nom , sans autorité n'a nul droit de censurer nommément les autres ; c'est aux Princes seuls , & sous eux , aux Magistrats , aux dépositaires de la puissance publique qu'il appartient d'employer ces moyens pour réprimer le vice. J'ajoute enfin les bienséances ; ce qui exclut non seulement

230 DE LA LECTURE
encore l'aigreur & la grossièreté, mais la licence coupable d'attaquer les personnes respectables par leur rang & par leurs emplois, tels que les Rois, leurs Ministres, &c. C'est toujours un crime, & de quelque esprit qu'on le fasse, ce crime ne peut jamais devenir un talent. L'honnête homme devoit étouffer son génie au berceau, s'il se sentoit le moins du monde sollicité à se tourner au genre Satirique, qui devient tôt ou tard funeste à son Auteur, & que la sagesse du gouvernement présent a pros crit comme pernicieux & redoutable à la Société.

Abus de
la Poësie
contre
les bon-
nes
Mœurs.

Il est constant qu'il y a certaines Langues plus chastes les unes que les autres. La Langue Hébraïque par exemple est admirable pour voiler par le tour des expressions certaines choses qui blessent la pudeur; la Latine, quoiqu'elle ait une sorte de délicatesse, ne laissoit pas d'être encore très-grossière à cet égard, & l'on peut dire que sous l'Empire des premiers Césars la dissolution des mœurs avoit passé jusques dans le langage.

Le Latin dans les mots brave l'honêteté.

Art
Poët.
Chant 2.

Un homme qui a reçu quelque éducation ne peut sans horreur jeter les yeux sur les écrits de Catulle & de Pétrone. Il est glorieux pour notre Nation & pour notre langue que celle-ci soit épurée au point où nous la voyons aujourd'hui. Quelque grande que soit la corruption des mœurs, au moins est-on réservé sur le langage, & il est d'expérience, que des paroles, je ne dis pas licentieuses, mais tant soit peu équivoques, telles qu'il s'en rencontre dans quelques pièces de Moliere, n'oseroient naître sous la plume d'un Ecrivain moderne, ni paroître sur le Théâtre.

Mais le Lecteur François veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'i-
mage.

Mais ce n'est pas seulement
les paroles obscènes que la bien-

féance proscrit , c'est encore tout ce qui peut présenter un sens impur , toute idée qui peut salir l'imagination , avec quelqu'artifice qu'elle soit exprimée. Car celles-ci sont peut-être encore plus dangereuses que des obscénités grossières , dont la vûe seule fait horreur. Le tour malheureusement ingénieux des expressions corrompt le cœur en amusant l'esprit. Ce seroit faire de ses talens l'abus le plus criminel que de les tourner à embellir le crime & à parer le vice. Le léger & faux honneur que l'esprit s'imagineroit en retirer , dédommageroit-il jamais le cœur de la honte dont il se couvriroit , & de l'avilissement dans lequel il tomberoit ? Je suis toujours fâché de ne pouvoir accorder mon estime toute entière à quelqu'uns de nos meilleurs Poëtes , & d'être obligé de les mépriser , de les détester même à certains égards ; tandis que je suis forcé de les admirer dans leurs autres productions. Indépendamment de la Religion , la morale du

du monde condamne & réproûve ces excès. Les Payens par les seules lumières de la raison avoient horreur des Poësies licentieuses ; sommes-nous moins éclairés qu'eux ? Serions-nous moins délicats sur l'article des mœurs ? Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cette remarque que par les beaux vers de M. Gresset contre les Poësies obscenes & Satiriques. Il feint que le Parnasse n'étoit autrefois que le Temple des Sages.

Connoissant peu la basse jalousie
De la licence ennemis généreux ,
Ils ne méloient aucun fiel dangereux ,
Aucun poison à la pure Ambrosie ;
Et les Zephirs de ces brillans côteaux ,
Accoûtumés au doux son des guitares ,
Par des accords infames ou barbares ,
N'avoient jamais réveillé les échos ;
Quand évoquez par le crime & l'envie ,
Du fond du stix deux spectres abhorrés ,
L'obscénité , la noire calomnie
Osant entrer dans ces lieux révérez :
Vinrent tenter des accens ignorés ;
Au même instant les lauriers se flétrirent ;

M. Gresset
Epi-
gramme à sa
Muse.

Et les amours & les Nymphes s'enfuirent.
 Bientôt Phebus outré de ces revers ,
 Au bas du mont de la docte Aonie ,
 Précipitant ces filles de l'Enfer ,
 Les replongea dans leur ignominie ,
 Et pour toujours instruisit l'Univers ,
 Que la vertu Reine de l'harmonie ,
 A la décence , aux graces réunie ,
 Seule a le droit d'enfanter les beaux Vers.



O du génie usage trop funeste !
 Pourquoi faut il que ce don précieux ,
 Que l'art charmant , le langage céleste
 Fait pour chanter sur des tons gracieux
 Les conquérans , les belles , & les Dieux ,
 Chez une foule au Parnasse étrangère
 Soit si souvent le jargon de Mégère ,
 L'organe impur des plus laches noirceurs ,
 L'ame du crime , & la honte des mœurs ?
 Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore
 Qui ne devroient enfanter que des fleurs ,
 Au même instant fassent souvent éclore
 Les sucs mortels & les poisons vengeurs !

Dans quelqu'ouvrage que ce
 soit, les mœurs avant toutes choses

doivent être consultées & la liberté cynique n'est pas moins condamnable en Poësie qu'en Peinture. Un Poëte licentieux proteste en vain d'innocence, le libertinage d'esprit a presque toujours sa source dans le cœur, & les Lecteurs ne scauroient se persuader qu'un Ecrivain qui prend plaisir à traiter des sujets obscenes soit véritablement vertueux. L'Esprit trahit le cœur & tous deux se deshonnorent aux yeux de leur siècle & de la postérité.

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,

Le François né malin forma le Vaudeville.

Sans nous arrêter à l'étimologie Du Vaudeville. du Vaudeville, il suffit de remarquer que par ce nom notre Poëte entend ces couplets Satiriques si ordinaires à notre Nation, mais plus communs encore de son tems, qu'ils ne le sont aujourd'hui, & qui faisoient dire au Cardinal Mazarin en parlant des fréquens Impôts qu'il mettoit sur le peuple: *Le François*

chanfonne , mais il paye à la fin. On ne fçauroit donner des regles d'une pareille compofition , où tout dépend du badinage & de la faillie : observons feulemēt que, le Vaudeville de cette efpèce dégénérant en Satire , il eſt quelquefois plus dangereux pour fon Auteur même, que pour ceux qu'il attaque: maintenant on a donné ce nom à des couplets que les Auteurs dramatiques infèrent dans le divertiffement qui termine les petites pièces de Théâtre. La Méchanique de ces couplets confiſte à les faire finir tous par une ſorte de maxime que l'on applique à divers portraits de critique généraux , ſoit que la maxime ait un rapport marqué avec la pièce , ſoit qu'elle naiſſe du fond même du ſujet. L'Auteur de la Comédie d'Éſope au Parnaffe , qui s'étoit propoſé la réunion de la rime & de la raiſon , fait rouler ſon Vaudeville ſur cet objet dont il fait des applications très ingénieufes : je n'en cite que le premier couplet.

Il est une aimable folie
 Qu'on peut écouter,
 Par qui la sagesse embellie,
 Se fait mieux goûter.

M. Pef-
 felier
 Esope au
 Parnasie.

Malheur à qui nous fait un crime
 D'un Madrigal, d'une Chançon ;
 Celui qui dédaigne la rime
 Ne connoit gueres la raison.

Le Vaudeville nous conduit naturellement à dire quelque chose des chansons en général. De l'aveu des Etrangers notre Nation excelle en ce genre qui n'a point été connu des anciens, si ce n'est qu'on veuille donner ce titre aux Odes d'Anacréon. Rien ne demande plus de feu & de faillie. Le vin & la galanterie sont les seuls objets qu'embrasse la Chançon : il est incroyable combien de choses fines, spirituelles & galantes ont été dites jusqu'à présent ; cependant la matière n'est pas épuisée & l'on produit encore tous les jours de l'admirable & du nouveau : Anacréon dont on vante

De la
 Chan-
 son.

238 DE LA LECTURE
tant la délicatesse, a-t'il jamais rien
fait d'égal à ce couplet ?

Je ne changerois pas pour la coupe des
Rois

Ce petit verre que tu vois :

Ami , c'est qu'il est fait de la même fou-
gere ,

Sur laquelle cent fois

J'amufai ma Bergere.

Le Baron de Coulange & Ver-
gier se sont extrêmement distin-
gués par le talent de rimer ainsi les
plus simples bagatelles avec un
enjouement & des graces qu'on
sentira dans tous les tems , & qui
rendront leurs noms célèbres à ja-
mais : tous deux avoient en parta-
ge le don de badiner , don rare &
précieux, puisqu'il fait le charme de
la société.

De la
Cantate. J'ai promis en parlant de la
Poësie de traiter de la Cantate en
particulier. M. Rousseau à qui
nous sommes redevables de ce
genre me fournira les préceptes &
les exemples. La Cantate est une

fable allegoriée & propre à être mise en Musique. Elle est composée de récitatifs qui forment le corps de l'Allégorie, & d'Ariettes ou d'airs chantans qui en font commel'ame, ou l'application ; on la divise ordinairement en trois récits, & trois airs, quoiqu'on en puisse mettre plus ou moins selon l'exigence des sujets. Toute Fable n'est pas propre à être allégoriée, & d'ailleurs la Cantate veut une Poësie animée, simple, douce, harmonieuse, parce qu'elle doit être jointe avec la Musique qui ne s'accommode point de toutes sortes de paroles. Tout le feu de la Poësie Lirique s'y doit déployer : & où le trouver-on mieux en effet que dans les Cantates du Poëte célèbre dont je viens de parler ? Entre tant de morceaux sublimes, on n'est embarrassé que de sçavoir auquel donner la préférence, lorsqu'on veut en proposer un pour exemple, tous étant également admirables. Celles de Circé réunit des traits dont la plus sombre mélancolie sentiroit le prix & la vivacité.

Sur un rocher désert l'effroi de la nature ,
 Dont l'aride sommet semble toucher les
 cieux ,
 Circé pâle , interdite , & la mort dans les
 yeux.

Pleuroit sa funeste aventure :
 Là ses yeux errans sur les flots ,
 D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace ;
 Elle croit voir encor son volage Héros ,
 Et cette illusion soulageant sa disgrâce ,
 Elle le rappelle en ces mots ,
 Qu'interrompent cent fois ses pleurs & ses
 sanglots.

Quelle noblesse d'expression &
 quelle harmonie par la différente
 cadence des Vers , par l'arrange-
 ment & la variété des rimes ! La
 Cantate tire un de ses principaux
 agrémens de cette diversité que la
 Musique elle-même facilite , bien
 loin d'y mettre obstacle.

Cruel Auteur des troubles de mon ame ,
 Que la pitié retarde un peu tes pas ;
 Tourne un moment tes yeux sur ces climats ,
 Et si ce n'est pour partager ma flamme ,

Reviens

Revien au moins pour hâter mon trépas.
 Ce triste cœur devenu ta victime
 Chérit encor l'amour qui l'a surpris.
 Amour fatal ! ta haine en est le prix.
 Tant de tendresse , ô Dieux , est elle un
 crime
 Pour mériter de si cruels mépris ?

Cette mesure de Vers, plus lente que ceux de huit Syllabes, semble par ces deux Hemistiches inégaux, tout-à-fait propre à exprimer des plaintes mêlées de sanglots telles que celles de Circé. Cette Magicienne , voyant que ses regrets sont inutiles , a recours aux secrets de son art.

Sur un Autel sanglant l'affreux bucher s'allume,
 La foudre dévorante aussitôt le consume ;
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ,
 Les Astres de la nuit interrompent leur
 course ,
 Les fleuves étonnés remontent vers leur
 source ,
 Et Pluton même tremble en son obscur
 séjour.

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers,
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs ;
 Un voile effroyable
 Couvre l'Univers ;
 La terre tremblante
 Frémit de terreur.
 L'Onde turbulente
 Mugit de fureur ;
 La lune sanglante
 Recule d'horreur.

Ces images sont vives & présentent à l'esprit un grand spectacle, celles qui suivent ne leur cèdent en rien.

Dans le sein de la mort, les noirs enchantemens
 Vont troubler le repos des ombres,
 Les manes effrayés quittent leurs monumens,
 L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens,
 Et les vents échappés de leurs cavernes sombres,

Mêlent à leurs clameurs d'horribles siffle-
mens.

Inutiles efforts ! amante infortunée
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta de-
stinée :

Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchainés allumer la colere,
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Après de semblables Tableaux qui
portent dans l'ame des Lecteurs
une impression d'horreur, il étoit
nécessaire de promener leurs re-
gards sur des objets moins lugu-
bres, & d'exciter en eux des sen-
timens plus doux. Aussi le Poëte, à
ces descriptions éffrayantes, fait il
succeder avec art cette morale
riante & délicate.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que pour son choix.
Tout reconnoit sa loi suprême,
Lui seul ne connoit point de loix.

Dans les champs que l'hiver désolé ;
 Flore vient rétablir sa Cour.
 L'Alycon fuit devant Eole ,
 Eole le fuit à son tour :
 Mais sitôt que l'amour s'envole ;
 Il ne connoit plus de retour.

On peut juger par cette pièce quelle force, quelle élévation de Poësie doit caractériser la Cantate. La noblesse des idées, & la pompe des paroles lui font d'autant plus nécessaires qu'elle est faite pour la Musique ; mais cette pompe des paroles consiste moins dans l'Energie des expressions que dans le choix & l'arrangement de celles qui sont les plus douces & les plus harmonieuses. Le genre Lirique qui convient à nos Opera, doit peut-être moins approcher de la hauteur de l'Ode Héroïque, que de la délicatesse & de la légéreté de l'Ode Anacréontique. Tous les Musiciens ne savent pas rendre par les sons la force des expressions du Poëte: gênés par la méthode de leur

art, ils joignent souvent à des Epithetes Energiques des accords qui ne les font nullement sentir : d'ailleurs il est d'expérience qu'il n'y a qu'un certain nombre de mots de la langue propres à être musiqués ; si le Poëte en employe d'autres, il jette dans l'embarras le Compositeur ordinaire, car tout Musicien n'est pas Lully ou Rameau. Des connoisseurs m'ont assuré que cette difficulté d'assortir parfaitement la Musique & la Poësie venoit de ce que nous avons eu de bonne Musique avant que d'avoir de bons Vers, & que le premier de ces Arts étant comme fixé de bonne heure, n'avoit pu plier sa méthode aux accroissemens du second. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une Poësie véhémence est moins propre au chant que celle qui sans ramper, n'est que douce & harmonieuse. L'Enthousiasme de l'Ode ne conviendra donc pas à la Cantate : elle admettra encore moins le désordre, puisque l'Allégorie qui sert d'ame à la Fable doit

être soutenue avec art & sagesse. C'est pourquoi la Cantate de *Bacchus* de M. Rousseau, est moins une Cantate qu'une belle Ode, où l'imagination du Poète s'égarre, revient sur ses pas & peint tous les objets d'une Bacchanale avec les couleurs les plus fortes. Mais soit excès de véhémence de la part de l'Auteur, soit foiblesse de talent de la part du Musicien, on sent en entendant chanter cette pièce, que ce n'est pas la meilleure de celles de Bernier, & que la Musique en est singulière; mais aussi ne voit-on peut-être pas quels autres sons on auroit pû assortir mieux aux paroles? La Musique & la Poésie sont sœurs, mais elles ne vivent pas toujours dans une parfaite union. Il sembloit que Quinault & Lully l'eussent cimentée pour jamais; cependant elles se sont souvent brouillées pour s'être rencontrées ensemble, depuis la mort de ces deux Grands Hommes.

Si nous devons à M. Rousseau

DES POËTES. 247
la gloire d'avoir introduit parmi nous la Cantate, qu'il avoit empruntée des Italiens, nous devons aussi à M. Danchet, Fuzelier, & quelques autres, celle de l'avoir égalé en donnant à nos meilleurs Musiciens des sujets gracieux & des paroles harmonieuses propres à faire briller leurs talens. Ces deux Auteurs & M. de la Mothe ont même infiniment mieux réussi dans le Lirique propre au Théâtre que celui qui leur avoit montré l'Art des Cantates.

Toutefois n'allez pas goguenard dangereux
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.

Abus de
la Poësie
contre la
Religion.

Si c'est un abus de ne pas faire servir un Art à sa véritable fin, c'en est un bien plus criant de le détourner de son but, & de lui faire oublier sa première origine. La Poësie ne fut dans sa naissance que l'expression vive & naturelle du culte que la Créature devoit à l'Être suprême. Pourquoi a-t'elle dégénéré jusqu'à devenir l'organe de

l'Irreligion ? Cet excès ne tombe point sur l'Art, mais sur ceux qui l'avilissent par leur témérité.

Je laisse à la Religion le soin de se défendre avec des armes qui lui sont propres. Des raisonnemens fondés sur la révélation seroient déplacés dans cet ouvrage, & ce n'est que de la Philosophie morale que je veux tirer ceux que j'ai à opposer aux prétendus esprits forts.

S'ils affectent de n'avoir point de Religion, au moins se vantent-ils d'être honnêtes gens. Mais je leur demande comment ils allient la probité, la connoissance & l'exercice des vertus morales nécessaires à la probité, avec l'opinion fantastique qu'ils ont sur la Divinité ou même contre son existence. S'il étoit permis de les interroger séparément sur les idées qu'ils ont du bien & du mal, du vice & de la vertu, relativement à la société; on ne trouveroit qu'un amas de sentimens opposés & bisarres, incapables de former jamais un Système sensé. Ou ils pratiquent

Les vertus morales avec connoissance de cause , & dès lors ce sont des imposteurs qui se dissimulent à eux mêmes & aux autres , la liaison intime que ces vertus ont avec la Religion , & l'insuffisance de ces mêmes vertus pour le bonheur , si elles ne sont perfectionnées par la Religion : ou ils agissent sans Théorie fixe & certaine , par instinct & comme ils s'expriment eux-mêmes par *sentiment*. Or ce sentiment prétendu est la chose du monde la plus confuse & la plus arbitraire , rien n'est moins uniforme. Voilà donc les Sectateurs de la pure raison , sages sans principes , & vertueux au gré de leur caprice. Mais toute sagesse qui ne se communique pas , toute vertu qui concentrée en elle même ne procure aux autres aucun avantage n'est ni sagesse , ni vertu. Qu'est-ce donc que celle qui ne se propose qu'une fin pernicieuse ? Or telle est celle des prétendus Esprits forts.

On l'a souvent dit, & jamais ils n'y ont répondu quelque chose de soli-

de ; la source de leurs erreurs est moins dans la révolte de leur esprit que dans la corruption de leur cœur. Le seul avantage qu'ils se proposent, ou dont ils flattent les autres par cette intempérance de raisonnemens , c'est d'assouvir ou de justifier les passions dont ils sont esclaves. Le Système de l'impiété est favorable au libertinage , c'en est assez pourqu'il ait des Docteurs & que ceux-ci fassent aisément des prosélites. Mais les uns & les autres sont injustes & faux : s'ils rejettent la Religion révélée , ils vous diront que c'est à cause de l'obscurité de ses mystères & de l'absurdité de ses dogmes ; mais ce n'est qu'un prétexte comme nous le verrons par la suite : la véritable raison , le motif pressant , mais qu'on auroit honte d'avouer ; c'est que sa morale combat les inclinations vicieuses de l'incrédule , gêne ses désirs, ne s'accommode point à ses passions & condamne sa dépravation. Voilà le fondement des affronts qu'on lui livre. Or c'est en

ceci qu'éclate l'injustice & la fausseté de ces Philosophes. Ils se déclarent hautement sectateurs de la Religion naturelle ; à les entendre , ils la professent dans toute sa pureté. Or la Religion naturelle ne proscrie pas moins la fraude , la luxure , l'adultere , la haine , la vengeance , & les autres affections criminelles , que la Religion révélée , & si l'on pratiquoit exactement les devoirs qu'impose la première , on n'auroit pas tant d'aversion pour la seconde , puisque celle-ci, quant à la morale, n'est que le complément & la perfection de l'autre. Ils n'ébranlent qu'indirectement la Religion révélée , tandis qu'ils s'appent réellement les principes de la Religion naturelle ; ils rougiroient d'être Chrétiens , & dans le vrai, ils ne veulent pas être hommes. Un grand Poëte les a bien démasqués dans ces Vers.

Votre raison qui n'a jamais floté
Que dans le trouble & dans l'obscurité,
Et qui rampant à peine sur la terre,

Epit. X.
de Mr.
Roussseau
à M. Racine.



Veut s'élever au-dessous du tonnerre ;
 Au moindre écuëil qu'elle trouve ici bas ;
 Bronche , trébuche & tombe à chaque pas ;
 Et vous voulez fiers de cette étincelle
 Chicanner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?



Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;
 Comptez plutôt , comptez avec vous mêmes :

Interrogez vos mœurs , vos passions ,
 Et feuilletons un peu vos actions :
 Chez des amis vantés pour leur sagesse ;
 Avons nous vû briller votre jeunesse ?
 Vous a t'on vû dans leur choix renfermés ;
 Et de leurs mains à la vertu formés ,
 Chérir comme eux la paisible innocence ;
 Vaincre la haine , étoufer la vengeance ,
 Faire la guerre aux vices insensés ,
 A l'amour propre , aux vœux interessés ;
 Dompter l'orgueil , la colere & l'envie ,
 La volupté des repentirs suivie ?
 Vous a t'on vû dans vos divers emplois ;
 Aux taux marqués par l'équité des loix ,
 De vos trésors mesurer la récolte ,
 Et de vos sens appaiser la révolte ?
 S'il est ainsi , parlez , &c.

Et après une peinture très-forte de leurs déréglemens, des remords qui les ont agités, & de la triste ressource qu'ils ont embrasée d'imaginer & de suivre des sentimens insensés pour étouffer les remords, il les force d'en venir à une conclusion qu'ils avoueroient, s'il leur restoit quelque amour pour la vérité.

Que tout libertinage Ibid.
 Marche avec ordre, & son vrai person-
 nage

Est de glisser par degré son poison
 Des sens au cœur, du cœur à la raison.

Mais cet aveu seroit trop ignominieux, aussi les Ecrivains qui dégradent la Poësie, attaquent-ils principalement la Religion du côté des Mysteres, & des Dogmes qu'elle propose à croire; affectant une tendresse particulière pour le genre humain. Ils s'annoncent comme autant de Sages qui viennent

dissiper ses erreurs , & l'affranchir du joug des préjugés sous lesquels gémit l'Univers.

Qui ne croiroit que des vues si vastes & si avantageuses sont soutenues d'un choix & d'une force de raisonnemens justes , profonds & conséquens ; que chaque parole est un rayon de lumière qui porte dans tous les esprits la certitude & la conviction que ces prétendus Apôtres ont recueilli d'un examen sérieux qu'ils ont fait de la Religion. Cependant , lorsqu'on a des principes , on est aussi indigné qu'étonné de voir que cette supériorité de raison , annoncée avec tant de confiance , n'est qu'une foiblesse audacieuse ; car pour condamner la Religion, il ne s'agit pas de moins que d'en examiner les fondemens , les caracteres de la révélation , le miracle de son établissement , & de renverser par des preuves plus solides toutes les preuves qui en démontrent la vérité. Dans une dispute telle que cel-

Ici où il s'agit des plus grands intérêts que les hommes puissent avoir (& nos adversaires en conviennent) Il ne suffit pas de démontrer l'absurdité d'une opinion, il faut encore prouver les avantages du sentiment contraire. Or jusqu'à présent, les incrédules n'ont pas encore fait sentir la préférence que l'impiété doit avoir sur la Religion; ils se sont contentés d'attaquer celle-ci: mais comment l'ont-ils fait? Sans étude & sans preuves. Incapables de l'examen qu'elle exige, soit par défaut de lumières, soit par présomption, quelle certitude ont-ils de sa fausseté; quel examen ont-ils fait de ses principes? comment la combattent-ils? Est-ce par des raisons solides? Non, mais par des sarcasmes & des plaisanteries qui la supposent ridicule sans la démontrer telle. Tantôt, c'est un mot affaïsonné d'un certain sel, tantôt c'est un conte plaisamment inventé, où des déreglemens des Ministres de

la Religion on prend occasion de faire le procès à la Religion elle-même ; qu'est-ce que tout cela ? Un jeu d'enfans qui s'imaginent en jettant des grains de sable ébranler un édifice stable sur ses fondemens. Non , non , dira quelqu'un , ces Auteurs font des difficultés & des objections très-redoutables. A qui redoutables , je vous prie ? Aux idiots , aux ignorans , à ceux qui n'ont jamais rien examiné. Ils ressuscitent les argumens de Celse ou de Porphyre , & les sophismes de Spinoza & d'Orobio : les personnes instruites méprisent ces assauts mille fois repoussés avec succès. Quant aux autres , comme il seroit injuste dans une pareille dispute de ne pas entendre les deux partis , lorsque le hazard ou la séduction leur feront tomber entre les mains *la Moïfada* , *l'Épître à Uranie* ou de semblables libelles ; la raison aura droit d'exiger d'eux qu'avant de prononcer , ils consultent les écrits
d'un

d'un Grotius , d'un Abadie , & pour lors , nous leur permettons de décider, si les raisons des Héros de l'Irreligion ont plus de poids que celles des défenseurs du Christianisme. On veut tout peser , tout examiner ; mais n'accorder cette faveur qu'aux objections , & leur accorder son suffrage sans chercher les réponses , souvent même en se les dissimulant : c'est une partialité qui dément toutes les protestations qu'on fait d'ailleurs de ne chercher que la vérité.

Cette funeste disposition d'esprit qui s'essaye d'abord contre la Religion n'en demeure pas ordinairement là. C'est une fièvre de raison qui s'attaque à la raison même : ceux qui en sont atteints commencent par être esprits forts , & finissent par être ridicules. Le raisonnement devient entre leurs mains, un instrument propre à détruire comme à édifier , & leur scepticisme inconstant renverse le soir l'ouvrage du matin. On peut

dire qu'à force de mettre tout en problème, à force de nier tout jusqu'aux notions les plus simples & les plus claires, ils sont parvenus sans y penser à nous donner une démonstration complete de la foiblesse de l'esprit humain, & c'est apparemment l'habitude qu'ils ont contracté de douter de tout qui leur fait prendre pour admiration le ridicule que leur attire une méthode si singuliere. Accordons leur cependant pour un moment que la Religion soit une vieille erreur: c'est un projet noble que de la déraciner, & la tendresse que nos Philosophes ont à cet égard pour le genre humain devoit bien se signaler par quelque grand sacrifice. Qu'est-ce en effet que la perte de la liberté, de la vie ou de la fortune? ne meurt-on pas toujours avec gloire, quand on meurt pour les intérêts de la vérité. Pourquoi dogmatifent-ils donc en secret? pourquoi composent-ils leurs écrits dans l'ombre & dans le silence?

que n'enseignent-ils publiquement les rares découvertes qu'ils ont faites ? C'est trahir la vérité que de la servir si mollement.

L'expérience ne prouve néanmoins que trop combien ces maîtres dangereux se font acquis de sectateurs depuis le commencement de ce siècle. Il est presque du bel air maintenant de penser librement, c'est-à-dire, d'être à soi-même son unique guide en matière de Religion : & c'est le moyen de n'en plus avoir aucune ; car toute Religion suppose une créance commune, un concert de sentimens. Or rien n'est plus propre à détruire ce concert que la disposition où sont ces prétendus esprits forts de ne rien croire sur la foi d'autrui. L'Amour propre & l'attachement à ses idées peut donc multiplier les Religions de manière que chaque homme ait la sienne en particulier. Or la vérité qui est une, ne résultera jamais de cette étrange diversité. Les Coryphées de la Secte

ne pourroient donc rien faire de mieux que de fixer les esprits flottans de leurs disciples par quelque corps de doctrine auquel on pût s'en tenir. La severité du Gouvernement les effraye sans doute & l'exemple de Socrate qu'ils citent à tout propos n'a point d'imitateurs.

Au reste l'Athéisme reproché à Socrate est aussi différent de celui que professent les incrédules, que la conduite de ceux-ci est opposée à celle de ce Philosophe. Il combattoit par des raisons solides un culte insensé, une religion évidemment fausse qui autorisoit le crime, & qui n'ayant aucun des caractères propres à la véritable Religion ne pouvoit-être l'ouvrage de la divinité: d'ailleurs à la multitude confuse & ridicule des Dieux du Paganisme, il opposoit l'unité d'un être supérieur, bon, sage, juste & puissant. Il étoit intimement persuadé de l'immortalité de l'ame, de l'esperance d'une meilleure vie, & sacrifia la sienne

pour la défense de ces vérités.
Tel fut le Héros de la Philosophie.

Qu'est-ce au contraire que ces Sages modernes ? des hommes audacieux qui établissent pour principe qu'il faut douter de tout , & nient en conséquence les notions les plus claires : qui veulent juger par les seules lumières de la raison , de ce qui est au-dessus de la raison , & combattent une Religion qui préconise toutes les vertus, qui en exige & en enseigne la pratique, & qui ne se bornant point à condamner les vices, donne les moyens de les extirper. Le culte qu'ils attaquent est soutenu par des motifs de crédibilité si puissans qu'il faut avoir perdu toute raison pour n'y pas acquiescer. Mais à cette Religion si absurde selon eux , que prétendent-ils substituer ? La nature , le hazard. Que veut-on nous enseigner ? Que cet Univers n'est que le résultat d'un concours fortuit d'Atômes imaginaires , que l'ame n'est qu'une portion de matière

qui périt avec le corps , qu'il pourroit bien arriver que la matiere seroit capable de penser. Si ce sont là les vérités qu'on prétend nous révéler , qu'est-il besoin de nous tirer de la sécurité , pour nous jeter dans le trouble & dans l'incertitude , & de nous arracher à des sentimens raisonnables & consolans pour la vertu , afin de nous livrer à des opinions monstrueuses & dont leurs Auteurs n'oseroient être les Martyrs.

Revenons aux Poètes qui prêtent leurs plumes aux Auteurs de ces impiétés : Que se proposent-ils en devenant les Apologistes de l'Irreligion & du libertinage ? Sans doute de nous désabuser. Or c'est à quoi ils ne peuvent jamais parvenir par un ouvrage de Poësie ; car une telle entreprise n'exige rien moins que des démonstrations. La Religion , entre autres preuves , se fonde sur le concert & l'accomplissement des Prophéties. Pour les combattre il faut en pénétrer le

fens , en discuter le texte , comparer les versions avec les originaux , faire valoir la force d'un mot grec ou hébreu , justifier l'origine de l'un ou de l'autre , de telle racine plutôt que de telle autre. Sont-ce là les fleurs dont la Poësie doit se parer , & si elle n'emploie que les agrémens qui sont de son ressort , quels coups peut-elle porter à la Religion ? dans le vrai , celle-ci n'a rien à craindre d'une si foible ennemie : cependant malgré l'impuissance de leurs efforts , les Poëtes qui abusent de leurs talens pour accréditer des Systèmes pernicieux , ne sont rien moins que des pestes publiques. Dès qu'ils ont une fois secoué le joug de la Religion & par conséquent de l'autorité divine , peut-on attendre d'eux quelque respect pour les loix de la société , quelque ménagement pour les puissances ? Ennemis de toute subordination , & mauvais Citoyens , le trône n'est pas plus sacré pour eux que l'Au-

264 DE LA LECT. DES POETES.
tel. Les souverains sont donc plus
intéressés qu'on ne pense à répri-
mer l'indiscrétion de ces Auteurs, &
en récompensant les Muses sages ,
à punir sévèrement celles qui se
mêlent de dogmatifer.

Fin du premier Volume.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A.

- A** bondance superflue, p. 24. Défaut des jeunes Ecrivains, 25. Racine y est tombé, 29. Regnard ne l'a pas toujours évité, 27.
- Abus de la Poëse*, 230. Contre les bonnes mœurs, 231. Moliere n'est pas exempt de ce vice, 231. Contraire à la Religion, 232. A la morale du monde, 233. Marque de dépravation dans le Poete, 234.
- Academie Françoise*, 46. Son établissement, *ibid.* Quelques-uns de ses Membres partisans du Burlesque, *ibid.*
- Alcée*, 146. Son caractere.
- Anacreon*, 146. Caractere de sa Poëse, 164. Traduit par MM. de la Fosse & Gaccon, 147. Imité avec succès par M. de la Mothe, *ibid.*
- Anglois*, 18. Se sont débarrassés de la Rime, *ibid.*
- Arioste*, 207. Critiqué.
- Auguste*, 82. aimoit la clarté dans le discours.

B *Allade.* Caractere & difficulté de ce Poëme , 216. Méchanisme moins agréable qu'il n'a paru aux premiers Poëtes , 217. Exemple de Ballade tiré de Rousseau , 219.

Balzac , a confondu le stile Marotique avec le stile Burlesque , 49. Accrédité parmi nous les Concetti Italiens , 207.

Bassesse de stile , dépend souvent du choix des mots , & de celui des comparaisons , 36. Homere est tombé dans ce dernier défaut , 38.

Benferade , Partisan du Burlesque, 44.

Bion , a écrit des Pastorales. Origine de cette Poësie. 114.

Boileau , paroît s'être trompé sur le caractere de la Satyre , 221. Ne s'est pas toujours contenu dans les bornes de la modération , 224. Histoire de ses Poësies , 227. Satyre genre dangereux, 227.

Bon sens. Nécessité du bon sens , 7.

Bouts-rimés. Genre d'Ouvrage à la mode , 198. Les Bouts-rimés défaits par Sarrazin , *ibid.*

C,

C *Aligula.* Jugement que cet Empereur portoit de Seneque , 28.ⁿ

Camate. Caractere de ce Poëme. 239. Origine , *ibid.* Exemple tiré de Rousseau , 240. A cette occasion , du caractere de la Poësie Lirique , 245. Caractere attrapé par Quinault , 246. Par Danchet & Fuselier , 247.

Carule. A excellé dans le genre Epigrammatique , 201. Ses Epigrammes sont des

DES MATIERES. iij

especes de Madrigaux dont la naïveté & la délicatesse forment le caractère , 221.

Chanson. Caractere de ce petit Poeme, 237. Nous avons excellé dans ce genre, *ibid.* Exemple, 238. Vergier & le Baron de Coulange en ont fait de très-bonnes, *ibid.*

Chapelain. 31. Exemple de Vers durs.

Cicéron. A possédé le genie de l'éloquence, 8.

Clarté. Qualité nécessaire à tout Auteur ; mais sur tout aux Poètes, 31.

Corneille. On trouve dans ce Poète des Rimes Normandes, 12. Partisan de la Rime, 15. A donné dans l'enflure, 40. Difference des talents, 58. 61. L'Agéfilas critiqué, 67. A donné dans les Concetti, 208.

Critique, 100. Moyen utile de former le goût 101. Son caractère, 102. Quelle elle doit être dans les jeunes gens, 173. A cette occasion, avis aux jeunes gens, *ibid.* Caractere des discours polémiques, 104. Remarque sur la dispute concernant les Modernes & les Anciens, *ibid.*

D.

Dacier (Madame) a fait l'Apologie des ânes. 38. A défendu grossierement les Anciens contre M. de la Mothe, 106.

Danchet. A connu le caractère de la Poésie chantante, 247.

Dancour. A donné dans le comique bas & burlesque, 49.

Dassouci. Auteur Burlesque & méprisé 44.

- De Chelons* (l'Abbé) a fait un ouvrage sur la Poësie Françoisè , 14.
- De Fénelon*. A attaqué l'usage de la rime dans notre Poësie , 15.
- De Fontenelle*. Cité à l'occasion des ornemens , 34. A fait des Bergers trop spirituels , 116.
- De la Fosse*. A fait une traduction d'Anacreon. 165.
- De la Suze*. Son caractere & celui de ses Poësies , 123.
- Demosthene*. A eu le génie de l'éloquence , 3.
- De Piles*. Jusqu'où il est permis d'embellir la nature , 37.
- De Saint-Evremond*. Jugement qu'il a porté de Senèque.
- De Voltaire*. Pourroit nous apprendre ce que c'est que le génie , 4. A écrit contre M. de la Mothe 17. Mot sur Inès , 21. Exemple de l'étendue des connoissances nécessaires au Poëte , 44. A excellé dans la Poësie legere , 54. Nous a fait connoître les Anglois , 60. A bien écrit en Prose , 93. Ses Discours contre M^{rs}. Dacier , Modèles de Discours Polémiques , 105. A sçu rapprocher des évènements dans son Poëme épique , 194.
- De Coulange*. A fait de bonnes Chançons , 238.
- Descartes*. A possédé le génie des Mathématiques & de la Philosophie , 3.
- Deshoullieres*. A fait quelques pieces insipides , 67. Caractere & éloge de son esprit & de ses Poësies , III.
- Diction*. Quelle elle doit être relativement aux sujets qu'on traite , 82. De la pureté , 36.

DES MATIERES.

E.

E *Glogue.* Caractere de ce Poëme , pag. 114. Comparaison de M. de Fontenelle avec Segrais , 119. Exemple de ce Poëme , 123. Difficulté de réussir dans ce genre , 127.

Elegie. Caractere de ce Poëme , 129. Sujets qui lui sont propres , 130. Exemple de ce Poëme , 134.

Enthoufiasme. Ce que c'est que l'enthoufiasme , 167. Il ne s'acquiert point , 168. Il n'est point contraire à l'ordonnance de l'Ode , 169. Pindare s'y est trop livré , 170. Ronsard ne l'a point senti , 171. Malherbe a donné un modele de la maniere d'allier l'ordre avec l'enthoufiasme dans son Ode au Roi Louis XIII. allant réduire les Rochelois. M. de la Mothe n'en a point eu , 187. Rousseau en est plein , *ibid.* Ces deux Auteurs comparés , *ibid.*

Enfure de stile. Ce que c'est , 36. Exemple de ce défaut , *pag. suiv.*

Epigramme. Caractere de l'Epigramme , 200. Exemples d'Epigrammes , 201. ce genre est dangereux , 205.

Esprit. Plus commun qu'on ne pense , 7. Ne produit pas les grands ouvrages , *ibid.* Fureur du bel Esprit , 21.

Etude de la Langue. Indispensable pour tout Ecrivain. 92.

F.

F *Ureur du bel Esprit.* Commune. Produit de mauvais ouvrages , 21.

Fazelier. A connu le caractere de la Poësie chantante & a réussi dans la Cantate , 247.

G*Acon.* A donné une traduction passable d'Anacréon, 165. A fait une quantité de misérables Rondeaux, 215.

Génie. Nécessité du génie, 1. Ce que c'est que le génie, 2. Différentes especes de génie, 3. Rareté du génie, 4. Il ne s'acquiert pas, 6. Il se cultive, *ibid.*

Girardon. A possédé le génie de la Sculpture, 3.

Grèce. Climat propre au génie, 7.

Godeau. Exemple d'un Sonnet tiré de cet Auteur, 197.

Gresset. Modèle de l'art de mélanger les rimes, 14. A fait quelques Vers durs, 68. Cité contre les Poésies obscènes, 233.

H.

H*Armonie.* Ce que c'est que l'Harmonie en Poésie, 62. Notre Poésie n'en manque pas, 63. Nécessité de cette qualité, 65. Exemple de Vers harmonieux, 66. Entrelassement des rimes favorables à l'Harmonie, 66.

Hécateé. Auteur dont la Prose est citée comme Poétique, 17.

Homere. A possédé le génie de la Poésie. Bas dans une de ses compositions, 38. A sçu varier ses écrits, 43.

I.

I*Dille.* Caractere de ce Poëme, 107. Son origine, *ibid.* Différence de l'Eglogue & de l'Idille, 110. Exemple d'Idille, 114.

Impieté. Poëtes impies pestes publiques, 247. Abusent de leur talent, *ibid.* Mauvais citoyens, *pag. suiv.* Sont dépravés,

DES MATIERES. vij

253. Ne peuvent que faire des efforts impuissans contre la Religion , 254. Méritent d'être punis , 264.
- Juvenal.* Fournit quelques modeles d'Epigrammes , 201. Preuve du danger du genre Epigrammatique , 223.
- Italiens.* Ont banni la rime de quelques genres de Poësie , 18. Les Italiens se sont plaints à tort de Despreaux , 206.

L.

- L** *A Bruyere.* Eloge de ses caracteres , 8.
- La Fontaine.* Eloge de ses Fables , 9. S'est donné des libertés par rapport à la rime , 13. A excellé dans le genre Marotique , 53. A écrit avec beaucoup de naïveté , 58. Difficulté de réussir dans son genre.
- La Mothe.* Jugement de ses Fables , 9. A écrit contre la rime , 15. A été combattu par M. de Voltaire , 17. Mot sur l'Inés , 21. Sa Poësie manque souvent d'harmonie , 68. Eloge de ses Ecrits Polémiques contre Madame Dacier , 105. A mal défini le Sublime , 148. A réussi dans l'Ode Anacréontique , 165. A attaqué Malherbe mal-à-propos , 186.
- Langue.* Etude de la langue indispensable pour tout Ecrivain , 92.
- Le Brun.* A possédé le genre de la Peinture historique , 3. Diversité des Talens , 58.
- Le Franc.* A traduit merveilleusement une Elegie d'Ovide , qu'on trouve , pag. 134.
- Le Tasse.* N'est pas exempt de Concetti , 206.
- Licence Poëtique.* Quant à la réunion des ornemens , 191. Quant aux dates des événemens , 193.
- Lucain.* N'a pas proprement composé un Poëme épique , 194.

Lucilius. 222. Inventeur de la Satyre, *ibid.*

M.

- M** *Adrigal.* Caractere de ce Poëme, 221.
Exemple de Madrigal tiré de Carulle,
ibid.
- Malherbe.* Partisan de la rime, 15.^o A donné
quelquefois dans l'ensure, 40. A fait de
belles Stances, 70. Son Ode à Louis XIII.
allant attaquer les Rochelois, citée &
examinée. 137. Examen de la maniere
dont il s'est loué sur la fin de cette piece,
105. A eu raison de présenter l'immorta-
lité, 186.
- Marin Carlier.* Mot sur la conyerfation de
Malherbe, 207.
- Martial.* 201. A fait de bonnes & de mau-
vaises Epigrammes, *ibid.* Exemple d'Epi-
grammes tirées de ses Ouvrages, *ibid.*
- Maynard.* Cité par rapport à ses Epigram-
mes, 201.
- Ménage.* Partisan du Burlesque, 47. Done
na dans les Concetti Italiens, 207.
- Mesure & harmonie.* Voyez Harmonie.
- Marot.* 50. Stile Marotique aisé en appa-
rence, *ibid.* Exemples tirés de ses Oeu-
vres, 51. A fait de bonnes Epigrammes,
201. A excellé dans le Rondeau, 212.
- Milton.* Eloge de cet Auteur, 59.
- Moliere.* Eloge de son Comique different
de celui de Dancour, 49.
- Moschus.* A écrit des Pastorales, 114. Quel-
quefois grossier dans sa façon de traiter
la galanterie, 122.
- Moyse.* A composé un Cantique admirable,
147.

N.

- N**ature. Source premiere du beau dans les ouvrages, pag. 5.
Newton. A possédé le genie des Mathematiques & de la Philosophie, 3.
Nombre. Voyez le mot Harmonie.

O.

- O**bscenités. 230. Suppose dépravation dans un Poëte, pag. suiv. voyez l'art. Impieté.
Ode. Caractere de ce Poëme, 143. Son origine, 145. Espece d'Ode, 146. Caractere de l'Ode Pindarique, 152. Caractere de l'Ode Anacréontique, 146. 164.
Ornemens. Art de les semer dans un ouvrage, 33. Discretion dans l'embellissement, pag. suiv.
Ovide. Elegie d'Ovide traduite, 134.

P.

- P**eintres Flamands. Ont surchargé leurs Tableaux de plumes & de panaches, 34.
Perrault. Loué comme Architecte, 36.
Perle. Auteur d'une obscurité impardonnable, 32. Poëte satyrique, dont les ouvrages ne parurent point sous le regne de Neron 223.
Pesselier. Cité à l'occasion du Vaudeville, 236.
Pindare. Avoit du genie, 7. Son caractere, d'Auteur, 146.
Pointes. Ont été apportées d'Italie en France où elles ont regné long-tems, 206.
Pope. Auteur Anglois dont on fait l'éloge, 18. Il a presque toujours rimé, 19. Ses Ouvrages sont pleins de Pensées, 59.

x T A B L E

Portails. Servent de comparaison, 35. & 36.

Q.

Q*uinault*. Phenix de la Poësie chantante, 226. A sçu croiser les rimes agréablement, 67. A fait des morceaux fort harmonieux, 69.

R.

R*acine*. Partisan de la rime, 15. Repris d'abondance superflue, 26. Poëte harmonieux, 69. Ecrivoit bien en Prose, 93.

Regnard. Repris d'abondance superflue, 26.

Regnier. Poëte satyrique mort jeune, 223.

Richelet. A écrit très-longuement sur l'origine de la rime, 14.

Rime. Utilité de la rime dans notre Poësie, pag. 10. & suiv.

Rondeau. Caractere de ce Poëme, 211. Son mécanisme, 212. Differentes especes, *ibid.* Exemple de Rondeau, *ibid.* Du Rondeau redoublé, 213. Difficulté de ce petit Poëme, 214.

Ronsard. A chargé ses Ouvrages de Grec & de Latin, 90. Il manquoit de génie, 171.

Rousseau. Avoit du génie, 4. Brille par la richesse des rimes, 14. A réussi dans le stile Marotique, 53. Modele pour la poësie Lirique, 67. Jugement de l'Ode à la Fortune, 70. Ce qu'il disoit de certaines Odes, 71. Métaphore de cet Auteur critiquée, 89. Eloge de ses Odes profanes, & sacrées, 148. Comparé avec M. de la Mothe, 187. A fait d'excellentes Epigrammes, 201. Epigrammes citées, 203. A bien entendu la Ballade, Ballade citée,

DES MATIERES. xj

219. Premier Auteur de la Cantate parmi nous , 238. Son Epitre à M. Racine contre les Incrédules , citée , 251.

Rusticité des mœurs. Voyez les mots Idille & Eglogue.

S.

S*Apho.* Caractere de ses Ouvrages. 148.
Sarrazin. A réussi , pourquoi , 132. A défait les Bouts-rimés , 198.

Saryre. Son caractere , 222. Voyez l'article Despreaux.

Scarron. Auteur Burlesque , 44.

Secheresse. Défaut incurable , pag. 27.

Segrain. Comparé avec Fontenelle , 118.

A fait de fort bonnes choses , p. *suiv.*

Seneque. Jugement que Caligula & de Saint-Evremond en ont porté , pag. 23. 28.

Sens. Bon sens nécessaire , pag. 8.

Singularité Vice , 7. Marque de sterilité , pag. *suiv.*

Sonnet. Caractere & mécanisme de ce petit Poëme , 196. Moins difficile que M. Despreaux ne l'imaginoit , pag. *suiv.*

Stances. Caractere & espece de Stances , 70.

71. Exemples de Stances , p. *suiv.*

Stile emponlé. Défaut que le commerce avec les Anglois a augmenté parmi nous , 59.

Sublime. Mal défini par M. de la Mothe , 148. Ce que c'est & en quoi consiste le

Sublime , 150. Exemples de Sublime , p.

suiv. Sublime de différentes especes , pag. *suiv.* & *anterieures.*

Swift. Plaifanterie de cet Auteur , 216.

T.

T*Aisniere.* Excellent Peintre , 58.

Tartarie. Stérile en beaux esprits

xij TABLE DES MATIERES.

Théocrite. 114. Mœurs de son tems, 128. Et caractere de la Poësie Pastorale, page suiv.

V.

V*Ariété*. Ordonnée aux Peintres & aux Poëtes, 42.

Vaudeville. Caractere de ce petit Poëme. Ce que c'est parmi nous. Exemple. Genre dangereux, 225. & suiv.

Vergier. A excellé dans la Chanson, 238.

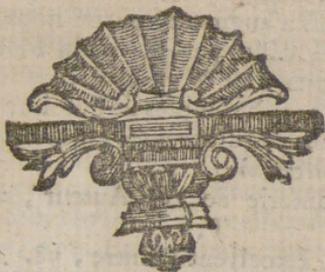
Villon. Un de nos premiers Poëtes, 11.

Virgile. Avoit du génie, 4. A connu la loi de déplacer les événemens, & jusqu'où elle s'étend, 193. De la Poësie Pastorale de son tems, 128. Madrigal ou Epigramme de sa façon. 201.

Unité. Qualité nécessaire dans un ouvrage. Il faut qu'il soit un, pag. 93.

Voiture. A réussi dans ses pieces de galanterie. Pourquoi 132. A donné dans les Concerti, 207. Rondeau de Voiture cité. 212.

Watteau. A excellé dans le Paysage & les sujets badins. 58.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur
Le Chancelier, le Manuscrit intitulé
Principes pour la lecture des Poëtes, &
j'ai cru que l'Impression en seroit uti-
le au Public. A Paris ce 6. Août 1744.
SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi
de France & de Navarre : A nos a-
més & féaux Conseillers les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des
Requêtes ordinaires de notre Hôtel,
Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bail-
lifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Ci-
vils, & autres nos Justiciers, qu'il ap-
partiendra ; SALUT. Notre bien amé
LAURENT DURAND, Libraire à Pa-
ris, Nous a fait exposer qu'il desireroit
faire imprimer & donner au Public des
Ouvrages qui ont pour titre : *Mémoires
pour servir à l'Histoire d'un genre de Po-
lypes d'eau douce, par M. Trembley, de
la Société Royale de Londres ; Principes
pour la lecture des Poëtes*, s'il nous plaisoit
de lui accorder nos Lettres de Privilège
pour ce nécessaires : A CES CAUSES,

voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lefd. Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement exprès & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contreyenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément à la

feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir le dit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans deman-

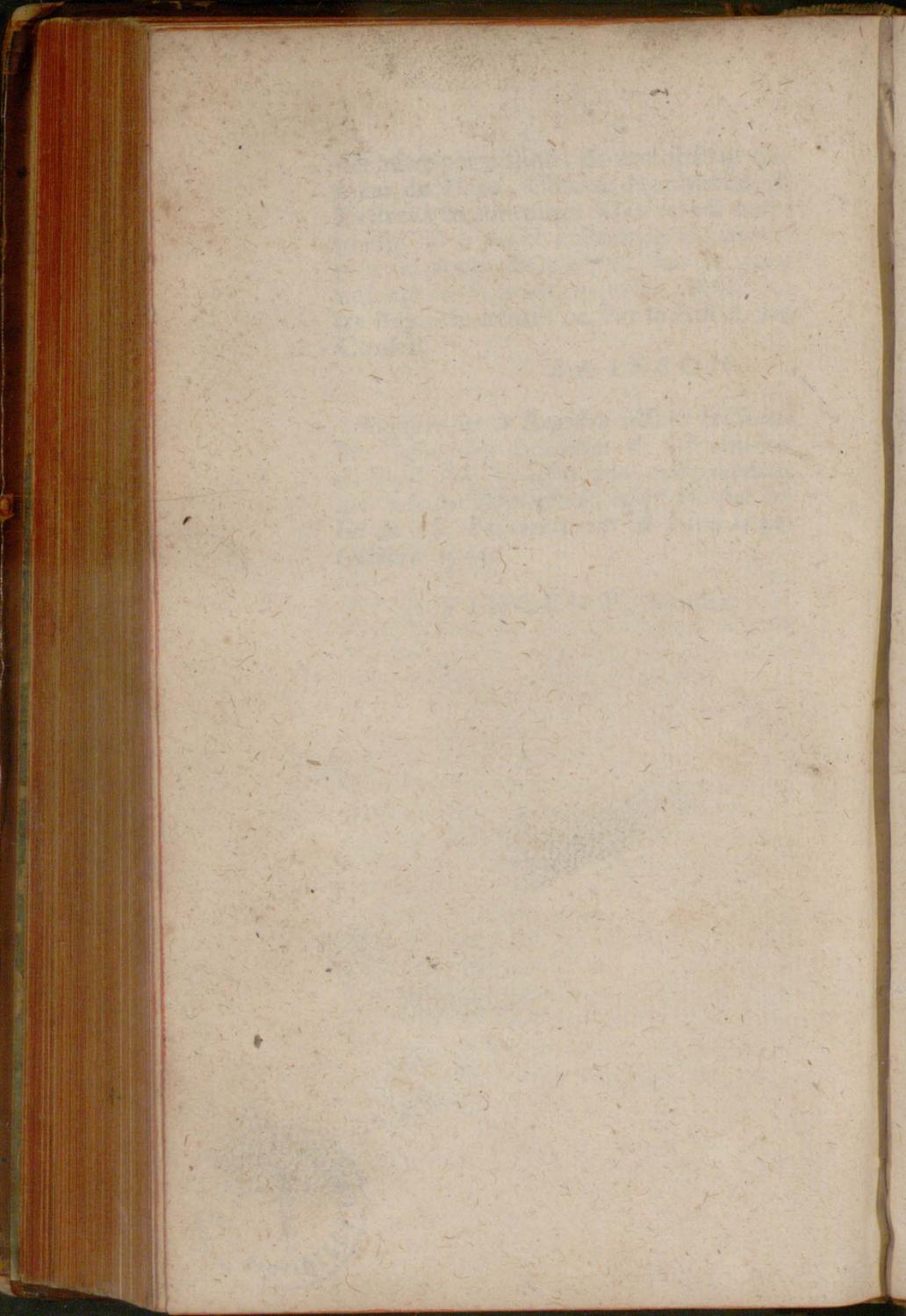
der autre permission, & nonobstant cla-
meur de Haro, Chartre Normande, &
Lettres à ce contraires. CAR tel est notre
plaisir. D O N N E' à Paris le douzième
jour du mois d'Octobre, l'an de grace
mil sept cent quarante-quatre, & de no-
tre Regne le trentième. Par le Roi en son
Conseil.

S A I N S O N.

*Registré sur le Registre XI. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs
de Paris, No. 370. fol. 312. conformément
aux anciens Reglemens, confirmés par ce-
lui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 30.
Octobre 1744.*

V I N C E N T, Syndic.





24



